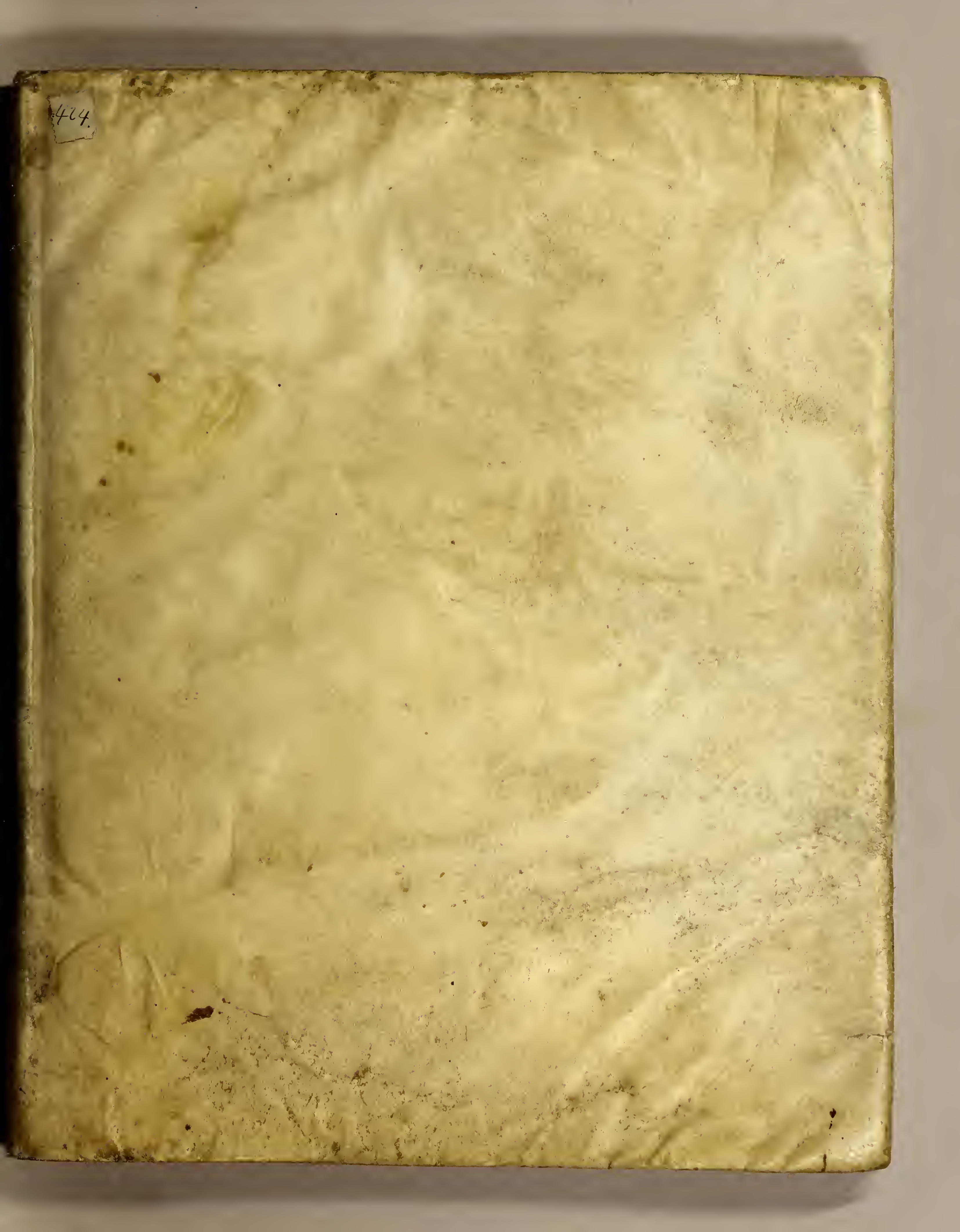
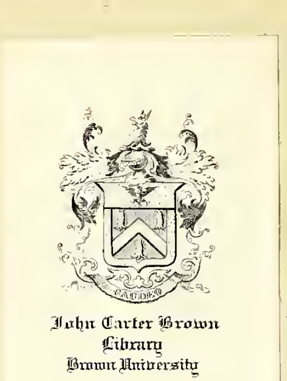

424.


John Carter Brown
Library
Brown University

V.ez Dictionn. du Patois du Bas-Limousin &ca par Béronie, revu par Vialle. à Tulle. vers 1821. 4o. Préface, p. 1.

OBSERVATIONS
FONDAMENTALES
SUR LES LANGUES
ANCIENNES ET MODERNES;

OU

PROSPECTUS DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

LA LANGUE PRIMITIVE CONSERVÉE.

Par M. LE BRIGANT, Avocat.

Prix 3 livres.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE qu'on annonce contient 1°. La filiation historique & critique des Langues de l'ancien & du nouveau Monde, depuis l'origine du Celtique jusqu'à présent. Cette filiation, établie sur les monumens de l'Histoire & sur ceux de la Nature, sera fortifiée de preuves que cette Langue, qui remonte à la plus haute antiquité, s'est conservée entière, & qu'elle est actuellement parlée & usuelle.

2°. La Grammaire & la Syntaxe de la Langue Celtique existante.

3°. Une Méthode pour décomposer les mots des autres Langues par leurs élémens primitifs, c'est-à-dire par les monosyllabes radicaux du Celtique.

4°. Un Vocabulaire & un Dictionnaire complet des radicaux monosyllabiques & des mots composés de cette Langue, sous chacun desquels on a rassemblé les altérations, les modifications, les extensions de leur sens propre ou figuré chez les différens Peuples.

ERRATA.

On supplie le Lecteur de corriger, avant que de lire ce *Prospectus*, des fautes d'impression, qu'une extrême diligence, devenue nécessaire, rendoit presque inévitables.

Page 3, *ligne* 26, trouvé; *lisez* : trouvée.
Ibid, *ligne* 33, après Langues; *ajoutez* : modernes.
Page 4, *lignes* 15 & 16, *effacez* de toutes les Langues.
A la fin de la Note, page 5, *ajoutez* : Voy. les Notes N° 8, pag. 97.
Page 7, *ligne* 26, toutes; *lisez* : tous.
Ibid. *ligne* 28, suffisans; *lisez* : suffisant.
Page 21, *ligne* 5, après le mot attention, *mettez* un point (.) & *lisez* ensuite d'un.
Page 24, *ligne* 21, connue; *lisez* : comme.
Page 27, *ligne* 18, la manière la plus; *lisez* : la manière de lire le plus.
Page 29, *ligne* 3, des lettres; *lisez* : de lettres.
Page 30, *ligne* 28, mais que; *lisez* : mais qui.
Page 31, *ligne* 1, on n'écrit point la syllabe *on*; *lisez* : on devroit écrire *nour-on*, mais on n'écrit point la finale *on*, quoiqu'on la prononce.
Page 32, *ligne* 26, ga; *lisez* : ag.
Ibid. *ligne* 28, après les mots & française; *ajoutez* ET.
Page 82, *ligne* 19; Labour-eur; *lisez* : Labour-er.
Page 83, *ligne* 33, Ti; *lisez* : Ty.
Page 84, *ligne* 33, dans ce Dictionnaire; *lisez* : dans le Dictionnaire.
Page 97, *ligne* 17, déterminaison; *lisez* : détermination.
Ibid. à la fin de la *ligne* 30, des; *lisez* : de.
Page 98, *ligne* 12, ou impersonnelle, ou n'a pas besoin; *lisez* : ou impersonnelle. Lorsqu'elle est personnelle, on n'a pas besoin.
Page 99, *ligne* 1, pour té; *lisez* : pour t'é.

Page 93. l. 14 elle; read: elles

PROSPECTUS.

PROSPECTUS.

NOUS devons en grande partie la rapidité de nos progrès dans les ſciences & dans les arts, à l'étude des Langues mortes. Elles ont affermi les premiers pas de l'eſprit, des talens, du génie même, en faiſant revivre les chefs-d'œuvre qui nous reſtent de l'antiquité. A meſure que nos forces ſe ſont accrues, que les communications entre les peuples ſe ſont multipliées, nos deſirs & nos eſpérances ont dirigé nos regards vers un but plus attrayant qu'une érudition toujours ſéche, & ſouvent ſtérile. On ne met plus d'importance à l'étude des mots, qu'autant qu'elle conduit à l'acquiſition des choſes.

La connoiſſance des Langues, en changeant d'objet, n'en eſt devenue que plus néceſſaire. Le vœu de toutes les nations policées eſt d'étendre auſſi loin qu'il eſt poſſible les jouiſſances intellectuelles, morales & phyſiques; d'en chercher & d'en raſſembler les moyens épars ſur la ſurface du globe; jamais un champ ſi vaſte ne s'était préſenté à l'activité & à l'intelligence humaine. Mais la culture d'un champ ſi diverſifié, ſi riche, fait ſentir à chaque pas le beſoin d'y appliquer, comme inſtrument, non-ſeulement les Langues mortes, mais encore toutes les Langues vivantes. Ce beſoin eſt devenu ſi général, que beaucoup de femmes ne ſe contentent plus de l'empire des graces naturelles de l'eſprit. Elles aſpirent à celui de la raiſon fortifiée par les écrits des grands maîtres de tous les pays. Elles apprennent l'Italien, l'Anglais; & le nombre de celles qui jouiſſent en ſecret des richeſſes voilées ſous la langue de Virgile, d'Horace, & même de Tacite & de Pline, augmente de jour en jour.

Il eſt triſte, ſans doute, que les effets d'un zèle ſi eſtimable ſoient retardés par des obſtacles de toute eſpece. Se vouer aux fatigues de longs voyages ou à l'ennui d'une retraite conſtante : voilà les ſeuls moyens d'apprendre les Langues. Peu de perſonnes ont aſſez de courage & de fortune pour voyager avec fruit. Les devoirs de famille, d'état, de bienſéance, laiſſent à peine à la plupart des hommes & des femmes le tems d'apprendre une ou deux

Langues d'Europe. Enfin ceux qui dévorent avec le plus de persévérance les dégoûts de ce genre d'occupation, perdent un tems inappréciable à étudier des grammaires, à lire, à relire cent articles d'un dictionnaire, pour parvenir à saisir par lambeaux le sens d'une seule page.

Ces contradictions disparaîtraient, s'il était possible d'inventer une Langue entière, & de déterminer tous les peuples à l'apprendre, à la parler, à l'écrire. Quelques Savans en ont supposé la possibilité. De cette supposition ils ont passé à l'espérance du succès (1). Mais une idée si séduisante, ou, si l'on veut, si grande, n'en est pas moins chimérique. L'invention d'une Langue est trop au-dessus des forces de l'homme le plus transcendant, & une adoption universelle de son ouvrage seroit plus étonnante encore.

L'histoire nous apprend les migrations des peuples; l'incorporation d'une Nation dans une autre, ou l'expulsion de l'une par l'autre. Les Langues *Métives*, & elles le sont presque toutes, attestent l'existence de Langues antérieurement parlées par deux ou plusieurs peuples qui se sont réunis ou fréquentés. Mais l'histoire n'a jamais fait mention d'une Langue qui eût été inventée & donnée à des hommes qui n'en parlaient aucune, ou qui abandonnaient la leur pour en parler une autre; aucun monument n'autorise à compter parmi les bienfaits des Législateurs & des Philosophes les plus célèbres, un don si propre à exciter un étonnement, une admiration, une reconnaissance sans bornes.

De quelque manière que les sociétés humaines aient reçu le moyen de transmettre les pensées par des sons, il n'y a que l'hypothèse d'une inspiration immédiate du Créateur, qui puisse faire concevoir la possibilité d'une Langue complette, subitement & généralement parlée & entendue. Si on ne s'élève pas à un miracle de sa Toute-puissance, on est réduit à descendre à l'emploi lent & successif des moyens humains. Les premiers besoins qui en ont développé de secondaires; l'observation & le dénombrement des objets physiques & moraux; enfin l'adoption des sons qui en réveillaient l'idée; voilà, selon l'opinion la plus générale, les élémens primordiaux

---

(1) On peut citer pour exemple l'*Essai sur le Langage Philosophique*, avec un Dictionnaire conforme à cet Essai, in-folio, publié en 1668, par *J. Wilkins*, Evêque de Chester, mort en 1672. *La folie de l'Auteur*, dit un Ecrivain moderne, était de FORMER une Langue universelle.

employés par degrés pour former la première Langue. Les mêmes beſoins ont veillé à la conſervation de ces élémens. Ils ſont devenus indeſtructibles, par la convenance & la facilité de les faire entrer dans les additions & les modifications qui ont diverſifié les idiomes. L'homme avait tout à gagner en conſervant cette filiation, & tout à perdre en l'abandonnant. Tout publie donc que les idiomes de tous les pays ſont ſortis d'une *Langue matrice*, comme tous les animaux, tous les végétaux, malgré les variétés frappantes dans quelques eſpèces, ſont ſortis d'un germe indeſtructible qui en a aſſuré la perpétuité.

Mais, s'il était poſſible de douter qu'une première Langue ait été la mère féconde de tant de ſœurs de caractères différens, les doutes réſiſteraient-ils à ces innombrables rapports, à cet air de famille qui déclare une origine commune? Dirigés par cet air de famille, ſerait-il au-deſſus de la patience & de la ſagacité humaine, au-deſſus de l'eſprit de combinaiſon dont certains hommes ſont doués, de raſſembler les élémens épars de cette multitude de Langues? Cette entrepriſe n'eſt point inſenſée en elle-même. Les heureuſes tentatives de Savans diſtingués, ſuffiraient pour la juſtifier. Mais ſi des tentatives plus heureuſes encore, ſi des rapprochemens auſſi nombreux, auſſi variés que déciſifs, établiſſaient que ces élémens ſe trouvent réunis dans une langue vivante, l'ouvrage ſerait infiniment plus avancé, ou, pour mieux dire, il ſerait achevé. Cette Langue ſerait le rudiment radical & univerſel de toutes les autres.

Tous les Savans qui ont cherché cette Langue fondamentale, ont ſenti de quelle importance il ſerait pour les Lettres, les Sciences & les Arts, de la faire revivre. Ce n'eſt ni par défaut de zèle, ni par défaut de talens qu'aucun d'eux n'a réuſſi. S'ils ne l'ont pas trouvé, c'eſt uniquement parce qu'ils l'ont cherchée où elle n'était pas. Tous, ou preſque tous, ont reconnu que le Celtique était de la plus haute antiquité; & c'était porter la main ſur la vraie baſe. Mais tous ont ſuppoſé que cette Langue s'était perdue en ſe diſſéminant dans les autres. Si quelques Savans ont ſoupçonné que les principales Langues Orientales pouvaient n'être que des dialectes, d'autres Savans, entraînés par des conformités ſéduiſantes entre les mots de quelques Langues & ceux de la Langue Orientale qu'ils avaient le plus étudiée, en ont conclu qu'elle était la tige de toutes, & du Celtique même. Cette diverſité de conjectures a fait deſcendre le Celtique, tantôt de l'Hébreu,

tantôt de l'Arménien, tantôt de la Langue Phrygienne, tantôt de la Phénicienne. Enfin ceux qui ſe ſont particuliérement attachés à rechercher l'origine de leur Langue maternelle, n'ont jamais négligé de faire remarquer qu'elle contenait des mots Celtiques. Malgré ces contrariétés on voit que le Celtique eſt toujours entré dans les recherches & les combinaiſons, comme un centre auquel on devait ramener tant de lignes divergentes. Mais chacun ſe renfermant dans un horiſon trop étroit, & s'engageant dans des chemins obſcurs, il eſt arrivé qu'on a recueilli dans toutes les Langues des débris iſolés du Celtique, & que perſonne n'a ſoupçonné l'exiſtence actuelle du Celtique même, & la poſſibilité de retrouver tous les idiomes dans leur vraie ſource.

Il n'a donc manqué aux Savans qu'ont égaré les rapports mêmes qu'ils ont le mieux démêlés & ſaiſis, que de ſavoir que la Langue Celtique était vivante; qu'il leur étoit facile de l'apprendre, d'en approfondir l'enſemble & les détails. Ils y auraient reconnu ſans mépriſe ces fondemens ~~de toutes les Langues~~, qui, par leur ſolidité, ont réſiſté aux coups redoublés du tems, des migrations des peuples, & des dévaſtations des Conquérans. Privés de ce flambeau, leurs ſuccès ont été bornés; mais n'oublions point qu'une foule de découvertes dans les ſciences, & ſur-tout dans l'Hiſtoire & dans la Géographie, ont été le fruit des recherches & des obſervations de ces hommes laborieux & pénétrans. La reconnaiſſance des Savans qui leur ſuccèdent eſt, non-ſeulement un juſte hommage, mais un devoir.

Les Langues ſont aujourd'hui des murs de ſéparation élevés entre les peuples. En les ramenant toutes à leur ſource, le lien de la parole réunirait les hommes, les ſciences, les arts de tous les pays. Rien ne ſerait donc plus intéreſſant que de rendre familière & univerſelle la Langue primitive du genre humain. Cette Langue exiſte. Ce n'eſt pas aſſez dire; elle eſt parlée, uſuelle & de la plus grande ſimplicité dans ſa grammaire & dans ſa ſyntaxe. Elle était toute monoſyllabique dans ſon origine. Les mots compoſés qui s'y ſont introduits, ſont peu nombreux. Leur formation n'eſt que de deux, de trois, ou au plus, de quatre ſyllabes. Une ſignification diſtincte & ſéparée eſt attachée à chacune de ces ſyllabes. L'évaluation des élémens qui ſont entrés dans la formation d'un mot compoſé, manifeſte à l'eſprit le détail & l'enſemble du ſens complexe que ce mot renferme. Lorſqu'on poſſède à un certain degré cette Langue (le Celtique), on n'a beſoin que

d'une médiocre attention pour diſtinguer beaucoup de ſes monoſyllabes dans les mots ſimples ou compoſés de tous les idiômes, ſoit anciens, ſoit modernes. En portant l'attention plus loin, on démêle à travers des altérations & des tranſpoſitions auſſi biſarres que fréquentes, les monoſyllabes Celtiques qui ſervent de baſe & pour le ſon & pour la ſignification, à preſque tous les mots ſimples ou compoſés de ces idiômes. C'eſt à ces caractères uniques qu'on a reconnu la haute antiquité de cette Langue. On dit *uniques*, parce qu'aucune Langue connue ne ſoutiendrait cette épreuve; aucune ne fournirait les matériaux primitifs & conſtitutifs de toutes les Langues parlées, ou écrites.

Cependant on ne ſe permettra point d'attaquer l'opinion de ceux qui ont placé l'Hébreu à la tête des Langues. De toutes les conjectures ſur la Langue primitive, c'eſt celle qui paraît la plus impoſante. On ſe contentera de rappeller un principe aſſez généralement reçu ſur cette matière; *les mots de même ſignification dans leſquels il entre le plus d'élémens, doivent être regardés comme les plus éloignés de leur ſource.* D'après cette règle de critique, il était naturel de prendre l'Hébreu pour la tige des autres Langues Orientales, & d'aſſigner à celles-ci le rang de ſimples dialectes. Peut-être même ſerait-il poſſible de déterminer, en ſuivant cette règle, l'ordre dans lequel ces dialectes ſe ſont ſuccédés. Leur ſucceſſion ſe manifeſterait par la réunion plus ou moins nombreuſe de monoſyllabes dans les mots compoſés, & par l'affluence plus ou moins grande de ſons arbitraires placés au commencement, au milieu, ou à la fin des mots. En ſuivant cette règle, l'Hébreu lui-même ne paraîtrait, peut-être, que le premier ou le plus ancien dialecte de la Langue Celtique. Celle-ci, débarraſſée de toute ſuperfluité, de toute redondance, même dans ſes mots compoſés (parce qu'ils ne ſont formés que de ſes propres radicaux), répond par des ſons acccompagnés de la même idée, aux ſons de beaucoup de mots Hébreux compoſés, & dont la Langue Hébraïque, telle que nous l'avons aujourd'hui, n'a pas les radicaux (1). Si l'on deſcend enſuite de l'Hébreu à ſes dialectes, pour y obſerver l'expreſſion de la même penſée, la raſſemblance des ſons

---

(1) Il ſuffira d'indiquer ici les radicaux *A* & *E* qui entrent dans la compoſition de quantité de mots hébreux, mais qui ne ſont point reſtés dans cette Langue, comme exiſtant par eux-mêmes & iſolés. See notes, N.° 8. (p. 9). (Voy. la note n° 8 p. 97.

devient moins rigoureuſe, & cependant le ſon & la ſignification des radicaux Celtiques qui indiquent l'idée principale, s'y reconnaiſſent aiſément. Il ſemble donc que c'eſt au *Celtique* qu'on doit remonter pour trouver l'origine de ces différentes Langues. Les yeux, l'oreille, l'érudition & l'impartialité, ſont des moyens multipliés de prononcer ſur cette queſtion de fait (1).

L'épreuve qu'on a faite ſur les Langues Orientales a été ſuivie de beaucoup d'autres ſur des Langues plus modernes, telles que le Grec & le Latin, & enfin ſur les idiomes actuels des peuples connus. Ces épreuves multipliées ont conſtaté, 1° que les mots propres à ces Langues & à ces idiomes ſont formés de monoſyllabes *Celtiques*, dont le ſon n'a pas toujours été altéré, ou ne l'a été que foiblement; 2° que la réunion de ces monoſyllabes forme un ſon total qui répond à la variété de ſon des mots compoſés de ces Langues particulières. Les rapports de ſon & de ſignification ne ſe démentent point, quoique ces Langues ſoient diſſemblables entr'elles, & qu'aucune ne puiſſe ſervir à l'intelligence du ſens de la phraſe Celtique. La propriété d'entendre les Langues par celle-ci, & celle de ne pouvoir être entendu à l'aide d'aucune autre, eſt pour le Celtique, un caractère abſolument excluſif.

Ses monoſyllabes, conſervés dans toutes les Langues, y reparaiſſent tantôt dans leur ſens propre, tantôt dans leur ſens figuré, tantôt dans le ſens écarté de la métaphore. Chaque peuple, en les employant, les a tranſpoſés quelquefois arbitrairement, plus ſouvent dans un ordre approprié au caractère ou au degré de civiliſation auquel il s'eſt élevé. Mais à travers ces déguiſemens, on n'a beſoin que d'attention & d'intelligence pour reconnaître complettement, ou à peu de choſe près, le ſon & la ſignification originaires. On en a mis des exemples ſous les yeux des Lecteurs dans les notes N° 1. Ces exemples, comme on l'a ſans doute remarqué, ne conſiſtent point en des mots pris çà & là. On s'eſt aſtreint à des phraſes entières. On a mis à côté des mots qui forment ces phraſes, les radicaux Celtiques qui ont la même conſonnance. Qu'en a-t-il réſulté? Que les monoſyllabes Celtiques rappellent par leur ſon & par leur ſens, le ſon & la ſignification des mots diverſifiés employés dans les différentes Langues.

---

(1) Voyez les Notes N° 1.

Enfin l'on ſe convaincra par les obſervations raſſemblées ſous le N° 2, qu'en apprenant le Celtique, on aura toutes les facilités que la raiſon permet de déſirer, pour entendre un auteur dont on ignore la Langue; & qu'on n'éprouvera de difficultés que celles qui ſont inſéparables de toute traduction. Perſonne, ſans doute, ne s'attend à entendre auſſi aiſément que ſa Langue maternelle, une Langue étrangère quelconque, &, à plus forte raiſon, une Langue ſur laquelle on s'eſſaie pour la première fois (1).

Ici le Lecteur eſt en droit de demander comment il eſt poſſible qu'une ſeule Langue ait raſſemblé une aſſez grande multitude de ſons variés, préſentant tous la même idée, pour ſuffire à la formation des mots de toutes les Langues, ſans que la ſignification des ſons primitifs ſoit changée. Cette richeſſe paraît annoncer une ſuperfluité de ſynonymes qu'il n'eſt pas naturel de ſuppoſer dans une *Langue primitive*, & qui d'ailleurs ne ſerait propre qu'à ſurcharger la mémoire la plus heureuſe, & à fatiguer la tête la mieux organiſée.

On peut répondre à cette queſtion, qu'il n'y point de mot, dans quelque Langue que ce ſoit, qui ne paſſe du ſens propre au ſens figuré, & qui n'ait des équivalens qu'on emploie auſſi, tantôt au figuré, tantôt au propre. Chaque mot & ſes équivalens n'expriment dans leur ſens propre qu'une idée principale; mais ils remplacent fréquemment cette idée par des nuances acceſſoires qui ſuffiſent pour ſe faire entendre. Ces ſubſtitutions d'un mot à un autre varient les ſons à l'infini, ſans altérer ſenſiblement l'idée principale, & par conſéquent ſans en changer le ſens. C'eſt cet emploi continuel des mots les uns pour les autres, ſans qu'ils ſoient ſynonymes, qui a diverſifié les Langues d'une manière ſi étonnante. Mais le Celtique renfermant tous  les monoſyllabes dont ces mots ſont compoſés, en indique la teinte principale ou les nuances acceſſoires. C'eſt par l'application juſte de ces analogies, qu'avec un nombre de mots ſuffiſant, quoique borné, on parvient à entendre les mots innombrables qui ſont entrés dans les idiômes des différens peuples. C'eſt auſſi, ſans doute, ce que M. Diderot avait en vue, lorſqu'il a appellé l'analogie & l'étymologie, *les aîles de l'art de parler*, comme on appelle la Chronologie & la Géographie *les yeux de l'Hiſtoire* (1).

(1) Voyez les Notes, N° 2.
(2) Voyez les Notes, N° 3.

Pour montrer dans toute ſon étendue la ſolidité de cette baſe, paſſons des Langues ſavantes à des Langues moins connues.

Il en exiſte deux en Aſie, l'une vivante, l'autre morte, qui n'ont aucun rapport ſenſible avec l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, le Grec, le Latin. Elles n'ont de rapport avec aucune de celles que quelques reſſemblances avec des idiômes plus modernes, ont fait regarder comme des tiges primitives. Ces deux Langues ſont le *Chinois* & le *Hanſcrit.*

On aſſure que la Langue parlée des Chinois eſt bornée à 328 *vocables;* que ces *vocables* reçoivent de l'élévation ou de l'abaiſſement de la voix de celui qui parle, des ſignifications différentes. L'effet de ces tons diverſifiés, eſt de fournir 1640 mots d'uſage. A l'égard de la même Langue écrite, 214 caractères, qu'on nomme *clefs*, ſont les élémens étroitement néceſſaires pour lire plus de 80 mille caractères compoſés, ou, pour mieux dire, compliqués, qui forment le corps entier de cette Langue écrite (1).

Les 214 *clefs* ont chacune un ſon fixe, une ſignification déterminée, & chaque ſon eſt, ou paraît monoſyllabique. On ne connaît aucune Langue dans laquelle on ait attaché la même ſignification au ſon qui indique la ſignification des *clefs* Chinoiſes.

Ce qu'aucune Langue ne fournit pour s'aſſimiler en quelque choſe à celle des Chinois, ſe trouve dans le Celtique. Le même ſon conſerve le même ſens dans l'une & dans l'autre Langue, du moins dans une grande partie des *clefs* fondamentales de toute la Langue, ſoit parlée, ſoit écrite. On dit *une grande partie*, parce qu'on regarde comme un devoir d'avouer qu'il y a pluſieurs de ces *clefs* pour leſquelles on n'a point trouvé de ſons, & de ſignifications identiques. Cette lacune a certainement une ou pluſieurs cauſes. Le moment de les indiquer n'eſt pas arrivé. On réſerve cette diſcuſſion, qui ménerait trop loin, pour l'Ouvrage qu'on ſe propoſe de donner au Public. On eſpère que les conſéquences réſultant des exemples qu'on donne, Nº 4, n'en paraîtront pas moins concluantes.

A l'égard du *Hanſcrit*, c'eſt une Langue qui n'eſt plus parlée depuis des ſiècles; car ce n'eſt point la parler, que de s'exprimer, comme le font quelques Peuples de l'Inde, dans des dialectes ſi corrompus qu'ils ſont

(1) Voy. Tom. 2, des Planches de l'Encycl, l'explication de la Planche XXV des *Caractères & Alphabets,*

dégénérés

dégénérés en jargons. Le Hanfcrit dont il s'agit ici, eft l'ancienne & très-ancienne Langue des *Brames.* Ce que nous avons de plus ample fur ce fujet, eft raffemblé dans la Préface du *Code des Loix des Gentoux,* Ouvrage précieux que l'Europe doit au zèle & à l'application de MM. Haftings & *Halhed.* Ce dernier déclare dans cette Préface que les *Profeffeurs* des Loix raffemblées dans ce Code, parlent encore la Langue originale ; que cette Langue *eft abfolument ignorée du Peuple ;* que les Brames *les plus habiles* ont tiré chaque fentence des différens originaux écrits en *Samskret ;* que c'eft la première fois qu'on eft venu à bout de perfuader aux Brames de révéler leurs fecrets ; que leurs préjugés accordent aux *Bédas* du *Shafter,* la même confiance que nous accordons à la Bible ; & qu'il n'a pu acquérir que des lumières imparfaites fur le Samskret.

« Les Brames compilateurs de ce Code, ajoute-t-il, ont unanimement » repouffé les follicitations que je leur faifais de m'inftruire dans ce dialecte ; » & M. Haftings, Gouverneur des Etabliffemens de l'Inde, a employé » en vain pour cela, fes prières & fon autorité. Mais après que la » Traduction Anglaife a été achevée, j'ai eu le bonheur de me lier avec » un Brame plus généreux & plus raifonnable, & qui, à un caractère » fort ouvert, joignait des connaiffances étendues, acquifes par l'étude » & le travail. Je me fuis empreffé de profiter des fecours d'un fi habile » Maître, & je me propofe de me livrer avec ardeur à l'étude d'une » Langue *fi curieufe* & fi *ignorée* ».

C'eft avec les mots de cette Langue fi ancienne, & confervée avec une jaloufie fuperftitieufe par d'innombrables générations d'hommes favans, qu'il était décifif fans doute, de confronter les fons & la fignification des monofyllabes Celtiques. Nous n'aurions fur une comparaifon fi inftructive que des efpérances bien éloignées, & peut-être que d'inutiles defirs, fans le zèle de M. Halhed. Impatient de faire jouir l'Europe du fruit de fes premières études, & des fecours qu'il a obtenus du Brame avec lequel il s'eft lié, il a réuni dans fa Préface non-feulement un alphabet *Hanfcrit*, mais plufieurs ftances écrites d'abord dans les caractères de cette Langue, fuivies des fons de chaque mot de ces ftances en caractères italiques, & d'une Traduction Anglaife de ces Poéfies détachées. Enfin il nous a donné un morceau de profe affez étendu, qui a pour titre : *Commentaire fur le premier Chapitre du* REIG BEDA. Il avertit que ce Commentaire a été fait

dans les tems les plus anciens, par *Bisesht Mahamoonee*, Ecrivain célèbre, *qui vivait*, dit-on, *au premier âge du monde.*

On a retrouvé dans le Celtique les sons de ces vers & de cette prose, & les sons Celtiques ont le même sens que ceux de la Langue *Hanscrite.* Il ne s'agit point ici, comme on l'a déja dit à l'égard des Langues Orientales, de quelques mots détachés, de mots choisis à dessein, rapprochés avec adresse, pour en conclure qu'ils dérivent les uns des autres. Ce sont des pièces entières, rassemblées au hasard par un Etranger qui n'avoit nullement en vue la comparaison du *Hanscrit* avec toute autre Langue; par un Etranger que la distance des lieux, la répugnance religieuse des Brames pour toute communication avec les autres Peuples, & plus encore le mystère qu'ils font de la Langue & des dogmes de leurs livres sacrés, a presque nécessairement éloigné de toute idée que le Hanscrit eût le moindre rapport avec aucune des Langues connues en Europe. C'est de cette coupelle que sont sorties presque sans altération & sans dissemblance dans les sons & dans la signification, deux Langues qui paraissent n'en former qu'une seule. Tel est l'effet singulier qu'a produit le rapprochement du Hanscrit & du Celtique (1).

Si l'on passe du milieu de l'Asie dans le Continent & dans les îles du Nouveau Monde, dans celles mêmes dont la découverte a été faite de nos jours, on trouvera les mêmes rapports, & ce ne sera pas, sans doute, sans un nouvel étonnement. En effet, comment expliquer la conformité de langage entre l'Asie & l'Europe d'un côté, entre l'Europe & l'Amérique de l'autre, si l'on considère que dans l'antiquité, non-seulement l'existence, mais la possibilité de l'existence des Antipodes était contestée ? Ne devient-il pas d'une évidence frappante qu'il a existé une Langue commune à tous les hommes; & qu'elle s'est transmise de Peuple en Peuple, puisque la ressemblance & souvent l'identité des sons & des significations la fait retrouver par-tout ? C'est un arbre vigoureux & fécond, dont les racines ont pénétré toutes les parties du globe; ses rameaux innombrables ont conservé une ressemblance marquée avec le tronc d'où ils se sont élancés; cette ressemblance augmente à mesure que ces rameaux sont plus rapprochés de leur tronc; & les dissemblances qui obscurcissent les traces de cette filiation, ne

(1) Voy. les Notes, N° 5.

ſont que l'empreinte des mains qui ont travaillé avec plus ou moins de perſévérance à plier, à tordre ces rameaux pour les aſſujettir à des formes contraires à leur nature.

Une Nation qui s'eſt ſubdiviſée par des eſpèces de Colonies dans pluſieurs Contrées du Continent de l'Amérique, a étendu ſes émigrations dans les Antilles. Les hommes de ces différentes peuplades ont conſervé le nom de *Caraïbes*. Une tradition qui remonte néceſſairement au tems d'une première invaſion des Antilles par les habitans du Continent, a perpétué le ſouvenir du maſſacre général de ceux qui habitaient alors ces îles. Les Caraïbes de Terre-Ferme ne reſpectèrent que les femmes. Cette tradition conſervée par les Inſulaires tire de nouvelles forces d'une circonſtance très-ſingulière, & peut-être unique. En effet, les femmes, depuis cette époque, ont conſervé l'ancienne Langue du Pays, en l'enſeignant de génération en génération à leurs filles. Les pères & leurs fils, les mères & leurs filles entendent les deux Langues, mais ne parlent jamais que celle que s'eſt approprié chaque ſexe (1). Celle des hommes eſt le *Galibi* que parlent les Caraïbes du Continent. Celle des femmes s'en éloigne dans beaucoup de mots; mais une ſingularité remarquable vient ici confirmer une vérité très-importante; c'eſt que malgré les flexions que le tems & l'habitude ont introduites dans les deux langages, le ſceau inéfaçable des monoſyllabes Celtiques, eſt reſté imprimé & dans les mots & dans les additions qu'ils ont reçues. Les hommes & les femmes Caraïbes des Antilles croient conſerver la diſtinction de leur ſexe & de leur origine nationale par deux Langues différentes: ils ne parlent en effet, les uns que la Langue primitive défigurée; les autres, qu'un jargon qui, par ſes altérations mêmes, remonte à cette même Langue.

Les détails inévitables pour développer les conſéquences d'une ſingularité de cette eſpèce, ne pourraient être lus qu'avec dégoût dans un écrit tel que celui-ci. On a ſenti la néceſſité de les renvoyer à l'Ouvrage qu'on annonce. Comptant ſur l'équité des Lecteurs, on s'eſt borné à mettre ſous leurs yeux quelques exemples du *Galibi*, Langue des *Caraïbes* des Antilles (2).

---

(1) Voy. l'Hiſt. Nat. & Morale des îles Antilles de l'Amérique. *Rotterdam*, Arnould Liers, 1658, *in*-4°, pag. 350, 394.

(2) Voy. les Notes, N° 6.

Ce n'eſt plus dans le Continent, ou dans les îles peu éloignées des Côtes de l'Amérique, que nous allons obſerver la conformité d'une Langue différente de toutes celles de l'Europe & de l'Aſie, avec la Langue Celtique. C'eſt au milieu de la Mer pacifique, que cette Langue étrangère eſt parlée; c'eſt dans une petite île inconnue juſqu'en 1767 & 1768 à tous les Navigateurs, à tous les Géographes, en un mot dans l'île de *Taïti*. Le hazard y conduiſit M. de Bougainville au commencement de 1768. Le même hazard y avait conduit un vaiſſeau Anglais *environ huit mois avant*, c'eſt ce qu'il apprit d'un des Inſulaires qui le ſuivit en Europe (1).

« L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *nouvelle Cythère*, » reçoit de ſes habitans le nom de Taïti... Leur ſeule paſſion eſt l'amour; » le grand nombre des femmes eſt le ſeul luxe des riches... Une douce » oiſiveté eſt le partage des femmes, & le ſoin de plaire leur plus ſérieuſe » occupation... Elles doivent à leurs maris une ſoumiſſion entière; elles » laveraient dans leur ſang une infidélité commiſe ſans l'aveu de l'époux. » Son conſentement, il eſt vrai, n'eſt pas difficile à obtenir... Le mari » eſt ordinairement le premier à preſſer ſa femme de ſe livrer. Une fille » n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à ſuivre le penchant » de ſon cœur ou la loi de ſes ſens, & les applaudiſſemens publics honorent » ſa défaite... L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe... Tout rappelle » à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer ».

On conçoit aiſément que les habitans de cette île voluptueuſe, ne peuvent avoir qu'une prononciation douce juſqu'à la molleſſe. Les organes de la parole engourdis par l'inaction, ont néceſſairement écarté de génération en génération les articulations décidées. La civiliſation ſuffit par-tout pour en opérer l'affaibliſſement; auſſi M. de Bougainville ajoute-t-il : « La » Langue de Taïti eſt douce, harmonieuſe, & facile à prononcer. Les

---

(1) Voy. *le Voyage autour du monde* en 1766, 1767, 1768 & 1769, *in-4°*. *Paris*, 1771, pag. 232.

M. Forſter dit *qu'il eſt probable* que *Quiros*, qui appareilla de Lima au Pérou, la découvrit le premier en 1605. Il apperçut le 10 Février 1606, une île à laquelle il donna le nom de *Sagittaria*. Il paroît, ajoute M. Forſter, que c'eſt O-Taïti. *Il eſt probable, il paraît*; ces expreſſions n'établiſſent qu'une conjecture : ce qu'il dit enſuite eſt poſitif. Wallis reconnut cette île le 18 Juin 1767. M. de Bougainville y arriva le 2 Avril 1768. Cook y alla pour la premiere fois en Avril 1769, & pour la ſeconde en 1773.

» mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y » rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quan- » tité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines Langues si » difficiles. Aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le » Français (1) ».

M. Forster n'a pas été moins frappé du caractère, peut-être exclusif, du langage de Taïti. « *Aucune Langue*, dit-il, ne me paraît plus aisée à ap- » prendre que celle-ci. Toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont » bannies, & presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seu- » lement une oreille *délicate* pour distinguer les modifications nombreuses » de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse à l'expression (2) ».

C'est d'après ces faits & ces observations qu'on doit évaluer la compa- raison des mots du vocabulaire de l'île *Taïti*, imprimé à la fin du voyage de M. de Bougainville, & des monosyllabes Celtiques qui y conrrespon- dent par le son & la signification. Cette correspondance n'est pas éga- lement frappante dans tous les mots : on ne pouvait que s'y attendre. Ce qui doit étonner, c'est que la ressemblance soit si satisfaisante dans un grand nombre de sons, & parfaite dans quelques autres. En effet, que de causes de dissemblance entre les sons primitif du Celtique, & ceux d'un langage énervé d'un côté par les mœurs du pays, & de l'autre par l'habi- tude de n'exercer jamais les organes de la parole qu'à la prononciation effé- minée des voyelles. Nous voyons parmi nous des femmes, des hommes mêmes, & sur-tout des enfans, prononcer *ze voudlais asseter tête soze de zoli*, au lieu de *je voudrais acheter quelque chose de joli*. Reconnaîtrions- nous notre propre langue dans un Vocabulaire écrit, ou prononcé en entier avec de tels déguisemens? Cet exemple servira d'échelle pour mesurer le degré d'espérance qu'on devait avoir de retrouver le Celtique dans la Langue de Taïti, & le degré de confiance que doit inspirer une si grande difficulté vaincue (3).

---

(1) Voy. sur tous ces détails *le Voyage autour du monde*, pag. 219, 220, 231.

Ce Taïtien se nommait *Aotourou*. Il n'a jamais pu prononcer le nom de *Bougainville* autrement que *Poutaveri*.

(2) Voy. *le Voyage dans l'hémisphère austral* du Capitaine Cook, Tom. II, pag. 12, de l'Edition *in*-8°. *Paris*, 1778.

(3) Voy. ci-après, N° 7, le rapprochement du Taïtien & du Celtique.

On nous demandera, ſans doute, où exiſte dans ſon intégrité cette Langue Celtique dont les mots ont paſſé & ſe retrouvent, non pas dans quelques mots de divers idiomes, mais dans preſque tous les mots fondamentaux des Langues qui ont été, ou qui ſont encore parlées dans les quatre parties du monde.

Cette Langue exiſte à l'extrêmité de l'ancienne *Armorique*, Province Françaiſe qui porte parmi nous le nom de *Bretagne*, & que d'autres peuples d'Europe nomment la *Petite-Bretagne*. Peut-être des gens frivoles croiront-ils trouver un aliment à leur légéreté, en décidant ſans examen que cette Langue eſt ſûrément ce jargon *barbare* qu'on nomme le *Bas-Breton*. Il eſt aiſé de les ramener à des idées plus juſtes.

La Langue *Gauloiſe* eſt la même que la Celtique. Cette Langue venue de proche en proche du fonds de l'Aſie, s'eſt conſervée dans la Gaule que nous habitons. Si l'aſcendant des peuples conquérans l'a ſenſiblement défigurée dans les Provinces du midi de la France, elle s'eſt maintenue ſans mélange dans la péninſule nommée *Armorique*. L'éloignement des Provinces méditerranées ont rendu ſes communications, avec le reſte du continent de l'Europe, plus difficiles, plus rares & plus tardives. Auſſi eſt-ce à l'extrémité de cette péninſule, que la barriere formée par l'océan, & les mœurs ſimples d'un peuple auſtère, ont à la fois arrêté & fixé cette Langue. Par-tout ailleurs elle a ſubi les variations & les viciſſitudes des événemens qui ont changé l'état primitif de la ſurface du globe.

Les habitans de l'Armorique entière ont parlé pendant des ſiécles cette Langue *Celtique* ou *Gauloiſe*. Ce n'eſt que par degrés qu'elle a été, pour ainſi dire, confinée dans quatre Diocèſes de cette Province, tous quatre avancés dans la péninſule, tous quatre ſitués ſur les bords de la mer. La Langue originaire s'eſt entiérement perdue dans le reſte de la Province; & dans les Diocèſes où elle s'eſt conſervée, elle a reçu des altérations plus ou moins marquées en proportion de la fréquence, ou de la rareté des relations des habitans de ces Diocèſes, avec les Bretons les plus voiſins des Provinces du Royaume. Les altérations les plus fortes ſe ſont faites dans l'Evêché de Vannes; elles ſont moindres dans celui de Cornouailles, ou de Quimper; elles ſont moindres encore dans l'Evêché de Léon; enfin elles ſont imperceptibles dans l'Evêché de Tréguier. Cependant il eſt remarquable, que l'ancienne Langue s'eſt encore plus garantie de la contagion

dans une partie de ce même Diocèse, c'eſt-à-dire, à Pontrieux & dans le petit Territoire qui environne cette ville. C'eſt là qu'avec une oreille ſenſible, avec un goût dominant pour la décompoſition des mots Celtiques, & pour la comparaiſon de ſes monoſyllabes avec les mots des autres Langues, on eſt parvenu à s'aſſurer par la reſſemblance des ſons & de leur ſignification, que tous les Peuples de la terre ont originairement parlé la même Langue, & qu'ils la parlent encore, puiſque tous les idiomes poſent ſur les mêmes fondemens. Ils s'entendraient ſans interprête, & le nom d'interprête ne ſerait même pas connu, ſi dans une longue ſuite de ſiècles ils n'avaient pas altéré, modifié, défiguré, ou perfectionné, ſi l'on veut, la Langue première qui les réunirait tous.

Cette Langue *Celtique* ou *Gauloiſe* (car on ne peut trop répéter que c'eſt la même Langue) eſt aiſée à reconnoître dans une multitude de paſſages des anciens qui en indiquent la véritable origine. Ces reſtes précieux ont mis ſur la voie pluſieurs Savans du dernier ſiècle & de celui-ci, & leur ont fait ſaiſir un air de famille entre un aſſez grand nombre de mots de différentes Langues. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un examen détaillé du Celtique en lui-même, dans le ſeul lieu du monde où il ſe ſoit conſervé, où il eſt habituellement & généralement parlé, ait prodigieuſement étendu ces premiers rayons de lumière. Le ſuccès a paſſé nos eſpérances. C'eſt la Langue même qui a conduit à démêler que celles des quatre parties du monde emploient, à de très-légères différences près, les mêmes ſons, & que tant de peuples placés à de ſi grandes diſtances, y attachent les mêmes ſignifications.

Mais, dira-t-on peut-être, ſi l'on n'a beſoin pour traduire les Langues que d'apprendre la ſignification des monoſyllabes Celtiques, Gaulois ou Bretons, il ne manque rien, ni à la France, ni à l'Europe, pour parvenir à l'intelligence de toutes les Langues. Nous avons depuis long-tems pour le Celtique, ou le Breton, & des Grammaires & des Dictionnaires.

Il eſt vrai que pluſieurs Savans d'une érudition diſtinguée, ont regardé comme une des principales clefs des Langues qu'on parle dans l'Europe, l'idiôme Celtique qui s'eſt conſervé dans une Province de France, & dans une Province d'Angleterre; qu'ils l'ont employée, & toujours avec fruit, pour faire remarquer de très-grands rapports entre les différentes Langues. S'ils avaient eu quelques ſecours que tout le zèle, toute la ſagacité ima-

ginables ne peuvent suppléer, il est plus que vraisemblable qu'ils fussent parvenus à prouver, non-seulement que beaucoup de mots, mais que presque tous les mots des Langues existantes dérivent du Celtique ; que les plus anciennes viennent de la même source ; que par conséquent le Celtique est pour nous, & sera pour les générations qui nous suivront, la Langue à laquelle tous les idiômes doivent être comparés. Mais ils ont été privés d'un avantage que rien ne peut remplacer ; c'est celui d'être nés, nous ne dirons point dans une des deux Provinces de France & d'Angleterre où le Celtique est la Langue usuelle, mais dans un lieu où elle se soit maintenue sans altération, ou du moins avec des altérations si rares, si faibles, qu'elles soient à peine sensibles.

C'est là que l'habitude de l'enfance apprend à distinguer rapidement & sans effort, des différences essentielles entre la Langue originaire & les dialectes qui en sont sortis. Ces différences plus ou moins marquées, soit dans le pays de Galles, soit dans les Diocèses de la Province de Bretagne où le Celtique est parlé, consistent, non-seulement dans des substitutions de sons qui se diversifient d'un lieu à un autre ; dans des mots composés plus ou moins nombreux ; dans la transposition des monosyllabes qui forment ces mots composés ; mais encore dans des terminaisons locales, dans des syllabes étrangères & surabondantes. Ce jugement rapide de l'oreille, confirmé par l'examen des causes de ces diversités, pouvait seul conduire à l'observation fondamentale que le Celtique, tout monosyllabique dans son origine, a de plus un caractère marqué d'antériorité. Ce caractère consiste à tirer de son propre fonds toutes les syllabes qui entrent dans ses mots composés, & de n'avoir rien admis au commencement, au milieu, ou à la fin des mots qui n'appartienne à cette Langue. Cette observation embrasse les quatre dialectes du Celtique Armoricain. Ils ne sont pas tous également purs ; mais ils concourent tous à completter la ressemblance de son avec les Langues étrangères. C'est à l'égard du Celtique ce que le Chaldéen, le Phénicien, le Syriaque & l'Arabe, sont pour l'Hébreu ; & ce que sont pour le Grec l'Attique, l'Ionique, l'Eolique, le Dorique, & la Langue commune.

L'avantage qu'a la Langue Celtique de trouver & de prendre chez elle tous les matériaux nécessaires pour rassembler dans un seul mot, ce que présente de principal & d'accessoire, une idée complexe, est un signe d'originalité

d'originalité qui n'a rien d'équivoque. C'eſt peut-être ce qui ne ſe trouve dans aucune autre Langue, & ce qui ne ſe trouve dans aucuns des dialectes du Celtique même, que juſqu'ici les Savans ont regardés comme le Celtique le moins altéré. Il eſt vrai que les Français de l'extrêmité de la Bretagne, & les Anglais qui habitent le pays de Galles, s'entendent ſans interprête. Mais ils ne s'entendent qu'en s'écoutant avec beaucoup d'attention. L'effort eſt léger, mais c'eſt un effort, parce que les mots ne ſont pas identiquement les mêmes. Voilà ce qui manifeſte des dialectes, quelque peu éloignés qu'ils ſoient de leur origine.

La Langue première d'où ils ſont tirés, exiſte, comme on l'a dit, plus pure que par-tout ailleurs à Pontrieux, petite ville ſituée ſur les bords de la mer, & dans ſon territoire que renferment deux rivières. Elle eſt altérée, & plus ou moins défigurée dans le reſte du Diocèſe de Tréguier, dans ceux de Léon, de Quimper, de Vannes, & enfin dans le pays de Galles. Comment ces altérations auraient-elles pu frapper & éclairer des Savans nés & élevés, ou dans des Provinces méditerranées, ou dans les Villes de Bretagne dont le langage a éprouvé divers changemens? Cette ſeule circonſtance les mettait hors d'état de diſtinguer dans les mots compoſés, les ſyllabes purement radicales, & les conduiſait naturellement à confondre avec la Langue conſidérée en elle-même, ce qui n'appartient qu'au mêlange & aux déguiſemens qui s'y ſont introduits.

La démonſtration de cette vérité ne laiſſera aucun doute à ceux qui aiment ce genre d'étude, lorſqu'ils auront ſous les yeux le travail que nous nous propoſons de livrer au Public. Mais nous croyons devoir leur préſenter d'avance un apperçu de l'inſuffiſance, pour ne rien dire de plus, des Ouvrages qui ont été publiés ſur cette matière (1).

Après d'inutiles tentatives pour rectifier par des obſervations détachées ce qu'on avait remarqué de plus défectueux dans les Grammaires & les Dictionnaires, on a ſenti la néceſſité de poſer les premiers fondemens d'un nouvel édifice, & d'en conſtruire toutes les parties. On a ſenti que pour former un enſemble ſolide, il fallait décompoſer toute la Langue Celtique, ne tirer que de cette Langue les racines de ſes mots compoſés; n'emprunter le ſecours d'aucune autre Langue; appliquer le ſon & la ſigni-

(1) Voyez les Notes, N° 8.

fication de ces racines Celtiques aux mots des Langues anciennes, ou modernes, ſans en excepter celles que parlent les nations ſauvages le plus récemment connues. Ce deſſein entraînait la néceſſité d'apprendre les Langues Orientales, & celles de l'Europe les moins modernes, travail qui ſerait devenu immenſe, ſi l'habitude & l'examen du Celtique n'euſſent pas levé la majeure partie des difficultés qui arrêtent ceux qui étudient les Langues une à une. Elles diſparaiſſent quand on a ſous les yeux un modèle qui convient à toutes, parce qu'il en eſt le Prototype.

Pour ſe bien affermir dans ce plan, on a paſſé de l'étude & de la décompoſition du Celtique, à l'étude de l'Hébreu & des Langues qui en ſont ſorties. On a été ſe meſurer avec les Rabins d'Amſterdam, avec ceux de Londres, & l'on a rapporté des longues & fréquentes conférences auxquelles ils ſe ſont prêtés avec affection, la certitude qu'on était dans la vraie route. A ces études & à ces diſcuſſions ont ſuccédé l'application des monoſyllabes Celtiques aux mots d'une multitude de Langues exiſtantes dans les diverſes parties du globe. Toutes ces épreuves ont confirmé l'opinion de l'antériorité du Celtique, puiſque ſes monoſyllabes les traduiſent toutes, & qu'aucune ne peut fournir la traduction du Celtique. Cet avantage qu'elle ne partage avec aucune, devient une preuve frappante de ſa priorité.

C'eſt après trente années de travail & de comparaiſons, qu'on ſe propoſe de faire jouir le Public du fruit de tant de ſoins, de tant d'application. Les exemples qui ſont imprimés à la ſuite de ce Mémoire, quoique peu nombreux, ſuffiront, du moins on l'eſpère, pour donner une idée de l'Ouvrage dont ils ne ſont qu'un extrait auſſi abrégé qu'il a été poſſible. La méthode qu'on indique, & qu'on a ſuivie avec ſuccès, a pour but de faire entendre diverſes Langues mortes ou vivantes, en moins de tems qu'on n'en ſacrifie aujourd'hui à l'étude d'une ſeule. Pour mettre les Nations à portée d'accorder ou de refuſer leur ſuffrage à l'exécution d'un plan ſi nouveau, on va leur expoſer ſommairement ce qui conſtitue cet Ouvrage.

Il eſt compoſé de quatre parties. On les a placées dans l'ordre qui a paru le plus propre à faire reſſortir les unes par les autres des vérités importantes qui n'ont été qu'à peine entrevues. Ces vérités ſont, que la Langue Celtique remonte à la plus haute antiquité; qu'en s'étendant elle a ſucceſſivement embraſſé toutes les parties de la terre; qu'elle eſt encore *exiſtante & parlée* dans ſa pureté; qu'on peut l'apprendre en très-peu de tems; que, malgré

les altérations qu'elle a ſubies en ſe diſſéminant, il eſt aiſé de la reconnaître dans toutes les Langues *mortes & vivantes*, par la reſſemblance de ſon & de ſignification des mots.

La première Partie eſt une Introduction, ou expoſition tirée des monumens hiſtoriques qui ont échappé aux ravages du tems & aux dévaſtations des Barbares. A ces monumens de l'Hiſtoire ſe joignent ceux de la Nature, comme les noms anciens & modernes des montagnes, des fleuves, des rivières, des contrées qu'on diſtingue encore aujourd'hui par la ſingularité de leur poſition, ou de leurs productions (1).

Ces deux points d'appui affermiſſent dans toutes ſes parties la chaîne non interrompue d'une même Langue, parlée depuis le berceau des anciens Celtes juſqu'à nos jours. L'Hiſtoire d'un côté; les Monumens de la nature de l'autre; la conformité de ſon & de ſignification entre l'ancienne Langue, celle des peuples intermédiaires, & celle qui exiſte dans l'Armorique, ſe réuniſſent avec un accord ſurprenant pour tracer les routes ſucceſſives qu'ont ſuivi les Celtes dans l'Aſie, l'Amérique, l'Afrique & l'Europe. Leurs migrations, leurs Colonies ſont autant de ſtations, ou de pierres milliaires qui empêchent de s'égarer. Ce ſont en même tems des colonnes qui ſoutiennent cet immenſe édifice. Enfin la conſervation d'une même Langue entre tant de peuples placés à de ſi grandes diſtances, & ſéparés par une ſi longue ſuite de ſiècles, met à découvert le ciment indeſtructible qui lie tant de parties homogènes.

De ces détails, de ces preuves naît la filiation des idiômes inombrables ſortis du Celtique. On verra qu'ils ſont tous compoſés de monoſyllabes élémentaires fournis par cette Langue primordiale; que ces monoſyllabes ſont tous ſignificatifs; qu'ils ont tous conſervé leur ſon & leur ſignification, malgré les tortures que leur ont fait ſubir l'action du tems & des climats;

---

(1) « Les noms de rivières étant ordinairement venus de la plus grande antiquité » connue, marquent le mieux le vieux langage & les anciens habitans. C'eſt pourquoi ils » mériteraient une recherche particulière. Et les Langues en général étant les plus anciens » monumens des Peuples, avant l'Ecriture & les Arts, en marquent le mieux l'origine des » cognations & migrations. C'eſt pourquoi les étymologies bien entendues ſeraient curieuſes » & de conſéquence ». (*Nouv. Eſſais ſur l'Entendement humain*) : partie principale de l'ouvrage intitulé : *Œuvres Philoſophiques de feu M. de Leibnitz, tirées de la Bibliothèque Royale d'Hanovre*. Amſterdam & Leipſick, Jean Schreuder, 1765, in-4°.

les variétés physiques des organes de la parole, l'austérité ou la mollesse des mœurs nationales, & plus encore peut-être le degré d'énergie ou d'ineptie des différentes Nations.

Cette Introduction sera terminée par les Cartes nécessaires pour suivre les peuples dans leurs migrations, & lier la série des monumens historiques & naturels qui constatent ces grands événemens.

La seconde Partie est la Grammaire compléte de la Langue Celtique existante. On y a joint les exemples nécessaires pour faciliter l'intelligence de cette Langue. Et l'on fait voir par des raprochemens décisifs que les Grammaires des autres Langues sont fondées en tout, ou en grande partie sur les mêmes principes, sur le même plan, & que les institutions mêmes qui s'en écartent, se rapportent pour le fonds à ce plan général, & manifestent leur type originaire.

La troisieme Partie contient un Traité de la formation des mots en général. Il est suivi d'une méthode pour ramener à des monosyllabes élémentaires les mots composés des diverses Langues. Cette opération faite avec discernement peut seule assurer la véritable origine & la vraie signification des mots.

Enfin la quatrieme & dernière Partie est à la fois un Vocabulaire de tous les radicaux, & un Dictionnaire de tous les mots Celtiques. Leur sens propre est rigoureusement traduit en Français, & autant qu'il a été possible, en grec & en latin. On y a joint les sens anologues, ou indirects, soit au propre, soit au figuré, qu'ont pris ces mêmes radicaux, & ces mêmes mots chez les différens peuples. Et l'on n'a rien négligé pour que ce Vocabulaire & ce Dictionnaire donnent toutes sortes de facilités pour la comparaison & l'intelligence des Langues.

Après s'être soutenu sans distraction & avec tant de persévérance dans la carrière attrayante mais périlleuse des recherches & des rapprochemens en fait de Langues, d'Histoire & de Géographie, la satisfaction de répandre les fruits de tant de soins deviendrait un dédommagement complet. Mais le pere de *vingt-deux enfans*, assez heureux pour en avoir conservé douze, n'est que rarement en état d'ajouter de nouveaux sacrifices à ceux qu'il a osé se permettre. La Grammaire Celtique, le Vocabulaire des monosyllabes de cette Langue, l'enchaînement de textes originaux accolés aux mots,

Celtiques qui ont la même ſignification ſont achevés. Les matériaux des autres Parties ſont raſſemblés, mis en ordre, & ne demandent qu'une légère réviſion pour être livrés à l'Imprimeur. L'Auteur ſe ſent une répugnance invincible à ſe ſéparer par un traité pécuniaire d'un Ouvrage dont chaque ligne, chaque mot, exigent ſa vigilance & ſon attention; d'un autre côté, des facultés bornées, que la ſeule modération fait regarder comme ſuffiſantes; une famille nombreuſe; l'augmentation de frais qu'entraînera la correction ſévère de l'impreſſion, pour que l'unité & la diverſité de tant de Langues ſe manifeſtent par leur accord perpétuel, ne lui permettent point de former cette entrepriſe ſans le ſecours d'une Souſcription. Si l'utilité du travail intéreſſe aſſez de perſonnes pour mettre en état de faire face à des frais au-deſſus des forces actuelles, on ne perdra pas un inſtant pour que les Souſcripteurs ſoient ſervis avec toute la célérité que permettra la correction la plus ſcrupuleuſe des épreuves. On ſe conſacrera ſans réſerve à cet acte de juſtice & de reconnoiſſance.

Comme c'eſt aux Souſcripteurs que le Public devra cet Ouvrage, il eſt dans l'ordre que l'Edition ſoit exécutée d'une manière qui les ſatisfaſſe tous. C'eſt d'après cette conſidération, qu'on leur propoſe de tirer les Exemplaires ſur deux qualités de papier, & par conſéquent à différens prix.

L'Ouvrage entier ſera compoſé de deux Volumes *in-quarto*, chacun de 600 pages au moins. Ils ſeront imprimés par le même Imprimeur, & avec les mêmes caractères que ces Obſervations, excepté le Dictionnaire qui ſera ſur deux colonnes.

Les deux Volumes coûteront en feuilles & en papier, de même eſpèce que celui de ce Proſpectus, mais d'une qualité ſupérieure, 24 liv.

S'il ſe trouve ſeulement vingt Amateurs qui veuillent avoir leurs Exemplaires en *papier-vélin*, leurs intentions ſeront remplies, & alors les deux Volumes coûteront 48 liv.

Les différentes eſpèces de papier ſeront priſes dans la Manufacture Royale de Courtalin, ſi connue par l'exactitude & l'intelligence de M. Réveillon, qui en dirige la fabrication & le commerce. Il mettra de l'*amour-propre* (c'eſt l'expreſſion dont il s'eſt ſervi) à concourir à la ſatisfaction des Souſcripteurs, en ne livrant que des papiers de choix dans chaque qualité.

Les ordres de MM. les Souſcripteurs ſur l'eſpèce de papier qu'ils jugeront à propos de préférer, détermineront le nombre d'Exemplaires qui ſeront tirés dans les différentes eſpèces.

Si les devoirs que la Nature impoſe à l'Auteur, comme mari & comme pere, pouvoient ſe concilier avec l'avance de la totalité des frais d'impreſſion & de gravure, il ſe borneroit à propoſer de ſimples ſoumiſſions de prendre l'Ouvrage, & de le payer après les livraiſons. Mais tout ce qu'il peut ſe permettre, c'eſt de contribuer à une partie de ces avances. Il oſe donc eſpérer qu'on lui pardonnera la propoſition qu'il eſt forcé de faire, de payer en ſouſcrivant la moitié du prix de la Souſcription, & l'autre moitié en recevant le premier Volume.

L'impreſſion ſera commencée, & la Souſcription ſera fermée dès qu'on aura reçu de quoi couvrir les frais de la moitié d'un volume.

Le prix des Souſcriptions ſera compté à M. *Barois* l'aîné, au haut du Quai des Auguſtins, qui délivrera une promeſſe ſignée de lui, ou de rendre l'argent, ou de fournir un Exemplaire de l'Ouvrage.

Ceux qui n'auront pas ſouſcrit, paieront chaque Exemplaire 30 liv.

Et en papier-vélin 60 livres.



AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

On a converti en Celtique quantité de vers & de morceaux de profe écrits dans des Langues anciennes & modernes. Comme il ferait difficile de fe faire une idée jufte des rapports de fon & de fignification entre les radicaux d'une Langue prefqu'inconnue & les mots de diverfes Langues que la plupart des Lecteurs ne connaiffent pas mieux, on a penfé qu'ils ne feraient pas fâchés de trouver dans les Notes fuivantes quelques Extraits de traductions d'un genre fi nouveau. Avant que de publier ces pièces de comparaifon, on les a mifes fous les yeux de Savans diftingués. Ils en ont porté un jugement favorable, & ils ont jugé que ces Extraits étoient en nombre fuffifant. Il ferait donc inutile de les multiplier à la fuite d'un écrit qui n'eft proprement que l'Annonce ou le Profpectus de l'Ouvrage pour lequel des développemens plus étendus doivent être réfervés. C'eft dans cet Ouvrage qu'on trouvera le Vocabulaire complet des radicaux Celtiques, & toutes les inftructions néceffaires pour en faire l'application aux mots de toute autre Langue.

Les perfonnes à qui les comparaifons de cette efpèce ne feraient pas familières, auront befoin de fe rappeller un fait très-effentiel; c'eft qu'il n'y a point de Langue qui ne fourniffe un grand nombre d'exemples de la fubftitution de lettres douces, à des lettres qui rendraient la prononciation plus pefante ou plus dure. Il réfulte de ce fait, que très-fouvent deux Peuples en confervant les mêmes mots Celtiques, les ont diverfement altérés. Le *B* prend la place du *P*; le *D* du *T*; l'*U* & l'*I* confonnes (V. J.) du *G*; la lettre *F* de l'*U* confonne (V). Ces fubftitutions & beaucoup d'autres, font fréquentes. Quelquefois la même lettre a des valeurs fi différentes, que le fon en eft totalement dénaturé.

Dans notre mot *Gage*, la lettre *G* a deux valeurs diftinctes. Dans la

première ſyllabe cette lettre a la force de *gue*, comme dans les deux dernieres du mot *Synagogue*; & il n'a que la force de l'*I* conſonne (*J*) dans la derniere ſyllabe, comme dans notre mot *uſage*. Il faudrait évidemment, pour que la prononciation de notre lettre *G* fût régulière, articuler *gague* ou *jaje*. Un exemple également tiré du Français rendra cette obſervation plus ſenſible, & en fera mieux ſentir l'importance.

Nous écrivons *orange*, & notre prononciation eſt la même que ſi nous écrivions *oranje*. Ce mot qui n'eſt pour nous que le nom, ou la déſignation d'un fruit, eſt compoſé de trois monoſyllabes Celtiques *aour-en-ghé*. Ils ſignifient de l'*or dans les arbres*, ou de l'*or dans la haie*. La reſſemblance de ſon eſt imparfaite ſi l'on prononce *oran-je*, & la reſſemblance de ſignification, fondée ſur l'image que rendent les trois mots Celtiques, devient plus difficile à ſaiſir (1). Si nous n'avions pas dénaturé la prononciation du *G* nous dirions *orangue*, & alors l'identité de ſon & de ſens avec *aourenghé* ſerait plus frappante, plus entière.

Pour compléter cet exemple, il ne ſera peut-être pas inutile de dire un mot ſur la ſyllabe diphtongue *aour*, qui ſignifie *or*, ou *de l'or*. Elle ſe retrouve dans le mot *aurore*. Quantité d'Etrangers, en parlant notre Langue, prononcent *aour-ore*; & il eſt vraiſemblable que les Romains prononçaient *aour-ora*, le mot latin que nous prononçons *aurora*. Ce mot dans la Langue Latine, ~~connue~~ comme dans la nôtre, eſt compoſé de deux monoſyllabes Celtiques *or-aour*. Le premier ſignifie *porte*, & le ſecond, comme on vient de le dire, ſignifie *or* ou *de l'or* (2). Ces monoſyllabes réunis préſentent un tableau auquel les Poëtes de tous les pays ont aſſocié mille idées acceſſoires.

L'Aurore cependant au viſage VERMEIL
OUVROIT *dans l'Orient le Palais du Soleil* (3).

Dans le langage métaphorique des Poëtes, la *porte* de ce Palais ne pouvait être qu'une porte de *vermeil*, une porte éclatante comme *l'or*. Les mots Celtiques *or aour* (porte d'or) tranſpoſés, mais conſervés dans *aur-or-a* &

(1) « Là on trouvait un bois de ces arbres touffus *qui portent des pommes d'or* ». (Télém. Liv. I. Deſcription de la Grotte de Calipſo).

(2) Aurora dicitur ante ſolis ortum, ab eo quod ab igne ſolis *aureo* aër *aureſcit* (Calep.).

(3) *Chant VII. de la Henriade, vers la fin.*

dans

dans *aur-or-e*, réveillent la même idée, peignent la même image (1). La ſyllabe *aour* s'eſt mieux conſervée dans le mot *aur-ore* que dans le mot *or-ange*. Mais les ſons *aur* & *or*, ſont trop voiſins pour ne pas les reconnaître à leur ſignification qui les ſuit par-tout. Ce n'eſt donc point par eſprit de ſyſtême, mais pour prévenir les mépriſes occaſionnées par les variations de la prononciation & de l'orthographe, qu'on a cru devoir placer cet *Avertiſſement* avant les Notes.

(1) « Demain, quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'*ouvrira les portes dorées* de » l'Orient.... ».
» Cependant l'Aurore vint *ouvrir* au Soleil les *portes* du Ciel, & nous annonça un beau » jour. »
« L'Aurore de ſes doigts de roſes *ouvre* les *portes* de l'orient & enflamme tout l'horizon ». *Télémaque, au commencement du IV Liv. à la fin du VI, & vers la fin du XXIV* ».



N° I.

LANGUES ORIENTALES.

Tout le monde connaît ce fameux paſſage de la Genèſe : *Dieu dit, que la lumière ſoit, & la lumière fut.* Longin, *le plus fameux & le plus ſavant critique de l'antiquité* (1), frappé de la grandeur & de la majeſté de ces paroles, les cite comme un exemple du *ſublime.* « Le Légiſlateur des Juifs, » dit-il, *qui n'était pas un homme ordinaire*, ayant fort bien conçu la » puiſſance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée *dans toute ſa dignité* au » commencement de ſes Loix, par ces paroles : *DIEU DIT QUE LA » LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT* ».

Ce paſſage a été traduit dans toutes les Langues mortes, & dans preſque toutes les Langues vivantes. Il eſt donc plus propre qu'aucun autre texte tiré des Auteurs modernes ou du moyen âge, à fournir des matériaux déciſifs pour comparer les ſons & la ſignification des mots. Si les élémens originaires du langage de l'homme ſe ſont anéantis en s'étendant, en ſe modifiant chez les différens Peuples, il n'en doit reſter aucune trace. Si, au contraire, l'expreſſion de la même idée, la peinture de la même image reparaiſſent par-tout avec des ſons empruntés d'une ſeule Langue, la conſervation des élémens primitifs n'eſt plus douteuſe. La conformité de ſons & de ſignification manifeſte l'origine commune. C'eſt un point de fait, & tout le monde peut en juger.

Le mot *lumière* exprime ici l'idée mere, l'objet principal. Le verbe *être* exprime la volonté du Créateur & le prompt effet dont elle fut ſuivie.

(1) Voy. dans les Œuvres de Boileau ſa dixième réflexion critique ſur quelques paſſages de Longin, contre le Clerc.

Les premiers Peuples, en ſe tranſmettant le texte dont il s'agit, ont dû conſerver à peu-près les ſons primitifs : c'eſt ce qui eſt arrivé. A meſure que les ſons originaires ont fait place à d'autres, on pourrait croire que les ſons nouveaux & diverſifiés ont été puiſés dans différentes ſources. C'eſt ce qui n'eſt point arrivé. Le Celtique avait fourni les premiers; il a fourni tous les autres. La même idée, la même image ont conduit à prendre dans cette Langue des ſons, dont la ſignification analogue annonce la *lumière*. La conformité eſt telle, que ſi l'on ſe propoſait uniquement de traduire en Français la multitude de verſions du Pentateuque, on pourrait appliquer la même traduction Françaiſe pour rendre le texte exprimé en tant de Langues. On n'aurait qu'à répéter pour chacune, Dieu dit, *que la lumière ſoit, & la lumière fut.*

Comme il s'agit de faire voir que les ſons divers employés par les Traducteurs de différens Peuples, ſont tous des ſons Celtiques qui ont la même ſignification, on s'eſt aſtreint à la traduction littérale & sèche de chaque mot en particulier. Pour en faciliter la comparaiſon, on a ſubſtitué les lettres de notre alphabet à celles des Orientaux & des Grecs, & l'on a ſuivi la manière ~~la plus~~ généralement adoptée par les Savans dans les Langues. Beaucoup de Lecteurs ne s'attendent pas, ſans doute, à l'air barbare que donne à toute traduction l'aſſerviſſement rigoureux à l'emploi d'un ſeul mot Français, ſous un ſeul mot de toute autre Langue. Mais ſi les perſonnes qui ne ſavent que le Français & le Latin veulent prendre la peine de traduire les mots d'un vers de Virgile ou d'une phraſe de Cicéron, ſans rien changer à l'ordre qu'ils ont entr'eux, & ſans employer nos articles & nos particules, elles ſentiront que l'habitude ſeule de tout rapporter à notre manière de nous énoncer, nous fait regarder comme barbares des tournures qui ne le ſont point en elles-mêmes. Elles ſe convaincront par cette épreuve, que l'eſprit ſupplée dans chaque Langue au nombre & à l'arrangement des mots. D'après cette obſervation on eſpère que les Lecteurs ſe prêteront avec moins de dégoût, peut-être même ſans dégoût, à la biſarrerie apparente des expreſſions & de leur arrangement.

Dans le *Celtique*, ce que nous nommons *lumière*, a été conſidéré comme un objet éclatant qui s'*ouvre* un paſſage à travers la voûte céleſte. Le mot *or* qui exprime cette idée, s'eſt conſervé dans les Langues Orientales, & dans mille occaſions ſignifie alternativement *lumière*, *ouverture*, *porte*. C'eſt auſſi

le mot ſpécifiquement propre à rendre dans la Langue des Armoricains le texte de la Genèſe, admiré par Longin (1).

Ve-hi	or	a	voé	or
Soit-elle	*ouverture*	&	*fut*	*ouverture.*
	ou *lumière*			ou *lumière.*

L'*Hébreu* s'écarte ſi peu des ſons du Celtique, qu'on ne peut douter que ces deux Langues ne ſoient à peu-près de la même antiquité.

Iéhi	or	va	Iéhi	or
Sera	*lumière*	&	*fut*	*lumière*
	ou *ouverture*			ou *ouverture.*

On peut remarquer que le verbe *être* eſt mieux formé dans le Celtique que dans l'Hébreu. Dans cette dernière Langue, le même mot *Iéhi* indique d'abord le futur, & enſuite le parfait. C'eſt l'effet du mot *va* qui, placé audevant du futur d'un verbe, change ce futur en parfait chez les Hébreux. Le Celtique diſtingue les tems ſans addition; *vé* pour le préſent, *voé* pour le parfait, qui eſt ici l'aoriſte, & *vo* pour le futur.

Le *Chaldéen* a ſuivi la même marche, mais il a joint des lettres emphatiques aux mots Hébreux, ſans rien ajouter aux ſens des mots

Iéhi	nh*OR*a,	va	havah	nh*OR*a
Sera	*lumière*	&	*fut*	*lumière.*

Ha-VA-h n'eſt manifeſtement que le mot *voé* déguiſé d'après le caractère propre à la Langue Chaldéenne, ou *voa* qui eſt l'imparfait.

Le *Syriaque* eſt auſſi emphatique & plus chargé de lettres & de ſyllabes inutiles que le Chaldéen, dont il n'eſt proprement qu'un dialecte. Son caractère eſt de placer par tout la prononciation de la lettre *O*. On dit dans cette Langue *Aloho* au lieu de *Eloah*, qui ſignifie *Dieu* en Hébreu. On dit *rosko* au lieu de *rosk*, qui ſignifie *tête*, & *arho* au lieu de *aréha*, qui veut dire *terre.* En conſéquence la verſion Syriaque porte;

Neh*VÉ*	n*OUHR*o	va	vah*VO*	n*OUHR*o
Sera	*lumière*	&	*fut*	*lumière.*

---

(1) Dans notre Langue même, les mots *lumière* & *ouverture* ſe remplacent l'un par l'autre dans beaucoup d'occaſions. La *lumière* d'un fuſil, d'un canon, c'eſt-à-dire, l'*ouverture* par laquelle le feu que l'on met à l'amorce ſe communique à la charge d'une arme à feu.

On voit que le premier mot *nehvé* n'eſt que la tranſpoſition des ſyllabes du Celtique *véhi*, avec l'addition d'une *N* purement ſuperflue ; que *n-ouhr-o* n'eſt que le mot *or* traveſti en *our*, & précédé & ſuivi de lettres inutiles ; que *vah-vo*, n'eſt que le *voé* primitif, emphatiquement précédé de la ſyllabe *vah*, qui n'a aucune ſignification.

Malgré ces différences, on ſaiſit au premier coup-d'œil que ces Langues ont une origine commune. Si les mots ne ſont pas rigoureuſement les mêmes pour le ſon, c'eſt parce qu'il ne s'agit pas d'*une* ſeule Langue, mais de *quatre*. Des ſons parfaitement identiques appartiendraient évidemment *à une ſeule & même Langue*. Pour mieux faire ſentir la filiation de ces Langues, on va rapprocher les ſons du Celtique, de l'Hébreu, du Chaldéen, & du Syriaque.

CELTIQUE.	Véhi	or	a	voé	or
HÉBREU.	Iéhi	or	va	Iéhi	or
CHALDÉEN.	Iéhi	nhORa	va	haVAh	nhORa
SYRIAQUE.	Nehvé	nOUHRo	va	vahVO	nOUHRo.

En fixant les yeux ſur ces quatre manières d'exprimer un même texte, on s'apperçoit que le ſon *véhi*, qui appartient au verbe *être* de la Langue Celtique, ſe retrouve dans le *I-éhi* de l'Hébreu & du Chaldéen, & dans le *n-éhvé* du Syriaque, qui n'eſt que la tranſpoſition des deux ſyllabes *vé-hi* : que le ſon *voé* qui appartient au même verbe *être*, ſe retrouve dans le *ha-vah* du Chaldéen, & dans le *vah-vo* du Syriaque : que le mot *or* du Celtique & de l'Hébreu, qui ſignifie *lumière*, *ouverture*, s'eſt conſervé tout entier dans *nh-or-a* du Chaldéen, & foiblement déguiſé dans le *n-ouhr-o* du Syriaque. Enfin on voit que le mot *a*, qui, à la vérité, n'eſt qu'une conjonction, eſt le même dans les quatre Langues, puiſque l'addition du *V*, qui forme le mot *va*, n'eſt qu'une aſpiration. Quelques Peuples Orientaux ont dit *va* pour *a*, comme les Romains diſaient dans leur propre Langue, *hadria* & *adria* ; *hadriaticus* & *adriaticus*. Il réſulte donc de ces rapprochemens que les idées principales *Etre* & *Lumière*, s'expriment dans quatre Langues de la plus haute antiquité, par des ſons qui ont la même origine. La différence la plus ſenſible eſt que les mots Celtiques ſont les plus ſimples, & qu'en paſſant d'un peuple à un autre, ils

ont été diverſement altérés par des ſyllabes ajoutées au commencement ou à la fin des mots.

Les altérations ſont quelquefois portées plus loin. Par exemple, les Arabes, en traduiſant la Genèſe, ont employé le verbe *naître* pour le verbe *être*. Au lieu de l'expreſſion qui nous élève juſqu'à la penſée de la création, ils n'ont préſenté que l'idée de naiſſance qui eſt plus à notre portée.

ARABE.	Iicon	il nour,	facan	il nour.
	naiſſe	*la lumière,*	*& naquit*	*la lumière.*
CELTIQUE.	hi gan	an or,	foé gan	an or.
	elle naiſſe	*la lumière,*	*fut née*	*la lumière.*

Les ſons des deux Langues ſont auſſi ſemblables qu'on peut le déſirer à l'égard du verbre *naître*; mais il paraît que le mot *lumière* eſt exprimé par des ſons qui n'ont que de légers rapports entr'eux. Le mot *or* eſt certainement le radical de *nour*. Cependant il ſerait difficile d'en convaincre la plupart des Lecteurs, ſans entrer dans quelques détails dont tout le monde n'eſt pas inſtruit.

On a déja dit, en parlant de la verſion Syriaque, que dans le mot *n-ouhr-o*, la lettre *N* était ſuperflue, & que l'addition de la lettre *O*, également inutile, n'était que caractériſtique de ce dialecte. Nous répéterons au ſujet du mot Arabe *n-our*, que l'on lit *nouron*, que l'*N* eſt auſſi une lettre ſuperflue; & nous ajouterons que la ſyllabe finale *on* ne s'écrit point, elle n'exiſte que dans la prononciation. Cette ſingularité s'explique aiſément par un fait aſſez généralement connu. Ce fait eſt qu'il y a des mots Hébreux uniquement compoſés de conſonnes, ce qui ſemble annoncer l'impoſſibilité de les prononcer. Cependant il eſt certain que le Peuple Hébreu les prononçait. Il en réſulte qu'on interpoſait entre les conſonnes des voyelles, ou plutôt des ſons voyelles qui n'avaient ni caractères alphabétiques, ni ſignes graphiques, mais qui, dans la prononciation, s'articulaient avec les conſonnes. Long-tems après, c'eſt-à-dire depuis la diſperſion des Juifs, on ſentit la néceſſité de fixer ces ſons par des ſignes, qu'en conſéquence on nomma *points voyelles*. Il eſt évident qu'avant que ces *points* euſſent été imaginés & adoptés, le ſon interpoſé ſe faiſait entendre, quoiqu'il ne fût point écrit. Ce qui exiſtait dans les premiers tems chez les Hébreux, exiſte actuellement chez les Arabes pour certains mots, & le mot *n-our* eſt

de ce nombre. On ~~n'écrit point la finale *on*, & cependant~~ on la prononce. Cette terminaison n'est pas absolument muette, mais elle est sourde; & quoiqu'elle se fasse sentir, il serait difficile & peut-être impossible de l'écrire, sans lui donner plus de force qu'elle n'en doit avoir.

On voit par-là que *n-OUR-on*, se réduit proprement à la syllabe *our*, dérivée de *or*, & que par conséquent les Arabes ont emprunté des Celtes le monosyllabe qui signifie *lumière*. La conformité de son & de signification dans les mots du Celtique & de l'Arabe est donc constante, comme nous avons vu qu'elle l'était en le comparant aux autres Langues Orientales.

Le *Persan*, dont les caractères alphabétiques & quantité de mots sont tirés de l'Arabe, a lié l'idée de lumière à celle de *rougeur*, & ce n'est plus dans l'Arabe, c'est dans le Celtique qu'il a cherché des sons propres à exprimer cette idée analogue. On en va juger par les mots qu'il a adoptés pour rendre le texte de Moïse.

PERSAN.	Baschat	Rouchnai,	vou	boud	rouchnai.
	soit	*rougeur,*	*&*	*être*	*rougeur.*
CELTIQUE.	Bezet	Ruénai,	vo	bout	ruénai.
	soit	*rougeur,*	*&*	*sera être*	*rougeur.*

Les mots qu'on écrit *Baschat* & *Rouchnai*, se prononcent simplement avec une aspiration un peu gutturale. L'oreille n'entend que *Bashat*, & *Rouhnai*. Il faut donc, pour mesurer le dégré de conformité de son & de signification entre les deux Lagues, rapprocher les mots de l'une & de l'autre, & les débarrasser des traductions interlinéaires.

PERSAN.	*Bashat*	*rouhnai,*	*vou*	*boud*	*rouhnai.*
CELTIQUE.	*Bezet*	*ruénai,*	*vo*	*bout*	*ruénai.*

On voit, par tant d'exemples, comment il est arrivé que les mots d'une seule Langue ont fourni des sons & des expressions variés à toutes les autres, & pourquoi, malgré la diversité de formation de tant de mots étrangers entr'eux, ils réveillent aussi sûrement la même idée, peignent aussi exactement les mêmes images, que si les différens peuples employaient la même expression pour se faire entendre. Les Hébreux, les Chaldéens, les Syriens ont dit, en parlant de la création de la *lumière*, qu'elle *soit*; elle *fut*. Les Arabes ont dit, qu'elle *naisse*; elle *nâquit*. Les Persans ont

vu l'image de la *lumière* dans le brillant ſpectacle que préſente le lever du Soleil, & ils ont dit *ſoit rougeur*, & *être rougeur*. L'Analogie a fait adopter tantôt l'un de ces équivalens, tantôt un autre. Ces équivalens ont tous un terme propre dans la Langue antérieure & commune à tous les hommes; la diverſité d'adoption entraînait des différences dans les ſons. Des objets invariables ont été indiqués par des ſons variés, mais tous inſéparables de leur ſignification propre dans la Langue mère. Les hommes en parlant n'ayant pour but que de ſe communiquer leurs penſées, ils ſe ſont entendus, parce qu'ils ſe ſont tous ſervi du même interprête.

Les *Grecs*, comme les Arabes, ſe ſont ſervi en traduiſant le texte Hébreux du verbe *naître*. La verſion des Septante porte,

GREC.	Genetheto *ſoit née*	phos *lumière*	kai *&*	egeneto *fut née*	phos. *lumière.*
CELTIQUE.	Ganet é *née ſoit*	feor *l'ouverture*	ag *&*	ganet aou *née fut*	feor. *l'ouverture.*

On croit que le Lecteur ne peut être arrêté que par deux mots, *Kai* & *phos*, formés de *ag* & de *feor.*

Le mot *Kai* n'eſt qu'un renverſement ou qu'une tranſpoſition des lettres du mot *ag*. Ces tranſpoſitions ſont connues, parce qu'elles ſont fréquentes dans les Langues. *Kai* tient la place de *aiK* qui le rapproche infiniment plus de *ag*. D'ailleurs les lettres Grecques *Kappa* & *Gamma* (K & G) ont la même valeur, & ne ſont proprement qu'une lettre. La première n'eſt qu'un *gamma* articulé plus fortement, & le *gamma* n'eſt qu'un *Kappa* doux. Avec cet éclairciſſement fondé ſur les notions de Grammaire les plus communes, la tranſpoſition des lettres donne *aiK* pour ~~*ga*~~ ag, & fait diſparaître la différence entre *Kai* & *ag*. Si l'on conſidère de plus que ces mots répondent l'un & l'autre à la conjonction Latine & Françaiſe, on ſentira mieux la force & la juſteſſe de cette obſervation.

A l'égard du mot *phos*, qui paraît n'avoir qu'un faible rapport de ſon avec *féor*, il faut ſe rappeller que dans la Langue Grecque la différence des dialectes apporte de fréquens changemens dans la même ſyllabe. Cette remarque s'applique en particulier à la terminaiſon *os* qui ſe change en *or*; comme *hippor* pour *hippos*, comme *houtor* pour *houtos*. La terminaiſon *as* ſe change auſſi quelquefois en *or*, comme *hydas* pour

hydor

hydor (1). La Langue Latine fournit aussi beaucoup d'exemples de cette substitution de la terminaison *os*, à la terminaison *or*; comme *honos* pour *honor*, *flos* pour *flor*, *ros* pour *ror*, *arbos* pour *arbor*, *&c.* Le génitif de tous ces mots en avertit les personnes les moins attentives, *flos*, *fl-or-is*; *honos hon-or-is*. On peut ajouter à ces exemples celui du mot *os oris*, qui signifie la *bouche*, dont l'origine évidente est *or*, mot Celtique qui signifie *ouverture*. A la longue la lettre *r* a totalement disparu au nominatif du mot *os*, mais elle s'est conservée dans tous les cas du même mot *or-is*, *or-i*, *or-e*, *&c.*

La conservation du son des radicaux Celtiques avec leur signification au propre, ou au figuré; ou prise dans des sens plus ou moins étendus; ou employés comme des équivalens qui avoisinent le sens direct; ne se manifeste pas seulement dans les Langues les plus anciennes. Le son & la signification des mots des Langues modernes déposent en faveur de ce fait, quelqu'étonnant qu'il paraisse.

LATIN.	Fiat	lux,	&	facta	est	lux.
	soit faite	*lumière,*	*&*	*faite*	*fut*	*lumière.*
CELTIQUE.	Feet (2)	luh,	a	feag	et	luh.
	soit	*lumière,*	*&*	*faite*	*fut*	*lumière,*
		ou *ce qui luit,*				ou *ce qui luit.*

Enfin notre mot *lumière* qui ne dérive certainement ni des Langues Orientales, ni du Grec; qu'il est même impossible de dériver des mots Latins *lux* & *lumen*, parce qu'aucune des flexions de ces deux mots ne conduit à la terminaison remarquable *ère*; notre mot lumière, dis-je, n'est que le résultat d'une combinaison naturelle & usuelle du Celtique.

Que la lumière	.	soit faite,	& la lumière	fut faite.
Ké al luhmeïerai	—	*Bezet feag-et,*	*a al luhmeïerai*	*foé feet.*
que la, qui à moi luire fait,		soit faite;	& la, qui à moi luire fait,	fut faite.

(1) Voy. l'excellent Ouvrage de Jacques Zuinger.... *Græcarum Dialectorum Hypotyposis*.

(2) *Feet*, qui signifie *Soit*, est le même mot que *Bezet* qu'on a ci-devant employé dans cette signification. On dit dans l'Armorique *Béet*, *Bezet*, *Veet*, *Vezet* & *Feet*. C'est ce que produit la prononciation plus ou moins forte ou douce dans différens Diocèses de cette Province de France.

Voilà donc une Langue exiſtante, parlée, uſuelle, qui fournit des ſons & une ſignification qui correſpondent aux ſons diverſifiés qu'emploient, *pour exprimer la même idée*, les Langues anciennes, celles du moyen âge, & les Langues modernes. Quelle autre Langue ſoutiendrait cette épreuve? On n'en connaît aucune. Au reſte qu'on ne nous en croie point ſur notre parole. Que ceux qui ſe ſont adonnés avec le plus de ſuccès à l'étude & à la comparaiſon des Langues, faſſent le même eſſai; qu'il choiſiſſent parmi les Langues mortes ou vivantes celle qu'ils croiront la plus féconde en radicaux, & la plus flexible à l'égard des ſons; qu'ils l'appliquent à ce texte *que la lumière ſoit, & la lumière fut*, énoncé en Hébreu, en Chaldéen, en Syriaque, en Arabe, en Perſan, en Grec, en Latin & en Français, alors on avouera avec candeur qu'on s'eſt exagéré l'avantage ſur toutes les Langues connues, qu'on attribue au Celtique exiſtant.

On a cru devoir ſuivre l'application du Celtique aux différentes verſions d'un même paſſage de la Genèſe, dans le deſſein de faire ſentir que de quelqu'expreſſion, de quelque tournure que les différens peuples ſe ſoient ſervis, ils ont involontairement perpétué, quoiqu'en les altérant, les radicaux de cette Langue, c'eſt-à-dire, de la Langue fondamentale des hommes. La multiplicité des exemples en a, ſans doute, rendu la lecture fatiguante. Cependant on eſpère que les Lecteurs ne déſapprouveront point qu'on mette ſous leurs yeux deux autres paſſages qui ne ſont pas moins connus que le premier. On leur épargnera le dégoût de ſuivre ces paſſages dans pluſieurs Langues.

Lorſque Moïſe demande le nom de l'Etre qui lui dicte ſa miſſion (1), la réponſe eſt exprimée en mots Hébreux que les Septante ont rendus par ceux-ci, *Ego eimi o-on*, qui ſignifient *je ſuis le étant;* la vulgate les a traduits *ſum qui ſum;* & nous les traduiſons dans notre Langue, *je ſuis celui qui eſt*. Rapprochons maintenant le texte en Langue Hébraïque, des mots de la Langue que parlent les Armoricains.

(1) *Ait Moyſes ad Deum : Ecce ego vadam ad filios Iſrael, & dicam eis : Deus patrum veſtrorum miſit me ad vos. Si dixerint mihi : Quod eſt nomen ejus ? quid dicam eis ?*

Exod. cap. 3. v. 13.

HEBREU.	Ehieh	aſcher	ehieh.
	ſuis	*qui*	*ſuis.*
CELTIQUE.	Ehé	aze-er	éhé.
	eſt	*celui qui*	*eſt.*

L'autre paſſage ſe trouve dans le livre de maximes intitulé *Eccléſiaſte.* Nous traduiſons ce paſſage par ces mots, *vanité des vanités, a dit l'Eccléſiaſte, vanité des vanités, & tout eſt vanité* (1). Voici les ſons & leur ſignification dans les deux Langues.

HÉBREU.	Havel havelim,	amar coheleth,	havel	havelim,	ha col havel.
	vanité des vanités,	*a dit l'Eccléſiaſte,*	*vanité des vanités,*		*& tout vanité.*
CELTIQUE.	Avel avelo	emme-ar cou-a-led,	avel	avelo,	ag ol avel.
	vent des vents,	*a dit l'Eccléſiaſte,*	*vent des vents,*		*& tout vent.*

On a pluſieurs obſervations à faire ſur ces textes.

Havel ſignifie en Hébreu *vapeur qui ſe diſſipe*, ou *ſoufle;* en Latin *halitus.* Les Septante ont traduit ce mot par celui-ci *mataiotes*, qui ſignifie en Français *futilité.* S. Jérôme rend *havel*, dans les Pſeaumes par le Latin *aura*, c'eſt-à-dire, *ſoufle léger.* Le mot Celtique *avel*, comme *havel* en Hébreu, ſignifie *vent*, au propre; & dans l'une & l'autre Langue, employé dans le ſens figuré, il ſignifie *vanité;* parce que le *ſoufle*, ou le *vent*, ſont les ſymboles de la *vanité.* On peut donc indifféremment traduire les deux textes par le mot *vanité* ou par le mot *vent.*

On a conſervé dans les traductions Françaiſes de l'Hébreu & du Celtique le mot grec *Eccléſiaſte*, dont le ſens propre eſt *Prédicateur.* Le mot Hébreu *Coheleth* a pour radicaux les mots de la même Langue *Kohal* & *Led* qui ſignifient *recueillir & mettre au jour.* Les monoſyllabes Celtiques *Cou-a-led*, veulent dire au propre *recueillir & étendre.* Les trois mots *Ekkleſiaſtes*, *Coheleth*, & *Coualed*, répondent donc en général au mot Latin *Concionator* (Prédicateur). Cependant il eſt ſenſible que le livre connu ſous le nom d'Eccléſiaſte, étant, comme on l'a dit, un recueil de *maximes*, les expreſſions Hébraïque & Celtique préſentent une idée plus juſte & plus développée en embraſſant l'Auteur & l'Ouvrage, *celui qui recueille & qui répand.*

(1) *Eccléſiaſte.* chap. 1. v. 2. *Vanitas vanitatum, dixit Eccleſiaſtes, vanitas vanitatum & omnia vanitas.*

N° II.

OBSERVATIONS
SUR LES TRADUCTIONS.

Si l'on n'avait pour juges, que des perſonnes accoutumées aux ellipſes, aux redondances, aux conſtructions biſarres, en un mot aux idiotiſmes qui ſe diverſifient dans toutes les Langues, cette note ſur les difficultés inſéparables des traductions aurait pu ſe réduire à quelques lignes. Eclairés par leur propre expérience, les gens de Lettres ſavent apprécier les embarras que font naître les articles, les particules, les mots qui s'énoncent ou qui ſe ſuppriment, les expreſſions figurées, ou métaphoriques, & ſurtout cette multitude de mots ſous-entendus qui, ſans ajouter à l'énergie, augmentent l'obſcurité. On ſe contenterait donc de mettre ſous les yeux des Savans des exemples de conformité entre les ſons Celtiques, & les ſons des différentes Langues, & de faire remarquer que dans les mots fondamentaux de chaque phraſe, les mêmes ſons rappellent à peu près la même idée, & ne la dénaturent jamais. Mais on deſire que ceux-mêmes à qui ce genre de travail n'eſt pas familier, puiſſent connaître d'après leur propre examen, ce qu'elles ont droit de ſe promettre de la méthode de l'Auteur. Ce deſir le met dans la néceſſité d'entrer dans quelques détails.

Il a ſu que quelques perſonnes croyaient ſérieuſement qu'après avoir étudié le Celtique, on entendrait toutes les Langues mortes ou vivantes avec autant de facilité que nous entendons la nôtre; qu'en écrivant en caractères vulgaires une phraſe Hébraïque, Grecque ou de toute autre Langue, il ſuffirait de placer ſous chaque ſyllabe un monoſyllabe Celtique dont le ſon fut le même, ou à peu près le même, pour entendre la ſignification de la phraſe inconnue.

Ce ſerait là, ſans doute, un inſtrument bien utile, bien commode, bien univerſel. La Langue Celtique eſt exiſtante, complete, facile à apprendre : on pourrait ſe procurer les meilleurs ouvrages des peuples qui ont des caractères propres, tranſcrits en caractères vulgaires : que reſterait-il à faire enſuite pour entendre tous ces ouvrages? On n'aurait plus qu'à arranger ſous chaque mot d'une Langue qu'on ignore, des mots Celtiques de la même conſonnance, pour que cette Langue traveſtie en Celtique, devint intelligible, & pour ainſi dire familière. Il eſt évident qu'avec un tel ſecours tous les peuples de la terre pourraient en très-peu de tems entendre & parler la même Langue (1).

---

(1) Il ſerait fort à deſirer que nous euſſions les livres principaux de toutes les Langues imprimés en caractères Latins. C'était le vœu de Leibnitz, cet homme ſupérieur en tout genre, qui a ſi bien connu, ſi bien indiqué ce qui nous manque pour hâter les progrès de tous les Arts, de toutes les Sciences, & en particulier de l'étude des Langues. Qu'apprend-on à ceux qui ne ſavent pas lire le Grec, en imprimant que le mot Français *chronologie* vient de χρονος, *tems*, & de λογος *diſcours*? Il ſemble que d'après la conformité de ſon, la ſignification ſerait mieux connue & ſe fixerait plus aiſément dans la mémoire en imprimant en caractères vulgaires que notre mot *chronologie*, qui ſignifie *hiſtoire des tems*, ou *doctrine des tems*, eſt formée de deux mots Grecs *chronos* qui veut dire *tems*, & *logos* qui veut dire *diſcours*.

Il n'y a point d'homme de Lettres qui ne ſachant pas lire l'Hébreu ou l'Arabe, n'ait eu mille occaſions de regretter que des mots de ces deux Langues, indiqués comme radicaux, ne fuſſent pas imprimés en lettres communes. Il en réſulterait d'ailleurs un autre avantage : celui de fixer pour l'avenir, autant qu'il ſerait poſſible aujourd'hui, le ſon, & par conſéquent la prononciation des Langues mortes, & de conſerver pour toujours la prononciation des Langues Etrangères qui s'écrivent en caractères, pour ainſi dire, domeſtiques.

Lorſque les Savans ſe ſont partagés ſur la lecture & l'intelligence de l'Hébreu écrit avec des points ou ſans points, les uns ont prétendu que la lettre Hébraïque *aïn* n'était qu'une aſpiration; d'autres ont dit que c'était une voyelle qui devait ſe prononcer comme notre *â* long (*â*, ou *aa*), Quelle opinion préférer? La dernière : parce qu'elle eſt appuyée ſur l'obſervation que, dans les noms propres Hébreux des plus anciennes verſions Grecques, l'*aïn* eſt le plus ſouvent rendu par deux *alpha* Grecs, c'eſt à dire, par deux *a*. Si au lieu de ces verſions Grecques qu'on invoque, on avait tout le texte Hébreu écrit en caractères Grecs, n'eſt-il pas évident qu'il ne ſerait plus queſtion de diſputer ſur la maſſore. On lirait exactement l'Hébreu, on l'apprendrait avec facilité; & dans les rapports entre ſes radicaux & leurs dérivés, nous aurions infiniment moins de doutes. Deux témoins fidèles dirigeraient notre eſprit, l'œil & l'oreille. Qu'avons-

On eſt bien éloigné de s'exagérer d'une manière ſi outtée les avantages très-grands, mais infiniment plus bornés d'une étude réfléchie du Celtique. L'Auteur de l'Ouvrage qu'on annonce regarde ſa Langue maternelle comme le Celtique primitif. Si elle a ſouffert des altérations, elles ſont faibles & peu nombreuſes. Elle a une multitude de monoſyllabes radicaux ; ſes mots compoſés ont été formés de ces mêmes monoſyllabes, & ils ſont tous ſignificatifs ; elle n'a rien emprunté d'aucune autre Langue ancienne ou moderne. Il a éprouvé ſur les Langues les plus diſſemblables l'application des radicaux Celtiques aux mots principaux ſoit ſimples, ſoit compoſés de ces différentes Langues, & il a vu perſéveramment que la reſſemblance de ſon, était accompagnée de la reſſemblance de ſignification. Ce premier pas l'a conduit à mettre dans l'ordre naturel de la Langue Celtique ces mots principaux, dont l'arrangement entr'eux, varie à l'infini. Il a retranché tout ce qui était pur idiotiſme dans chaque Langue, & il a regardé comme idiotiſme, tout ce qui n'appartenait qu'à une ſeule. Enfin, pour joindre la régularité de l'expreſſion, à l'intelligence nue d'un texte étranger, il a lié par les idiotiſmes du Celtique ou du Français, les mots qu'il avait commencé par mettre dans leur ordre naturel. C'eſt ce que font ceux qui cherchent le ſens d'une phraſe Latine dont ils entendent tous les mots. Ils arrangent en les écrivant, ou mentalement les mots Latins le plus biſarrement tranſpoſés ; ils y ajoutent les articles, les particules, les prépoſitions, les conjonctions qu'exige la

---

nous aujourd'hui pour nous guider ? Nos conjectures, & les incertitudes d'une maſſore ſans autorité. Quels guides ! Au reſte, écoutons Leibnitz.

« Omnium linguarum cognitarum alphabeta, qua licet, latinis characteribus variè » effictis explicari optarem, non tantùm eo fini ut nomina propria rectè enuncientur » ſed & majoris fructus, ut ſcilicet libri Arabici & Æthiopici, & Syriaci & ſimiles, » ſaltem aliqui ut Biblia aut Dictionaria, latinis characteribus excudantur. *Ita enim* » *fortaſsè dimidio labore has linguas diſceremus.* Me certè nihil magis quàm charac- » teres peregrini deterruerunt, quaſi cortices duriſſimi, medullas ſive nucleos includentes, » quibus multi fruerentur, ſi fractam priùs hanc nucem reperirent. Certè characteres » illi barbari res accidentariæ ſunt, ſine quibus lingua ſtare poteſt efferique & ſcribi. » Cur igitur nobis *difficultatem duplicamus* per ſe maximam ? »

G. G. Leibnitii & Jobi Ludolfi *commercium epiſtolicum.* Genevæ, apud fratres de Tournes. 1768, *in*-4°. Tom. 6. pag. 88.

clarté de notre Langue, & ils obtiennent par ce leger travail un ſens facile à ſaiſir en Français. Ceux qui voudront traduire d'autres Langues par le Celtique, auront le même travail à faire, mais ils auront des dédommagemens dont tous les Traducteurs ſont privés.

L'avantage des traductions par le ſecours du Celtique, ne ſe borne pas à diſpenſer de la fatigue & de l'ennui de conſulter à chaque inſtant des Dictionnaires; on a de plus la jouiſſance continue de la ſignification pleine de chaque mot. En le ramenant à ſes radicaux, qui ſont tous ſignificatifs, ce mot fait tableau, & c'eſt d'après ce tableau originaire qu'on juge avec ſûreté ſi la ſignification s'eſt affaiblie ou fortifiée, ſi le mot a toute ſa couleur, ou s'il n'en a conſervé que la nuance (1). Enfin, ce qui ajoute un prix infini à une méthode ſi abrégée d'entendre toutes les Langues, c'eſt de répandre un jour immenſe ſur les antiquités de tous les peuples; ſur leurs coutumes, leurs arts & leurs ſciences; parce que le Celtique donne le ſens primitif de quantité de mots qui depuis long tems ne ſont plus que de ſtériles noms de lieux ou de choſes.

Tels ſont en général les fruits que chacun peut ſe promettre de l'étude du Celtique. On ne ſaurait trop répéter que cette Langue peut s'apprendre en très-peu de tems; mais il eſt juſte d'avertir qu'à quelque degré qu'on la poſsède, on n'eſt diſpenſé ni d'attention, ni de réflexion, ni d'une eſpèce de calcul, lorſqu'on l'applique à l'intelligence d'une autre Langue. Le ſuccès eſt prompt, il eſt ſûr, mais il eſt indiſpenſable de l'acheter. Et quel eſt l'homme qui voyant pour la première fois une ode d'Horace, & entendant chaque mot en particulier, oſât ſe flatter d'en donner ſans méditation une traduction ſupportable!

L'Auteur eſt ſi éloigné de chercher à induire en erreur ceux qui pourraient s'en exagérer les avantages, qu'il eſpère qu'on lui pardonnera de

---

(1) *Evol* en Celtique veut dire *huile*. La Traduction littérale des deux radicaux *Ev* & *ol*, eſt *humidité tout* : ſi l'on ſe rapelle que plus un fluide eſt *humide*, plus les parties de ce fluide ſont propres à s'introduire dans les pores des autres corps, & ſi l'on conſidère de plus la difficulté de la deſſication de l'huile, on verra que le mot *Evol* eſt à la fois très-expreſſif & caractériſtique. Il ne répond pas ſeulement à l'idée d'un fluide en général, mais à l'idée ſpécifique du fluide qui s'introduit le plus facilement dans les pores des corps, & de plus à l'idée du ſeul fluide liquide qui ne ſèche point & qui par conſéquent eſt *tout humidité*.

s'étendre fur les difficultés de détail abfolument inévitables, lorfqu'on entreprend d'entendre une Langue par une autre.

Mille caufes phyfiques & morales ont concouru pendant une longue fuite de fiécles à divifer, à fubdivifer la Langue primitive des hommes. Les mots en ont été altérés, défigurés, dénaturés; ils ont été tranfpofés du commencement au milieu, ou à la fin des phrafes. On a fubftitué au mot pròpre, tantôt chez un peuple, tantôt chez un autre, des mots qui en ufurpaient l'emploi à l'abri d'une affinité toujours trompeufe pour la multitude. C'eft donc beaucoup que de parvenir avec un peu de méditation & d'adreffe à pénétrer dans ce cahos, & à démêler avec fûreté ces matériaux antiques & précieux enfévelis fous tant de ruines.

Rien n'eft plus aifé pour un Français que d'entendre cette phrafe, *quand on paffe de la difcuffion à la difpute, il ARRIVE qu'on ne s'entend plus.* Mais nous avons des mots qui, par leur affinité, deviennent ici des équivalens, & nous préfentent auffi promptement, auffi fûrement la même idée. Quand, après avoir difcuté, l'on difpute, on *éprouve* — *il fe trouve* — *le réfultat eft* — que l'on ne s'entend plus. Qu'on propofe ces tournures variées à un Etranger qui apprend notre Langue, il fera auffi embarraffé que fi ces équivalens euffent paffé, chacun avec leur fens propre, dans quatre Langues différentes. Ce n'eft qu'à l'aide de quelque travail & d'un peu de pénétration qu'il peut parvenir à réduire toutes ces phrafes à celle-ci, *Quand la difpute fuccède à la difcuffion, on FINIT par ne plus s'entendre.* Il a befoin de paffer par plufieurs dégrés pour appercevoir que *FINIR* eft le mot propre, & que par une efpèce d'affinité fondée fur l'ufage, les quatre autres font devenus fes équivalens.

N'éprouvons-nous pas nous-mêmes quelque difficulté lorfque le fens des mots de notre Langue paffe du propre au figuré? Que ferait-ce donc pour un Etranger, difons plus, que ferait-ce pour nous s'il fallait pénétrer le fens d'une phrafe qui nous arrête, à travers les altérations qu'auraient reçus nos mots Français en paffant dans une Langue étrangère? Jugeons-en par un exemple

Ptolomée, pour faire fa cour à Céfar, fait affaffiner Pompée. Cornélie jure qu'elle ne rentrera dans Rome qu'après avoir vengé la mort de Pompée par celle de Ptolomée & de Céfar. Voilà le récit fimple de ce qu'énonce Cornélie dans ces vers;

Ptolomée

Ptolomée à Céſar, par un *lâche artifice*,
Rome, de ton Pompée a fait *un ſacrifice;*
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le *Prêtre* & le *Dieu* ne lui ſoient *immolés.*

Ici, *lâche artifice*, (expreſſion exacte pour qualifier une multitude d'actions malhonnêtes) doit réveiller ſpécifiquement l'idée d'un aſſaſſinat. Cet *aſſaſſinat* eſt conſidéré comme le *ſacrifice* d'une *victime*, fait par un *Prêtre* à une *Divinité.* Pompée eſt la *victime;* Ptolomée eſt le *Prêtre;* Céſar eſt la *Divinité.* Et Cornélie fait ſerment à ſa Patrie de la venger en *immolant* à ſon tour pour *victimes*, le *Prêtre* & le *Dieu;* c'eſt-à-dire, *Ptolomée* & *Céſar.*

Quelque hardie que ſoit cette métaphore, quelque compliqué que devienne le ſens des métaphores acceſſoires qui ſoutiennent la principale, il n'y a point de Français d'un eſprit cultivé qui ne parvienne avec de l'attention, à réunir ſous une ſeule image toutes les parties de cette métaphore. Mais ſi elle était exprimée littéralement dans une autre Langue, fût-ce dans la Langue Latine qui, après la nôtre, eſt communément celle que nous entendons le mieux, la difficulté s'accroîtrait au point de rendre le récit & le ſerment de Cornélie à peine intelligibles. Nous entendrions chaque mot en particulier, mais le ſens total nous échapperait, ſi nous ne le cherchions pas avec une ſorte de contention d'eſprit, avec une eſpèce de calcul; & ce travail retarderait néceſſairement la jouiſſance du ſens complet que renferment les quatre vers de Corneille.

Mais ce ne ſont pas les ſeules difficultés que nous ſoyons ſûrs de vaincre avec de l'attention. Chaque Langue admet ou rejette certaines particules, exprime ou ſous-entend certaines parties du diſcours, ſe prête ou ſe refuſe à un certain arrangement entre les mots. Ce ſont des diverſités auxquelles il faut avoir égard, comme on en jugera par les exemples ſuivans.

Infandum	*Regina*	*Jubes*	*renovare*	*dolorem.*
Inexprimable,	Reine,	ordonnez	renouveller	douleur.

Voilà le texte Latin & ſa traduction mot à mot. Cette traduction

présente évidemment un sens incomplet & barbare, tandis que le Latin présente un sens noble & complet. Aussi pour peu qu'on entende la Langue Latine il est aisé de substituer une phase Française très-intelligible à cette traduction. Il ne s'agit que de commencer par mettre dans l'ordre naturel de notre Langue, les mots dont la Langue Latine admet la transposition, & d'ajouter ensuite les mots qui devant être supprimés en Latin, ne peuvent jamais l'être en Français. Alors les mots

Inexprimable[1], *Reine*[2], *ordonnez*[3] *renouveller*[4], *douleur*[5], seront remplacés par ceux-ci ;

Reine[2], *vous m'*ordonnez[3] *de* renouveller[4] *une* douleur[5] inexprimable[1].

Cependant on n'aura une traduction qui s'accorde exactement avec notre Langue qu'en disant, comme l'Abbé des Fontaines, *vous m'ordonnez, grande Reine, de rappeller un souvenir douloureux ;* ou comme un Traducteur approuvé par l'Université, *vous m'ordonnez, grande Reine, de me rappeller d'inexprimables douleurs.*

L'embarras où jette l'ordre différent des mots dans les Langues, est quelquefois si rebutant, qu'il a fait imaginer d'imprimer des livres élémentaires où l'on est averti par des chiffres, de l'arrangement qu'on doit donner aux mots pour se disposer à rendre intelligible en Français, la traduction d'une phrase Latine.

6	4	5	7	10	9	8
Sibi	non	cavere	&	aliis	consilium	dare
Soi	*ne*	*prendre garde*	*&*	*autres*	*conseil*	*donner*
12	11	2	1	3		
Stultum	esse	paucis	ostendamus	versibus (1).		
Insensé	*être*	*peu*	*montrons*	*vers.*		

C'est déjà un secours que de savoir dans quel ordre les mots doivent être placés. Cependant il n'est pas suffisant, puisqu'il ne conduit qu'à ce rapprochement bizarre *montrons peu vers, ne prendre garde soi, & donner conseil autres, être insensé.*

(1) *Voyez la neuvième fable du premier livre de Phèdre.*

La traduction ne devient intelligible qu'en disant *montrons EN peu DE vers, QUE ne PAS prendre garde A soi & donner conseil AUX autres, est UNE folie.* Il faut donc pour entendre le texte, une addition de *sept* mots Français. Enfin, si l'on veut donner une tournure absolument françaiſe à cette maxime, il faut s'éloigner encore plus de la construction latine, & traduire, *je vais montrer en peu de mots, que c'est une folie de ne pas prendre garde à soi, & de vouloir donner des conseils aux autres.* Alors il faut vingt-sept mots français pour traduire les douze mots des deux vers latins.

On est effrayé lorsqu'on entre dans le détail des opérations de l'esprit sans lesquelles il paraît impossible de rapporter une Langue à une autre. Mais une expérience universelle, & qui ne se démentira jamais, doit rassurer & encourager contre les conseils de la timidité, ou de la modestie. Les Langues s'apprennent avec autant & même plus de facilité que les exercices du corps que nous avons réduits en règles. Les enfans, les jeunes gens semblent les deviner, tant leurs progrès sont rapides. Leurs études sont sans cesse traversées par leur légèreté, leur activité, leur insouciance ; rien n'est réfléchi, tout est distraction ; cependant, malgré tant d'empêchemens, nous voyons qu'ils transposent avec sureté les mots de la Langue Latine, & suppléent ceux qu'elle n'admet pas & que la nôtre exige. Un sens clair & développé sort comme la lumière du cahos le plus obscur. La difficulté est la même par-tout ; le succès est par-tout le même.

Ce que l'instinct seul opère en eux, le même instinct, quoiqu'émoussé dans l'âge mûr, mais soutenu par l'attention & l'intelligence, peut l'opérer à tout âge. L'expérience est encore ici le garant de la réussite (1). Ceux

---

(1) *M. Cato græcas litteras in senectute didicit.* Cic. de senect.

Le Grec & le Latin sont infiniment plus difficiles à apprendre que le Celtique. On assure que le *P. Julien Maunoir*, Jésuite, quoique né sur les confins de la Bretagne & de la Normandie, & quoiqu'il eût fait ses études à Rennes, à la Fléche, à Tours, apprit dans huit jours assez de Breton, ou de Celtique, pour pouvoir faire le Catéchisme à la campagne ; au bout de quelques mois il le parlait si facilement, qu'il prêchait en cette Langue sans préparation. *Voyez la vie du P. Maunoir*, imprimée à Paris en 1697, & *Les Vies des Saints de Bretagne & des personnes d'une éminente piété, &c.* Par D. Lobineau, Bénédictin. pag. 510. col. 2.

qui ont plus d'eſprit & de pénétration, marchent & plus vîte & plus ſûrement; mais tous, & même ceux qui ſe traînent, atteignent le but.

Tout ce qu'on vient de dire ne tend qu'à rapeller ce que chacun a éprouvé en traduiſant une Langue quelconque. Il s'agit maintenant de faire voir qu'après avoir rapproché des ſons Celtiques, de ceux d'un texte exprimé dans une autre Langue, on entend la ſignification des mots de cette Langue, & que, pour traduire le texte entier, il ſuffit d'opérer ſur les mots Celtiques de la même manière que dans toute autre traduction.

On croit devoir prendre pour baſe un texte latin, parce que cette Langue eſt plus familière à la plûpart des Lecteurs. On a préféré le commencement de l'Eneïde de Virgile. Un texte ſi connu ne permet pas de ſoupçonner qu'on ait mis de l'adreſſe dans le choix d'un paſſage plus commode qu'un autre pour la traduction en Celtique. Toute prédilection eût été une eſpèce de piége, & l'on eſt bien éloigné de recourir à de pareils moyens.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora......

Il eſt juſte d'épargner au Lecteur le dégoût de lire en français dans l'ordre où ſont les mots latins, cette traduction littérale, *les armes & l'homme je chante*, *&c.* Elle ne préſenterait que des ſons & un ſens repouſſans. La comparaiſon des ſons de la Langue Latine, & de ceux du Celtique ſuffira ſans doute pour perſuader que cette dernière eſt la tige de l'autre. On va ſe ſervir de la traduction du P. Catrou, parce qu'elle convient également aux deux textes.

Je chante les combats, & un héros qui, par l'ordre du deſtin, fugitif de Troie, vint le premier en Italie, & aborda ſur les côtes Laviniennes (1).

---

(1) Qu'on nous permette de remarquer que le ſens des mots, & l'eſprit du texte, ſont tout ce qu'on peut déſirer de connoître en liſant un Ouvrage écrit en Langue étrangère. Le reſte n'a rien de déterminé. On vient de voir la traduction du P. Catrou; voici celle de l'Abbé des Fontaines.

Je chante les terribles combats, & ce chef des Troyens qui, forcé par le deſtin de s'éloigner de ſa Patrie, vint aborder aux rivages de Lavinium.

TEXTE LATIN.	TEXTE CELTIQUE.
Arma virumque cano; Trojæ qui primus ab oris	Armo à hour *omque* canan, Troié pe prim*us* ab orai iz
Italiam, fato profugus, Lavina-que venit.	*Italia*, fé a tou bro fug *us*, *Lavinaque* ve en et
Littora.	Led dour a.

Traduction.	*Traduction.*
Cano, *je chante*	Canan, *je chante*
Arma, *les armes*,	Armo, *les armes*
Virumque, *& cet homme*	A hour, *& cet homme*
Qui primus, *qui le premier*,	Pe prim us, *qui le premier*
Fato, *par le destin*	Fé a tou, *par ce qui est caché (par le destin)*
Profugus, *mis en fuite*	Bro fug us, *fuyant son pays*,
Ab oris, *des côtes*	Ab o rai iz, *des vallées*
Troiæ, *de Troie*,	Troié, *de Troie*,
Venit Italiam, *vint en Italie*,	Ve en et Italia, *vint en Italie*,
Lavinaque, *& sur les Laviniens*	Lavinaque, *& aux Laviniens*
Littora, *rivages.*	Led dour a, *où l'eau s'étend. (Les rivages).*

On ne sera pas étonné que le Celtique n'ait pas fourni de sons pour

---

La traduction connue sous le nom de *Virgile de l'Université*, ou *des quatre Professeurs*, porte

Je chante les combats & les vertus de ce Héros qui, obligé par le destin de quitter sa Patrie, aborda le premier, du pays des Troyens en Italie, & aux rivages de Lavinium.

A l'aide du Celtique on entendra les mots d'une autre Langue, & l'on saisira le sens d'un Auteur avec la même facilité qu'en lisant le commencement de l'Enéide. Ceux qui aspireront à donner des traductions, auront de plus à choisir entre différentes tournures de leur Langue, comme le P. Catrou, l'Abbé des Fontaines, & les quatre Professeurs. C'est tout ce qu'on peut leur promettre.

répondre aux fyllabes *umque* du premier vers, qui ne font, la première qu'une flexion du mot *vir;* & la feconde qu'une conjonction propre à la Langue Latine; & que par la même raifon on ait négligé cette conjonction *que*, après *Lavina*. Le mot Celtique *Us*, n'eft ici qu'une finale latine.

On ne fera pas plus étonné fans doute qu'on fe foit contenté de copier les mots *Trojæ*, *Italia*, *Lavina*. Ce font des noms de lieux qui n'ont aucun fens en Latin, & qui par conféquent doivent être communs à toutes les Langues, pour la défignation de ces mêmes lieux.

Il réfulte de ces obfervations que la Langue Celtique eft une clef commune à toutes les Langues qu'on connaît;

Qu'elle difpenfe de les apprendre les unes après les autres, travail auffi fatiguant qu'ennuyeux, & qui ne diminue qu'autant qu'on parvient à les entendre les unes par les autres à l'aide de fons pareils qu'on retrouve par-tout, & qui font accompagnés de fignifications femblables ou analogues;

Que malgré la perte de tems, & les dégoûts qu'on pourrait s'épargner en fuivant la nouvelle route propofée, on ne peut y marcher fûrement qu'en mefurant fes pas avec attention & avec intelligence;

Que la néceffité d'être à la fois attentif & intelligent, ferait fuffifamment démontrée par l'application dont nous avons befoin pour faifir dans notre propre Langue des idées exprimées par des figures ou des métaphores;

Qu'à plus forte raifon toute Langue qui nous eft étrangère, demande plus d'application & de pénétration encore, parce qu'outre les figures & les métaphores, l'extrême différence dans l'arrangement des mots, l'addition ou la fuppreffion de ceux qui conftituent les idiotifmes, augmentent les difficultés & les embarras;

Que la traduction de mot à mot d'une phrafe Latine, ou de toute autre Langue, fans rien ajouter, fans changer l'ordre des mots, eft toujours inintelligible en Français;

Que ce ne ferait donc point une objection admiffible contre le Celtique, que de dire qu'en rendant par les mêmes fons la même fignification qu'ont les mots d'une autre Langue, on n'obtient qu'une fuite de mots fans liaifon & intelligibles, jufqu'à ce qu'on ait pris le foin, 1° de les placer dans l'ordre que prefcrit notre Langue, 2° d'y ajouter

les particules, les pronoms, &c, &c, dont l'expreſſion eſt néceſſaire en Français ;

Que la peine qu'il faut prendre pour entendre une Langue par le Celtique, n'eſt donc ni plus grande ni auſſi grande que celle que nous nous donnons pour apprendre le Grec & le Latin par la voie de la traduction ;

Enfin, que l'exemple des perſonnes de tout âge, qui, en étudiant les Langues, luttent toujours avec ſuccès contre ces mêmes obſtacles, doit écarter toute eſpèce de découragement. L'expérience, eſt le calmant le plus ſûr contre les objections qui ne portent que ſur de timides conjectures.



N° III.

DIFFÉRENCES
ENTRE LES SYNONYMES APPARENS.

On trouve dans la Préface de l'excellent Ouvrage de M. l'Abbé Girard, sur les *Synonymes Français*, des Observations très-saines sur la différence des mots qui paraissent, au premier coup d'œil, n'exprimer que la même idée (1). « Il ne faut point imaginer, dit-il, que ceux qu'on nomme » *synonymes*, le soient dans toute la rigueur d'une ressemblance parfaite, » ensorte que le sens soit aussi uniforme entr'eux, que l'est la saveur » entre les gouttes d'eau d'une même source. Car en les considérant de » près, on verra que cette ressemblance n'embrasse pas toute l'étendue & » la force de la signification; qu'elle ne consiste que dans *une idée principale* que tous énoncent, mais que chacun diversifie à sa manière par » une idée accessoire qui lui constitue un caractère propre & singulier. La » ressemblance que produit l'*idée générale* fait donc les mots *synonymes*; & » la différence qui vient de l'*idée particulière* qui accompagne la générale, » fait qu'ils ne le sont pas parfaitement, & qu'on les distingue comme les » nuances d'une *même* couleur ». C'est ce que rendent très-sensible les exemples qu'on a vus dans les Notes précédentes. Les mots divers que fournit chaque Langue pour exprimer la même idée, différent entr'eux par le son, quoique l'*idée principale* soit la même, & qu'en conséquence une même signification soit le résultat de ces sons différens. Cela n'a rien d'étonnant. Ce qui peut étonner, c'est qu'on ait trouvé dans la Langue Celtique la même diversité de sons, & que ces sons d'une même Langue, quoique divers, expriment la même idée. L'uniformité de ce résultat

(1) Page 10.

vient

vient de ce que, comme le dit encore l'Abbé Girard, ces mots Celtiques « ſe reſſemblant comme frères, *par une idée commune*, ſont néanmoins » diſtingués l'un de l'autre par une idée *acceſſoire* & particulière *à chacun* » *d'eux* ».

Ce ſont ces idées ou principales, ou acceſſoires, priſes tantôt au propre, tantôt au figuré, & ſaiſies dans la variété de leurs nuances, qui ont été préférées ici par un Peuple, là par un autre. Ces Peuples, en adoptant un de ces mots dont la ſynonymie eſt apparente, & quelquefois difficile à démêler, ont naturellement conſervé le ſon du mot Celtique qui répondait ou à l'idée principale ou à l'idée acceſſoire, ou à l'une des nuances de ces mêmes idées. Il eſt donc tout ſimple que les mots radicaux & primitifs ſe ſoient diſſéminés dans les idiômes qui en ont adopté la ſignification complète ou la ſignification modifiée. On n'a pas beſoin, pour expliquer ce phénomène, de recourir à la ſuppoſition d'une ſurabondance de mots & de ſynonymes dans le Celtique.

Sans ſortir de notre propre Langue, nous trouverions mille & mille exemples d'un mot, ou, pour mieux dire, de pluſieurs mots employés indifféremment l'un pour l'autre. On peut également dire à quelqu'un qu'on vient d'écouter avec attention : je *ſens*, j'*entends*, je *ſaiſis*, je *comprends* votre idée. Si l'on ne conſidère que le ſens propre des mots *ſentir*, *entendre*, *ſaiſir*, *comprendre*, il eſt inconteſtable qu'en les faiſant paſſer au ſens figuré, ils deviennent à peu-près ſynonymes, quoique le ſon en ſoit auſſi différent que s'ils appartenaient à quatre Langues. Les yeux, l'oreille, l'eſprit éprouveraient le même effet, ſi ces quatre mots étaient ramenés à leurs racines Celtiques. On reconnaîtrait des ſons pareils aux ſons divers des mots Français dont nous nous ſervons, & les mots Celtiques correſpondans préſenteraient la même idée, ſans cependant être ſynonymes. Qu'on ajoute à cette obſervation que la Langue Celtique, comme la Françaiſe, ou, pour mieux dire, comme toutes les Langues, a quantité de mots qui s'avoiſinent, ſans être rigoureuſement les mêmes pour la ſignification; que ces mots ſe prennent par-tout, tantôt au propre, tantôt au figuré, & ſont pouſſés quelquefois juſqu'à la métaphore, & l'on ſentira qu'on n'a beſoin ni de ſons, ni de ſignifications innombrables pour répondre à tous les ſons, à toutes les ſignifications uſitées dans les divers idiômes.

Au ſurplus, rien ne paraît plus convaincant que la fidélité & l'uniformité

du témoignage que rendent l'œil, l'oreille & l'eſprit, après avoir attentivement conſidéré les exemples produits dans les Notes précédentes. Car c'eſt le fait même qu'on ferait tenté de regarder comme douteux, qui écarte les doutes en ſe manifeſtant; & ce fait diſpoſe par une conſéquence droite, à croire que la Langue Celtique qui s'eſt conſervée juſqu'à préſent, qui eſt uſuelle, qui eſt parlée ou écrite par des gens de tout ſexe & de tout âge, eſt la Langue originaire de tant de Nations, puiſqu'elle a tous les radicaux dont les autres Langues ont été formées.

On ne doit pas diſſimuler que l'application de ces radicaux a quelquefois ſa difficulté, ſur-tout lorſqu'au lieu de paſſer directement dans une Langue morte ou vivante, ils ſe ſont tranſmis d'une Langue à une autre, & de celle-ci à des dialectes ſucceſſifs. Alors le concours de preſque toutes les cauſes qui tendent ſans ceſſe à altérer les mots, & encore plus leur ſignification propre, pourrait rendre ces mots méconnaiſſables. Heureuſement ils ne ſont pas en grand nombre.

Le rapprochement des divers idiômes dans leſquels ils ſe ſont plus ou moins corrompus, eſt le fil unique qui puiſſe faire marcher, ſans s'égarer, dans ces chemins de traverſe. Comme peu de perſonnes ſavent aſſez de Langues pour que ce fil les conduiſe avec sûreté, on n'a laiſſé paſſer aucune occaſion de placer ſous chaque mot de cette eſpèce les déguiſemens graduels qu'il a reçus, & les altérations dans la ſignification qu'ont entraîné la prononciation, les uſages, les mœurs de différens Peuples. Quelques exemples extraits de l'ouvrage annoncé, rendront plus ſenſibles l'utilité & même la néceſſité de ce travail.

Le mot Celtique *Ké* ſe retrouve dans toutes les Langues, il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait ſubi toutes les tortures poſſibles, & dans ſon orthographe, & dans ſa ſignification. On l'a écrit *Kai*, *Ghé*, *Gai*, *Gué*, *Cai*, *quai*; quelquefois même il a été encore plus défiguré. Davies l'a écrit *Cae*; Le P. Grégoire de Roſtrenen, *Qaë*; D. Pelletier, *Kaë*. M. Bullet a copié Davies, il écrit *Cae*.

La ſignification propre de *Ké* en Celtique, eſt une *haie*, (ce qui entouré & met en sûreté, ou en défenſe un terrein, un domaine). Par une analogie naturelle, il a pris, en paſſant dans d'autres Langues, le ſens de *clôture*, *cloiſon*, *enceinte*, *rempart*; on s'en eſt ſervi pour exprimer *ce qui met à l'abri* ou *en sûreté*; ce qui ſert de *borne*, *de limite*, de *moyen de défenſe*.

Ma KÉ pella ſignifie en Hébreu *mon champ le plus éloigné* : indication abrégée d'une *poſſeſſion*, d'un *domaine*, entouré, enceint de haies ou de murs pour le mettre en ſûreté.

KÉ eil, auſſi en Hébreu, ſignifie *armée.* En Celtique *Ké-eil* veut dire *haie* ou *enceinte-double*, *double enceinte ;* expreſſion employée avec raiſon au figuré pour déſigner une *armée ;* parce qu'une *armée* eſt en effet une double enceinte qui augmente la ſûreté du peuple, ou des habitans d'une ville.

KÉ, 177[eme] clef Chinoiſe, ſignifie *peaux*, *cuir qui n'eſt point corroyé.* C'eſt l'*enceinte*, la *haie* qui entoure le corps des quadrupèdes. Mais *Ké* ſignifie auſſi en Langue Chinoiſe *armes défenſives*, *caſque*, *cuiraſſe.* Il a dónc le même ſens propre & les mêmes ſens figurés que dans le Celtique & dans diverſes Langues.

En Celtique, *O-ke-a-man* ſignifie *votre HAIE eſt ici.* C'eſt de là qu'eſt venu le mot grec *oKÉanOS*, qui, converti en monoſyllabes Celtiques, *o-ke-eno*, veut dire *votre haie eſt là.* L'*oCEanus* des Latins, même avec la terminaiſon latine *us*, répond aux mots Celtiques *o-KE-en-us*, qui, mot à mot, veulent dire *votre haie élevée ;* la *haie*, la barrière élevée par la nature au-devant de vous, au-devant de votre territoire. Enfin notre mot Français *oCÉan*, n'eſt que la réunion des ſyllabes Celtiques *o-ké-en*, mot à mot, *votre haie*, *elle*, c'eſt-à-dire, *elle eſt votre haie ;* en effet l'océan eſt l'enceinte & la limite des continens & des îles (1).

Perſonne ne doute qu'*aCHÉron*, en Latin, ne doive être prononcé *akéron*, & l'on ſait que bien des gens prononcent *akeron* dans notre Langue, quoique la prononciation la plus générale ſoit *achéron.* Or les mots Celtiques *a-ke-run* veulent dire, mot à mot, *qui eſt enceinte élevée.* Auſſi le mot *akeron* ou *achéron*, qui ne réveille aujourd'hui que l'idée du fleuve qui ſépare la terre des enfers, indique-t-il par ſes racines des eaux *enKAIſſées*, reſſerrées entre des bords élevés, eſcarpés, qui deviennent la *haie*, le

---

(1) Les Latins prononçaient *okeanus*, & nous devrions prononcer *OKéan* ou écrire *O-ſean.* Ce n'eſt qu'avant l'*E* ou l'*I*, que *C* prend le ſon de la lettre *S.* Nous prononçons *kakochime*, *partikule.* Cette diverſité de valeur dans la même lettre eſt une biſarrerie, une irrégularité qui, ſe joignant à d'autres irrégularités du même genre dans les Langues, multiplient de tous côtés l'embarras de ſaiſir le ſens des mots par leurs vraies racines.

rempart, l'*enceinte* qui met obstacle au passage de la terre aux enfers, & au retour des enfers à la terre.

Indépendamment des mots où se trouve la syllabe *Ké*, & que les Grecs ont tirés des Langues antérieures à la leur, ils ont diversifié ce même mot par des sens figurés & tirés du sens propre de ce radical.

KE-ir signifie *la main.* C'est pour l'homme le rempart & le moyen de *défense* le plus immédiat.

MaKAIra, (épée, dague, poignard) est composé des syllabes *ma ké ra*, mots Celtiques qui signifient, qui *fait ma défense.*

KEIlos, signifie *lèvre.* En Celtique *ké-eil*, veut dire mot à mot *haie*, ou *cloison double;* si, pour rendre pleinement le mot grec avec sa terminaison *os*, on ajoute aux mots Celtiques la lettre *o*, on aura *Ke-eil-o*, qui est un pluriel, *cloisons doubles*, image vraie des *lèvres;* image si naturelle qu'elle est employée par *Calepin* dans l'explication du mot latin *labium* (1).

Les Anglais disent *hedGÉ*, & les Saxons *hegGÉ*, pour désigner une *haie.* Dans l'un & l'autre idiôme on reconnaît aisément le mot Celtique, qui signifie une *haie*, *KÉ.* L'addition *hed* & *heg*, est aussi tirée du Celtique; *hed-ghé*, veut dire mot à mot *longueur de haie.*

Les Hongrois donnent à l'arbre que nous nommons *Épine*, le nom de *KErité;* & l'on sait que par-tout l'épine (*spina alba*) est ce qu'on peut employer de mieux pour construire une bonne *haie.*

Le mot Hongrois *KÉritessel* signifie *murailles de ville.* Voilà le mot *Ké*, sans altération, employé sous l'idée de *clôture*, d'*enceinte*, de *rempart.* Le reste de ce mot composé, (*Kéritessel*) n'est qu'une extension de la même idée. *Ke-ri-té-ze-eil*, en Celtique, veut dire, mot à mot, & en conservant l'ordre des monosyllabes, *haie, feras toi cela*, *double*, (ou *seconde*), dont la traduction régulière dans notre Langue est, *tu feras cela pour seconde*, ou *pour double enceinte.* Tu feras une double haie.

C'est du mot Latin *arCEo*, qui se prononçait *arKEo*, & qui signifie *j'empêche d'approcher*, *j'éloigne*, *je chasse*, *je repousse*, qu'est dérivé le mot *arx.* La signification propre de *arx* est *forteresse*, *citadelle*, *château de défense. Garz*, mot Celtique, est composé de *Ké* ou *ghé-arz* (*haie*,

(1) *Sunt opercula oris, & VALLUM quoddam, ad tegendam* **DENTIUM** *deformitatem.* Calepin, verbo, *Labium.*

rempart qui défend) : *arKEo*, *arKE*, ne font que les deux mots Celtiques tranfpofés, & ils ont la même fignification.

MaCEries ou *maCEria*, mots Latins qu'il faut prononcer *maKEries*, *maKEria*, fignifient *muraille de pierre féches qui renferme un jardin*, *une maifon*, *un parc*. Dans Térence *eruere maceriam*, veut dire *abattre une muraille*. En Celtique, *ma-ké-ri-ez* veut dire, mot à mot, *ma haie fera cela*, dont la tournure Françaife, fans addition, fera *cela fera ma haie*, *mon enceinte*, *ma défenfe*. On vient de voir qu'en Grec *maKAIra* fignifie *épée*, *dague*, *poignard*, fignifications qui ne montrent que des équivalens des mots *défenfe*, *rempart*, moyen de *défenfe* & de *sûreté*.

Le même mot *Ké* par une reffemblance évidente de fon & de fignification, fe reconnoît dans notre mot *quai*; mur d'*enCAIffement*, qui forme une *haie*, un *rempart* contre les débordemens des rivières. C'eft auffi delà que viennent par analogie nos mots *CAIffe*, *CAffetin*, *CAfe*, & tant d'autres qui ne font que des modifications de l'idée primitive.

Quoique ces détails foient peut-être trop étendus pour une note, on croit pouvoir fe permettre une autre obfervation.

On a pu remarquer dans les exemples qu'on a préfentés, que le mot Hébreu *Ké-EIL* fignifie *armée*, enceinte *double* qui augmente la sûreté du peuple ou des habitans d'une ville affiégée; que le mot Grec *KEILos* fignifie les *lévres*. Cette fyllabe, ou plutôt ce mot *EIL* fignifie en Celtique *deux*, *double*, *fecond*; & elle fe retrouve avec la même fignification dans beaucoup de Langues.

EUL, feptième clef Chinoife, veut dire *deux*, *les chofes doublées*, *la répétition*; & *EULH*, cent vingt-unième clef, fignifie les *orEILles*, *entendre*, *anfes de vafes*.

GemELlus, en Latin, (*géméau*, *jumeau*, *jumelle*, *double*). Dans le Digefte *equi gemELli*, c'eft-à-dire, *DEUX chevaux parEILs attelés enfemble*. En Celtique, *ghen-me-eil*, fignifie mot à mot *né à moi fecond*; il m'eft né *deux enfans*.

LabELlum, au plurier *labELla*. Ce font les mots *lap-eil* du Celtique (*lèvre deux*) les *lèvres*, ou *les deux lèvres*.

OcELlus (petit œil), diminutif d'*oculus* (œil), où fe reconnaît *eil*, parce que dans l'homme & dans les animaux l'organe de la vue eft *double*.

Ce même mot Celtique *eil* eft frappant dans notre mot *œil*, que nous

prononçons *cuil*, comme les Chinois prononcent *eul* & *eulh*. Dans plusieurs Provinces de France on le prononce ſtrictement *eil*, organe qui eſt *double*, ou dont chaque individu a *deux*. Le même ſon avec la même ſignification, & par la même raiſon, ſe trouve dans *orEILle*, & dans notre mot *parEIL*.

On eſpère que ces exemples perſuaderont aiſément qu'on n'aura pas beſoin de donner de fortes tortures aux mots Celtiques qui ſont entrés dans les mots eſſentiels des autres Langues, pour reconnoître leur ſignification propre ou détournée par la reſſemblance du ſon. L'application des radicaux, comme on l'avoue, n'eſt pas toujours exemte de difficulté. Mais le travail qu'on a fait ſur ceux qui s'emploient diverſement, & un peu d'habitude ſur la converſion d'une lettre en une autre, aplaniront promptement cet obſtacle.



N° IV.

CHINOIS.

ON croit pouvoir se borner à la comparaison du son & de la signification de quelques-unes des clefs Chinoises, avec des mots Celtiques. Ce seront des espèces d'échantillons de ce qu'on réserve pour l'Ouvrage général sur les Langues. Il suffira d'avertir que l'*e* muet étant exclusif à la prononciation Française, on a mis des accens aigus sur les *é* qui terminent quelques-unes des clefs, & qu'on a substitué l'*i* simple à l'*Y*. Ce ne sont pas les Grecs, ce sont des Européens, des Français qui nous ont fait connaître le son des clefs Chinoises. Ce n'est donc pas l'*upsilon* des Grecs (Y), c'est leur *iota* ou notre *i* qu'il faut employer pour exprimer le son *i* écrit avec nos caractères, d'après la prononciation Chinoise.

Clefs Chinoises.	Celtique.
7e. Eul. *Deux, les choses doublées, la répétition.*	Eil. *Double, second.*
12e. Pa. *Huit, l'égalité, la simultanéité.*	Par. Pareil (en parlant de ce qui est par couple, par paire). *Egal, le pareil de l'autre.* La lettre *R* n'existe point dans la Langue Chinoise, ainsi *pa* & *par* ont ici le même son, & rendent la même idée.
32e. Thou. *La terre & ses qualités, ce que l'on en fait, poterie, &c.*	Tou ar. ou Douar. *Terre, la terre,* en Latin *humus.* La lettre finale *R* n'existe point en Chinois.
38e. Niu. *Femme, femelle, beauté, laideur, baiser, aimer.*	Ni aou. mot à mot, *nous elle est.* Elle est nous, *elle est un autre nous-même.*

CLEFS CHINOISES.	CELTIQUE.
45ᵉ. Tçao. *Les herbages.*	Loufao. *Herbes* en général. Ce mot eft compofé des radicaux *Lé* (haut, furface), & fao (qui lève) *qui lève à la furface* de la terre.
64ᵉ. Chéou. *La main.*	Kéou. Plurier de Ké, *extrêmité*, *défenfe*, *la main.*
70ᵉ. Fang. *Caré.*	Féank, *qui eft en angle.*
94ᵉ. Khiven. *Chien.*	Ki vé en, (mot à mot,) *chien eft lui. C'eft un chien*, ou, *il eft chien.*
116ᵉ. Hivé. *Antre, grotte, trous des fourmis & des fouris.*	Hi-vé (ou bé) mot à mot, *elle foffe* : c'eft une *foffe*, un *trou.*
125ᵉ. Lao. *Vieillard, titre d'honneur.*	Le-a-ou, mot à mot, *haut*, ou *élevé eft. Il eft élevé* au-deffus des autres.
138ᵉ. Ken. *Terme, s'arrêter.*	Ken. *plus;* (la fin, le terme d'une action) na in *ken*, je n'irai *plus.* Na-gherzin *ken*; je ne marcherai *plus.*
144ᵉ. Hing. *aller, faire, opérer, les élémens, les actions des hommes.*	Hin, ou *in* futur du verbe *an* (aller) *j'irai.*
177ᵉ. Ké. *Peaux, cuir qui n'eft point corroyé, armes défenfives, cafque, cuiraffe, changer.*	Ké. *Enceinte* du corps animal, *cloifon défenfe.*
187ᵉ. Ma. *Cheval.*	Marh. *Cheval* : on a fait remarquer ci-devant, que la Langue Chinoife n'avait pas la lettre *R.*
194ᵉ. Kouei. *Les ames des défunts, cadavres.*	Cou-é-i, (mot à mot,) *cachées font-elles* (elles font cachées).
214ᵉ. Io (yo) *Inftruments de mufique à vent.*	I iou, *eux rendent du fon.*

N° V.

N° V.

HANSCRIT.

AVANT que M. Halhed eût publié le Code des Gentoux, nous avions deux Ouvrages précieux ſur la Religion & les Loix des Brames. L'un de ces Ouvrages eſt de M. *Holwell*, l'autre de M. *Dow* (1). Nous ſavions donc d'avance combien il était difficile de ſe procurer des inſtructions ſur les livres originaux des Brames, & ſur la Langue *Hanſcrite* (2); combien il faut de tems & d'application pour parvenir, dans l'Inde même, à en acquérir *une connaiſſance médiocre*.

MM. Holwell & Dow nous indiquent, comme les ſources les plus anciennes, le *Shaſtah de Bramah*, quelques livres tirés de celui-ci, qu'on nomme *Bédas*, & enfin d'autres livres *ſacrés* qu'on nomme *Shaſters*. Ces livres, & ſur-tout le *Shaſtah de Bramah* & les *Bédas*, remontent à la plus haute antiquité. Les Brames prétendent que les dogmes du *Shaſtah* furent réduits en corps de loix écrites il y a 4800 ans & plus, ce qui répond à un peu plus de 3000 ans avant notre Ere. Cette époque s'éloigne peu de celle qu'a déterminé M. Bailly, d'après les rapprochemens & les calculs les plus ingénieux (3).

M. Dow avance comme un fait, que la Langue *Hanſcrite* dans laquelle ſont écrits les *Bédas* eſt hors d'uſage, au point qu'il n'y a qu'*un très-petit nombre de Bramines* qui ait la prétention d'entendre le quatrième.

(1) *Evénemens hiſtoriques relatifs aux Provinces de Bengale & à l'Empire de l'Indoſtan*, &c. Par J. Z. Holwell. Amſterdam, Paris, 1768, in-8°. en deux Parties.

Diſſertation ſur les Mœurs, les Uſages, le Langage, &c. des Hindous, &c. tirée de *l'Hiſtoire de l'Hindoſtan de M. Dow*. Paris, chez Piſſot, 1769, in-12.

(2) Les Européens ont étrangement diverſifié l'orthographe du nom de cette Langue. Ils l'ont nommée *Hanſcrite*, *Hanſérite*, *Sanſcrite*, *Sanſérite*, *Samskréte*, *Sancrétane*, *Samſcortane*.

(3) Voy. *l'Hiſt. de l'Aſtron. anc.* pag. 299 & ſuiv.

M. Halhed dit de ſon côté, que parmi les Brames *les plus ſavans*, on en compte *très-peu* qui prétendent avoir la connoiſſance des *Bédas* originaux. Cependant l'antiquité de ces livres, la difficulté d'apprendre le Hanſcrit, ne ſont pas les ſeules difficultés qui arrêtent les Européens. Avec quelque ardeur qu'ils aſpirent à connaître les fondemens d'une Religion & d'une Philoſophie qui ont fixé l'attention de tant de grands hommes de l'antiquité, la Religion même des Brames eſt de tous les obſtacles le plus difficile à vaincre. Elle leur défend de voyager chez les Nations Etrangères, & même *de lier connaiſſance avec elles*. C'eſt une loi parmi eux que quiconque reçoit un proſélyte & l'admet à ſa Communion, doit être chaſſé de ſa Tribu. Cette diſgrace, diſent MM. Holwell & Dow eſt telle, qu'il n'y en a aucun qui n'aimât mieux ſouffrir la mort que de l'encourir. On ne peut attribuer qu'à cette conſtance inébranlable la *perpétuité* des doctrines des Gentoux. Elles n'ont jamais reçu la *moindre altération*, & n'ont jamais varié *quant au fond*.

On doit conclure de ces faits, que le Hanſcrit eſt non-ſeulement une Langue de la plus haute antiquité, mais encore une de celles qui ſe ſont le moins altérées. Sa reſſemblance avec la Langue que parlent aujourd'hui les Armoricains eſt donc une des plus fortes preuves que, depuis les tems les plus reculés, celle-ci eſt reſtée auſſi pure que le permet l'inſtabilité inhérente aux choſes humaines. Le Lecteur jugera, ſans-doute, en comparant les textes ſuivans & les traductions dont ils ſont accompagnés, qu'il n'y a peut-être de diſſemblances entre le Hanſcrit & le Celtique, que celles qui naiſſent des différentes lettres qu'emploient les Français & les Anglais, pour repréſenter les mêmes ſons.

STANCE RÉGULIERE tirée de la Préface que M. Halhed *a miſe à la tête du Code des Gentoux, page 21.*

HANSCRIT.	CELTIQUE
Peeta che reenewan Shetrooh	Bé-tad-ké ré-en-van Zé-troh
Mata Shetrooh resheeleenee,	Mata Zé-troh rai-zé-lé-né
Bharya roopewetee Shetrooh	Bar-i-a ro-pa-vé-té Zé-troh
Pootreh Shetroo repundeeth.	Potr-reh Zé-troh rai-bout-é-té.

Traduction Françaiſe de la Traduction Anglaiſe.	*Traduction du Celtique, ou Armoricain.*
Un père endetté eſt l'ennemi (de ſon fils),	Père qui reſte trop endetté, eſt cruel;
Une mère d'une conduite ſcandaleuſe eſt ennemie (de ſon fils),	Mère eſt cruelle qui fait ce qui n'eſt pas la loi.
Une femme d'une belle figure eſt ennemie (de ſon mari).	Belle femme *infidèle* eſt cruelle.
Un fils ignorant eſt ennemi (de ſes parens).	Fils indocile eſt cruel à ceux qui l'ont fait exiſter.

On a deux remarques à faire ſur ces traductions.

1°. On n'a point ſous les yeux la traduction Anglaiſe du Hanſcrit par M. Halhed, ainſi l'on ignore pourquoi l'on a mis entre deux parenthèſes, à la fin de chaque vers, les mots *de ſon fils*, *de ſon mari*, *de ſes parens*. Ils ne ſont pas dans le texte *Hanſcrit*. Il eſt donc vraiſemblable qu'on a jugé ces additions néceſſaires pour donner plus de clarté à la Stance. M. Halhed avertit que le ſtyle des auteurs eſt *ſinguliérement concis*, que la diction des ſtances eſt élégante & *conciſe*. Indépendamment de la *conciſion* du texte original, il eſt poſſible que l'addition de ces mots ſoit devenue néceſſaire dans une traduction du Hanſcrit faite en Perſan, enſuite en Anglais, & enfin de l'Anglais en Français. C'eſt un inconvénient qu'on ne pouvait éprouver en traduiſant immédiatement du Celtique en Français.

2°. Le troiſième vers, traduit ſur la verſion Anglaiſe, porte ſimplement qu'*une femme d'une belle figure eſt ennemie* (de ſon mari). Il eſt évident que la *beauté* eſt en elle-même un bienfait de la nature. Elle ne peut devenir odieuſe à un mari qu'autant qu'elle conduit à une vie déréglée. C'eſt ce qu'exprime le mot *infidèle* employé dans la traduction du même vers d'après le Celtique. On ignore ce que ſignifie littéralement le mot du Hanſcrit *roopewetee*. Mais les mots *ro-pa-vé té* qui y répondent pour le ſon, ſignifient mot à mot, *qui donne lorſque elle eſt toi* ou *à toi*, expreſſion que rend le mot *infidèle*. Avec ce ſeul mot de plus, le troiſième vers préſente un ſens raiſonnable. On eſt perſuadé ou que M. Halhed a

oublié de traduire *roopewetee* du Perfan en Anglais, ou que le Traducteur Français n'a pas traduit en entier le texte Anglais. Peut-être auffi l'omiffion du mot *infidèle* n'eft-elle qu'une faute d'impreffion. Quoi qu'il en foit, la conformité de *fon* exigeait qu'on employât les mots Celtiques *ro-pa-vé-té*; & l'exactitude de la traduction exigeait qu'on les rendît en Français. Leur fignification littérale, dont le mot *infidèle* eft à peu-près l'équivalent, a rendu un fens jufte à ce troifième vers, qui ne préfentait qu'un fens faux.

STANCE IRRÉGULIERE tirée d'une Collection de Poëmes.

(Préf. pag. 23.)

HANSCRIT.	CELTIQUE.
Swejeno neyatee wirum	Zé-vé-i-enor né-ia-té vi-rum
Pereheete booddheer weenashe kalaepee	Pa-rai-hé-té boutt-or vé-en-azé ke-el-épé
Chhaedaepee chundene teroo	Kéad-opé cou-ont-é-ni ter-aou
Soorebheyetee mookhum hoot haresye.	Zo-rai-bé-i-té moug-hom couet ha-res-fchié.
Traduction fur l'Anglais.	*Traduction du Celtique.*
Un homme bon ne prend jamais d'inimitié.	L'homme d'honneur (de bien) ne va pas où il y a des querelles (rumeurs).
Il eft bien difpofé même à l'égard de celui qui le maltraite.	Lorfqu'on le repouffe, on a un afyle (un rempart, une *fûreté*) en lui.
Ainfi, pendant que l'arbre du fendale tombe.	Quand l'arbre (qui nous met à couvert) eft rompu (abattu)
Il communique fon odeur aromatique au tranchant de la hache.	La coignée qui l'a frappé nous donne fon odeur.

Il n'y a pas d'apparence que dans fa Traduction Anglaife M. Halhed ait confervé les idiotifmes de la Langue originale; il eft infiniment

plus vraiſemblable qu'il y a ſubſtitué ceux de ſa Langue maternelle. On ignore d'ailleurs s'il s'eſt aſſujetti à traduire littéralement. On s'y eſt aſtreint en traduiſant les mots Celtiques correſpondans au Hanſcrit. On ne s'eſt permis que de diſpoſer les mots dans l'ordre de notre Syntaxe, pour ne pas donner une traduction rebutante & preſque inintelligible comme le ſont celles dont on a donné des exemples N° 2, en plaçant exactement des mots français ſous des mots latins, employés par Phèdre & par Virgile. Le Lecteur, qui n'a pas beſoin d'être averti qu'on ne s'eſt pas occupé de tournures élégantes, ne ſera pas étonné, ſans doute, de ne point trouver des Y & des W dans les mots Celtiques : ce ſont évidemment des lettres empruntées de l'alphabet Anglais, & trop modernes pour repréſenter les vrais ſons de la Langue des Brames.



N° VI.

GALIBI.

Nous avons ſur le *Galibi*, Langue des *Caraïbes*, deux Vocabulaires précieux, quoiqu'incomplets. L'un a été imprimé en 1658 ; l'autre en 1763 (1). Ce dernier eſt le plus ample, mais ce n'eſt pas le plus inſtructif, parce qu'il a été fait dans des vues de pratique domeſtique. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Antilles* a été plus loin dans le Chapitre qu'il a intitulé : *Remarques ſur la Langue des Caraïbes.* Les détails dans leſquels il eſt entré en font déſirer de plus étendus ; cependant ils ſuffiſent pour donner, en général, l'idée d'une des plus anciennes Langues exiſtantes.

Les mêmes cauſes qui tendent à l'altération, à la corruption du langage primitif des Peuples policés, ont agi, & peut-être avec plus de force encore ſur celui des Caraïbes. Une ſeule de ces cauſes eût ſuffi pour le défigurer. Cette cauſe eſt la fréquentation des diverſes peuplades de l'Amérique, & l'introduction d'une foule d'idiotiſmes, qui en eſt l'effet inévitable. Auſſi eſt-il frappant que la plupart des mots Caraïbes ſont compoſés de pluſieurs ſyllabes qui ont originairement formé une phraſe. Cette phraſe qui, reſſerrée en un ſeul mot, préſente toujours une image, une figure, ou une métaphore, n'eſt que la réunion de monoſyllabes Celtiques plus ou moins altérés. Ces monoſyllabes ont été diverſement tranſpoſés ſelon que l'image, la figure ou la métaphore ont été ſaiſies ſous des rapports plus ou moins éloignés de ce qu'on a voulu exprimer. Ces *mots-phraſes*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ne ſont point le nom d'une choſe, d'une action, d'un objet ; ce ſont des ſignes qui décrivent ou qui peignent

(1) *Hiſt. Nat. & Morale des iſles Antilles de l'Amérique.* Roterdam, 1658, in-4°.
Maiſon Ruſtique à l'uſage des habitans de Caïenne, par M. de Préfontaine. Paris, 1763, in-4°.

par ses propriétés, par ses qualités, ou par son usage, ce qui n'a pu recevoir de nom spécifique chez une Nation assoupie dans une éternelle enfance. Les enfans qui peignent tout, peignent mal, parce que leurs sensations sont vives & leurs idées indéterminées ; ils ne savent ni réfléchir, ni comparer. Leurs manières de s'exprimer sont, pour ainsi dire, des hiéroglyphes en paroles. Un Caraïbe, qui veut donner l'idée d'un grand nombre, montre ses cheveux ou le sable de la mer. Il dit qu'il *a beaucoup, beaucoup de lunes*, pour faire entendre qu'il est fort âgé. Lorsqu'une chose est *perdue* ou *rompue*, il dit qu'elle est *morte*. La prunelle est pour lui *le noyau de l'œil ;* le pouls est *l'ame de la main ;* les doigts, sont *les petits*, ou *les enfans de la main.*

Si ces caractères d'antiquité laissent le *Galibi* à une très-grande distance des Langues écrites, il n'en est que plus remarquable que la préexistence du Celtique s'y manifeste sensiblement. Cette observation n'intéresse ni nos Arts, ni nos Sciences, puisqu'il s'agit du jargon d'un peuple qui a toujours été barbare, & qui l'est encore ; mais elle devient intéressante en ce qu'elle confirme l'importante vérité que tous les idiômes, sur quelque partie du globe que ce soit, ne sont que des dialectes plus ou moins défigurés de la première Langue des hommes, & que le Celtique actuel est cette première Langue. En attendant qu'on publie en entier le travail qu'on a fait sur le *Galibi*, on va le faire connoître par quelques exemples.

EXTRAITS *du Vocabulaire Caraïbe.*	CELTIQUE.
Mon poil, mes cheveux, *Nitibouri.*	*Ni-ti-bour-i ;* mot à mot, *eux, la boure* (ou les cheveux) *couverture de nous.* (Le poil, la bourre, les cheveux qui nous couvrent.)
Mes entrailles, *Noulakaé.*	*Ni-aou-leka-é*, c'est-à-dire, *ce qui est placé* (ou *mis*) *en nous.*
L'Auteur de l'Histoire des Antilles a mis en Français ce qu'on croit devoir énoncer en latin. *Sexus muliebris.* En Caraïbe *Touloukou.*	Toul-o-cou, id est strictè, *foramen tuum occultum.*

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.	CELTIQUE.
Mon frère aîné. Les hommes diſent *Hanhin.*	*En-an-hen*, mot à mot, *lui l'aîné* (il eſt l'aîné).
Mon frère aîné. Les femmes Caraïbes diſent *Niboukayem.*	*An-i-bou-ké-mé* : en un ſeul mot *Aniboukémé*), c'eſt-à-dire, celui qui ſera ma défenſe ou mon *défenſeur*, ou mon *ſoutien.*
Mon cadet. Les hommes diſent *Ouanoué*, & *Ibiri*, c'eſt-à-dire, proprement ma moitié. (Ils regardent leurs frères, comme une portion d'eux-mêmes).	*Evoan-évoé*, qui ſe prononce *éouan-éoué*, c'eſt-à-dire, *j'étais*, *il fut*, ou *lorſqu'il fut* (j'étais né avant lui, il eſt mon cadet). *I-ber-é* ſignifie, *il eſt court*, ou *il eſt petit* (il eſt *plus petit, plus jeune que moi*).
Mon cadet. Les femmes Caraïbes diſent, *Namouleem.*	*Na-m'aou-lé é-mé*, c'eſt-à-dire, *il n'eſt pas au-deſſus de moi*, (c'eſt moi qui ſuis au-deſſus de lui, *il eſt mon cadet*).
Mon neveu, *Yanantigané.*	*I-enn-on-ti-gan-é*, ſignifie *il eſt né dans notre maiſon.*
Un camarade, *Banaré.*	*Bann-ar-é*, mot à mot, *du quartier lui eſt.* (*Il eſt de mon quartier*, *de mon canton*).
Sauvage, *Maron.* Les Caraïbes ne donnent ce nom qu'aux animaux & aux fruits ſauvages.	*M'a-run*, ſignifie *qui va dans les montagnes*, *dans les mornes.*
Sentinelle, eſpion. *Arikouti*, *nabara.*	*Ari-cou-té-i*, c'eſt-à-dire, *tu te cacheras d'eux* : & *an-a-bar-a* ſignifie *qui va ſur les hauteurs.*
Sage, *Kanichicoti.*	*Ké-a-ni-cou-ti*, ſignifie au figuré *celui qui met notre maiſon à couvert*, (*à l'abri* ou *en sûreté*).

EXTRAITS

EXTRAITS du Vocabulaire Caraïbe.

Fol. *Leuleuti ao*, ou *Talouali ao*, c'est-à-dire proprement, *qui n'a point de lumière.*

Nota. L'Auteur de l'Hist. des Antilles, pag. 397, traduit *celui qui ne voit goute*, ou, *qui n'a point de lumière.*

Riche. *Katakobaïti.*

Il est né, *Emeïgnouali.*

Mange, à l'impératif, *Baika.*

Soufle, *Phoubaé.*

Je nage, *Napouloukayem.*

Va pêcher du poisson, *Tikabouka authé.*

Il est amoureux d'elle, il la caresse. *Ichoatoati tao.*

Il est malade, *Nanégaeti.*

Maladie, *Anek.*

CELTIQUE.

Leou-leou-ti; mot à mot, *il est*, ou *il va heurtant ses parties supérieures* (*sa tête*).

Dal-evoa-le-aou (qu'il faut prononcer *Dal*, *ou Taleaouleaou*, signifie *il est au-dessus de celui qui était aveugle*, ou *il est plus qu'aveugle.*

Kead-a-gou-bé-ti, c'est-à-dire, qui cache, qui amasse des biens dans la maison.

E-mé-ghen-aou-al-i, à la lettre, *l'autre est à moi qui est né.*

Beka, en François *Béchée* ou *Becquée.*

Es-aou-bé, en Français *il serait le soufle.*

En-a-poullo-ké-i-ai-mé, à la lettre, *dans les amas d'eau de l'enceinte j'allois moi.*

Ti-cav-evo-kea-ot té, c'est-à-dire, *atteints* (prends) *ce qui se trouve dans l'eau de la rive de toi.*

Hi-hoanta-ou-ti-ta-aou, mot à mot: *elle*, *désirée donc de lui est*, elle est donc l'objet de ses desirs).

Na-ne-het-i, veut dire *il n'est pas en santé.*

A-nehé, en Français, *qui gêné est*, qui est gêné, incommodé).

EXTRAITS *du Vocabulaire Caraïbe.*	CELTIQUE.
Une maison publique, *Karbet.*	*Kaer-bé-hed*, c'est-à-dire, *maison qui est longue.*
Une maison. Les hommes disent, *Toubana.*	*Tou-bé-an-a*, signifie *ce qui couvre*; ou *ce qui met à couvert.*
Une maison. Les femmes Caraïbes disent *Touhonoko.*	*Touen-aou-cou*, veut dire, *c'est la couverture qui nous cache.*
Muraille ou palissade, *Keo-ra-ra.*	*Keo-ra-ra*, c'est-à-dire, *ce qui fait enceinte*, (ce qui fait rempart).
Fenêtre, *Toullepen*, proprement *un trou.*	*Toul-é-penn*, littéralement *trou est de tête.* (C'est un trou pour passer la tête, une fenêtre). *Nota. Fenestre* est le même mot, ou pour mieux dire la même phrase descriptive. Les monosyllabes Celtiques *penn* ou *fenn-e-ze-tré*, expriment mot à mot & sans aucun dérangement *tête*, *est cela un passage* (cela est un passage pour la tête).
Arbre, *Huéhué* (& plus bas) du bois, *huéhué.* *Nota.* M. de Préfontaine écrit *vue vué*, *hué hué*, *vay vay*, & il traduit *bois.*	*Voé voé*, qui signifie *arbres.* Le vrai mot est *goué*, qui se prononce *voué*, ou *voé* (arbre).

C'est de l'histoire naturelle & morale des îles Antilles, qu'on a tiré les mots Caraïbes qu'on vient de comparer à des monosyllabes Celtiques. Ceux qui suivent sont tirés de l'Ouvrage de M. de Préfontaine.

Autobippo (par élision de *auto ibippo*) *couverture d'une case, peau d'une case.*	*Aou-ti-bé-i-pos*, c'est-à-dire, *ce qui est posé sur une maison.*

Extraits du Vocabulaire Caraïbe.	CELTIQUE.
Auto (case).	*Aou-tou*, signifie *qui couvre*, *qui vous met à couvert.*
Amiaro, (donne-moi).	*A-mé-ro*, c'est-à-dire, *& donne à moi.*
Cama, *Caman*, (partons, allons).	*Camad* (à l'impératif) *marche.*
Cicourou, (lait).	*Zé-gorou.* C'est deux mots veulent dire *cela est trait*, de notre verbe *traire.* Les mots *Gorou ar zaout*, signifient littéralement *traire les vaches.*
Cololeta, (chandelle).	*Golo let-a*, mot à mot, *lumière répandue qui va*, (*lumière qui se répand*).
Epéri, (fruit).	*E-pé-ri*, veut dire *ce sont des poires.*
Ménéboui? (As-tu apporté?)	*Men-ébo-i?* Mot à mot, *moi aurai-je cela?*
Nanégué, (dormir, reposer).	*An-a-éné-goué*, c'est-à-dire, *celui qui va dans son repos.*
Nisan, (aller, marcher, cheminer).	*Ni-za*, en Français, *nous allons.*
Tériqué, (en colère, courroucé, fâché).	*Ter-i-ké*, littéralement *brise*, *elle*, *l'enceinte.* (La colère rompt tout, brise tout).

Il eût été facile de réduire ces exemples aux seuls mots du Galibi, dont le son & la signification se rapprochent du son & de la signification des mots Celtiques, au point d'en rendre l'identité évidente. Mais on s'est fait une loi de servir le Public avec le respect & la fidélité qui lui sont dûs. On a choisi à dessein d'autres mots qui s'éloignent un peu de l'exacte ressemblance; on en a employé qui s'en éloignent un peu plus encore, soit pour le son, soit pour le sens propre & immédiat. Il est juste d'avertir les Lecteurs, qui ne sont pas exercés à comparer les Langues entr'elles, de la

I 2

diverſité des voiles qui dérobent au premier coup-d'œil la réalité de la filiation entre des mots qui paraiſſent n'avoir rien de commun. C'eſt ce que produit l'addition d'une ou de pluſieurs lettres, ſoit au commencement, ſoit à la fin des mots. C'eſt ce que produit plus fréquemment encore le choix arbitraire & varié des figures ou des métaphores pour exprimer la même idée. Et enfin c'eſt ce que produit de la manière la plus gênante, le paſſage d'un mot figuré, à un ſens plus figuré encore, & que cependant l'uſage a fait reſter dans une autre Langue, comme le mot propre, quoiqu'il ſe trouve à la plus grande diſtance de ſa ſignification primitive. Lorſqu'un Caraïbe déſigne une choſe *perdue* ou *rompue*, en diſant qu'elle eſt *morte*; lorſqu'il nomme la prunelle, *le noyau de l'œil;* le pouls, l'*ame de la main;* le toît ou la couverture de ſon réduit, *la peau de la caſe*, il faut pour l'entendre, parcourir les diverſes métaphores auxquelles l'objet pouvait également ſe prêter, & s'arrêter à celle qui a le plus frappé les Caraïbes, puiſqu'ils s'y ſont fixés.

Au ſurplus, les Lecteurs équitables & inſtruits ſentiront combien les ſecours qu'on peut tirer de ſimples vocabulaires, ſont faibles. Quelques phraſes entières d'un peuple, établiſſent avec infiniment plus de clarté & de ſolidité la deſcendance d'une Langue, par les reſſemblances de ſon & de ſignification entre les mots de la mere & de l'arrière-petite-fille. Mais c'eſt un ſecours qu'on n'a pu ſe procurer pour les Langues du nouveau monde.



N° VII.

LANGUE DE L'ÎLE TAÏTI.

QUOIQUE les exemples de conformité qu'on va donner entre la Langue Celtique & celle de Taïti, ne ſoient tirés que du Vocabulaire de M. de Bougainville, on n'ignore pas qu'il en exiſte un autre, publié par M. Forſter. Il embraſſe la Langue des *Iles de la Société*, & par conſéquent de l'île Taïti. On l'a lu tout entier, mais on a cru devoir ſe réduire à le conſulter, ſans en faire uſage, pour établir la conformité de ſons entre le Taïtien & le Celtique. En voici les raiſons.

1°. Ce Vocabulaire a été formé ſucceſſivement dans pluſieurs Iles, ce qui a fait ſoupçonner que des mots qui expriment la même idée chez ces divers Inſulaires, pouvaient avoir pris dans la prononciation des ſons différens, & même recevoir des acceptions modifiées ou différentes. Cette conjecture s'eſt réaliſée. On ſe ferait donc expoſé à traduire en Celtique, comme appartenant à Taïti, des mots appartenant à d'autres îles. Au lieu qu'en ſe renfermant dans le Vocabulaire de M. de Bougainville, on était sûr de travailler uniquement ſur la Langue de Taïti.

2°. Les Nations qui emploient le même alphabet profèrent diverſement le ſon des lettres, & ſur-tout des voyelles. M. Forſter, qui a ſenti cet inconvénient, a placé a la tête de ſon Vocabulaire un *Avertiſſement*, où il indique les valeurs des lettres qu'il a employées; mais il eſt ſi difficile, pour ne pas dire impoſſible, de donner une idée juſte d'un ſon autrement que par l'ouïe ; d'ailleurs ſes explications ſont ſi ſommaires, qu'elles ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi utiles qu'il l'aurait déſiré. Auſſi le Traducteur a-t-il dit dans une note qu'il a placée à la tête de l'*Avertiſſement*, que « les Français remarqueront que c'eſt un Anglais qui parle, & qu'il » donne *aux Langues des Iles de la Société* une prononciation correſpon- » dante *à la prononciation Anglaiſe* ». On n'avait point cet écueil à craindre

en ſuivant le Vocabulaire de M. de Bougainville. On était sûr de ſaiſir d'auſſi près qu'il eſt poſſible les ſons des mots de Taïti, parce qu'il eſt Français, & qu'il emploie les lettres ſelon la valeur uſitée en France.

3°. Le Traducteur prévient qu'il a été embarraſſé pour les noms des îles, *& les termes des Langues de la mer du Sud;* parce que M. Cook & M. Forſter n'écrivent preſque jamais de la même façon. En effet, la diverſité d'orthographe dans l'original Anglais eſt telle, que le nom même d'un des Voyageurs eſt écrit tantôt M. *Bayly*, tantôt M. *Bayley*. Quant aux mots Taïtiens, le Capitaine Cook écrit *Obéréa*, & M. Forſter *O-Pooréa*. Dans ſon premier voyage M. Cook avait nommé Taïti, *O-Taheite*; il a écrit depuis *O-Tahiti*. Enfin M. Forſter prêtant une oreille plus attentive à la prononciation des inſulaires, reconnut que l'O & l'*E* qui commencent la plupart des noms & des mots, ſont l'article que les Orientaux mettent devant la plûpart des ſubſtantifs. « Je remarquerai ici, ajoute-t-il, que » M. de Bougainville a ſaiſi heureuſement le nom de l'île ſans *O*, & qu'il » l'a exprimé par *Taïti*, auſſi bien que la nature du Français peut le » permettre » (1). On devait être d'autant plus vigilant ſur les mépriſes que pouvait occaſionner l'orthographe Anglaiſe, que le Traducteur n'avait pas cru devoir prendre ſur lui de ramener à notre prononciation les mots & les noms qu'il trouvait dans le texte. Il devenait donc étroitement néceſſaire de s'en tenir ſtrictement au Vocabulaire de M. de Bougainville.

EXTRAITS du Vocabulaire de l'Ile Taïti.	CELTIQUE, ou *Armoricain.*
Aipa, le terme de négation, il n'y en a pas.	*Epp*, en latin *ſine*, en Français *ſans.*
Aneania, importun, ennuyeux.	*Anehania* (a-neh-a-ni-a) mot à mot *qui gênant eſt à nous.* (Celui qui nous gêne, qui nous importune).
Aouira, éclair.	*Aouira* (aou-ir-a) *qui va en longueur*, en *ſe prolongeant.*

(1) Voy. *le Voyage dans l'hémiſphère auſtral.* Tom. II, pag. 12, de l'édition in-8°.

Extraits du Vocabulaire de l'Ile Taïti.	Celtique, ou *Armoricain*.
Eatoua, (la Divinité) le même mot exprime auſſi ſes Miniſtres, ainſi que les Génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.	*Eatoua* (e-a-tou-a), *eſt qui va caché*. (l'Etre inviſible.) En Celtique uſuel *éadoué* (*é-a-doué*) ſignifierait littéralement *qui eſt Dieu*. On dit ſimplement *Doué* (Dieu) *ma Doué* (mon Dieu).
Eouai, (pluie).	*Evaoué* (ev-aou-é) ſignifie littéralement *qui eſt eau*, ou *c'eſt de l'eau*.
Eteina, (frère ou ſœur aînée).	*Etéhena*, (e-te-hen-a) mot à mot, *eſt de toi aîné le*, (c'eſt l'aîné ou l'aînée de toi).
Evaï, (l'eau).	*Evaï* (ev-a-i) mot à mot, *eau & elle* (& elle eſt eau).
Evaré, (maiſon).	*Eouaré* (e-ouar-é) mot à mot, *eſt*, *qui eſt au-deſſus* (c'eſt ce qui eſt au-deſſus.
Evuvo, (flûte).	*Eïouvo* (e-iou-vo) mot à mot, *qui ſon ſera* (qui rendra du ſon).
Métoua, (parens).	*Métouas* (mé-touas) mot à mot, *moi conſervèrent* (ceux qui me conſervèrent).

Métoua, parens; *metoua-tané*, ou *éouré*, père; *métoua-ainé* ou *érao*, mère.

Cet article du Vocabulaire de M. de Bougainville paraît mériter une attention particulière. Pour le mieux faire ſentir, il eſt néceſſaire d'y joindre quelques autres articles.

Tané, (c'eſt toujours M. de Bougainville qui parle) homme, mari, *Tara-tané*, femme mariée.

Touainé, frère & sœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.

Eouré, ſexe de l'homme.

Erao, ſexe de la femme.

Le beſoin toujours ſubſiſtant d'exprimer des idées qui remontent à la naiſſance du monde, avertit de l'importance de ces mots; & cette conſidération fera excuſer la longueur des détails dans leſquels on croit devoir entrer.

Métoua, ſignifie parens; & notre mot *parens*, comme le mot latin *parentes*, eſt commun aux deux ſexes. Il veut dire à la fois *père* & *mère*.

Les monoſyllabes Celtiques *Me-touas*, au pluriel, ſignifient *ceux qui me conſervèrent* (mes père & mère). Le ſens du Celtique *Mé-touas* renferme la même indétermination que le mot Français *parens*, & que le mot latin *parentes*.

Il a dû ſe préſenter naturellement deux moyens d'écarter à cet égard toute confuſion d'idées : l'un d'ajouter au mot *parent* celui d'*époux* ou de *mari* pour le père, & celui d'*épouſe* ou de *femme* pour la mère; l'autre de déſigner directement le père & la mère, par les mots qui indiquent leur ſexe, le *mâle* & la *femelle*. On va voir que les Taïtiens emploient arbitrairement l'un & l'autre moyen.

Métoua-tané, père. Le mot *tané* eſt formé de trois monoſyllabes Celtiques *ta-en-é* qui ſignifient *il eſt à toi*, ou *celui qui eſt toi* (ton mari, ton époux). On a donc réuni le mot générique *parent*, & le mot ſpécifique *époux* ou *mari*, pour exprimer l'idée de père. *Métoua-tané*, (parent-*époux* ou *mari*).

(a) Mais les Taïtiens diſent auſſi *Metoua-eouré*, pour déſigner le parent-*père*. Ce mot *Eouré* vient de trois monoſyllabes Celtiques *é-gour-é*, qui répondent aux mots Français *homme*, *mâle*, & aux mots latins *vir*, *mas*, *maſculus*. En adouciſſant le mot *gour* par la ſubſtitution de la lettre *H* ou *G*, adouciſſement fréquent dans la prononciation du Celtique, on a le mot *éhouré*, dont le ſens eſt le même. Les Taïtiens ne font donc que ſubſtituer une autre expreſſion à celle *d'époux*. Ils diſent *Metoua-eouré* (parent mâle).

Ils ont ſuivi la même méthode pour déſigner la mère. Ils la nomment ou *Métoua-aïné*, ou *Métoua-erao*, qui, l'un & l'autre, répondent pour le ſens, à notre mot *mère*.

Le

Le mot *aîné* eſt formé de deux monoſyllabes Celtiques, *en-é*, qui ſignifient littéralement *lui eſt* (elle *eſt à lui*, elle eſt ſa femme). Voilà, comme pour le père, la réunion de deux mots pour exprimer l'idée de mère ; *Métoua-ainé* (parent-*femme*).

Nous trouvons dans la *Table des différentes Langues des îles de la mer du Sud*, que nous a donnée M. Forſter, le mot *Waheiné*, traduit par ceux-ci, *une femme* (1). Il eſt évident que les mots W*aheiné* & *ainé*, ayant tous deux la même ſignification, & dans les mêmes contrées, ſont un même mot. S'ils diffèrent un peu l'un de l'autre, c'eſt vraiſemblablement parce que M. de Bougainville a écrit les ſons qu'il a entendus à Taïti ; que M. Forſter a écrit ceux qu'il a entendus dans d'autres îles de la Mer du Sud, & qu'il a orthographié à la manière Angloiſe le mot *ouaéné* par un double *V*, *Waheine*. Mais il eſt remarquable que *ouaené* eſt compoſé des monoſyllabes Celtiques *oua-en-é*, qui ſignifient littéralement *était lui*, *eſt* (elle était lui, elle l'eſt), c'eſt un autre lui-même, elle eſt ſa femme ; ou, pour ſe ſervir de la traduction de M. Forſter, c'eſt *une femme*.

On pourroit ſe borner à ce qu'on vient de dire ſur la conformité des ſons, & ſur la conformité des métaphores adoptées par tous ces Inſulaires pour rendre l'idée de *femme*, d'*épouſe*. Mais on eſpère que le Lecteur ne déſapprouvera pas une légère digreſſion ſur cette métaphore en elle-même.

Pluſieurs Nations l'ont employée pour indiquer le même objet ; ainſi elle a paſſé dans pluſieurs Langues, & c'eſt toujours du Celtique que le ſon & la ſignification ont été tirés. M. Forſter a placé dans la *Table* qu'on vient de citer le mot *Féfeiné*, comme une autre expreſſion des *Iles de la Mer du Sud*, pour dire *une femme*. Il eſt compoſé de trois radicaux Celtiques, *fé-en-né*, qui, mot à mot, veulent dire *ferait lui*, *eſt* (elle eſt, ce qui ferait lui, elle eſt lui). Le mot latin *fœmina*, & notre mot *femme*, ont pour racine *foé-men* (qui fut moi). *Hymen* en Grec, eſt formé de *hi-men*, (elle, moi). L'*hymenaios* des Grecs & l'hymenée des Français, viennent de *hi-men-é*, qui ſignifient littéralement, *elle moi eſt*, (elle eſt moi). Cette tournure peut nous paraître ſingulière, parce que les peuples nouveaux ont altéré, dénaturé les expreſſions pleines de vie des premiers tems. Nous

(1) Voy. *Obſervations pendant le ſecond Voyage de M. Cook*, Paris, 1778, Tom. V, in-4°. pag. 253.

avons réduit à de ſimples & froides dénominations, la réunion de mots qui dans leur origine préſentaient un ſentiment ou une image. Cependant rien ne prouve mieux combien ces tournures ſont naturelles, que l'adoption unanime de peuples placés à de ſi grandes diſtances. Tous ont déſigné la *femme*, par l'expreſſion du ſentiment vif & profond qu'elle inſpire. Ce n'eſt point un être étranger, *c'eſt un autre moi-même, elle eſt moi, c'eſt moi*, nous ne ferons qu'un, *elle-moi.* Il ſerait impoſſible d'imaginer une énonciation plus tendre que le *Métoua-ainé*, ou *Waheiné* des Taïtiens pour réveiller l'idée de *mère.* (Parente-*femme*, ou parente-*épouſe*).

M. de Bougainville avertit que les Taïtiens attachent auſſi l'idée de *mère* ou de parent-*femme*, aux mots *metoua-erao.* Ce mot *erao* vient des monoſyllabes Celtiques *e-ra-or*, dont la finale s'eſt adoucie par le retranchement de la lettre *R*, conſonne forte & dure qui ne termine pas un ſeul des mots du Vocabulaire de Taïti.

Eraor (*e-ra-or*) ſe traduirait littéralement en latin, *ejus eſt FORamen*, ou *ORificium.* On peut remarquer que le radical Celtique *OR*, dont le ſens propre eſt *apertura*, *ſolutio continuitatis*, ſe retrouvent dans les deux mots latins qui traduiſent *eraOR.* Le mot adouci *erao*, indique la *mère*, & l'indique par une organiſation caractériſtique ſur laquelle il ne peut s'élever aucun doute. C'eſt auſſi ce que démontre de plus en plus l'explication que donne M. de Bougainville de trois mots de Taïti, dont l'un eſt commun à l'idée de *frère* & *ſœur*, & dont les autres les déſignent ſpécifiquement.

Touainé, frère & ſœur, en ajoutant, dit-il, le mot *qui diſtingue le ſexe.*

Le mot *touainé* (touen-é) ſignifie mot à mot, *il eſt*, ou *elle eſt de la maiſon, du logis.* Voilà le mot commun *au frère & à la ſœur.*

Le Vocabulaire porte, deux pages après, *eouré*, ſexe de l'homme. *Erao* ſexe de la femme. C'eſt donc *touainé-éouré* qui ſpécifie l'enfant de la maiſon qui eſt *mâle*, & *touainé-erao*, qui caractériſe l'enfant de la maiſon qui eſt *femelle*; comme *métoua-éouré* déſignent le *mari*, l'*époux*, & *metoua-erao*, la *femme*, l'*épouſe.*

On voit par ces détails que les Taïtiens ont conſervé le ſon & la ſignification de monoſyllabes Celtiques qui indiquent en général la *paternité*; d'autres qui la ſpécifient en déſignant le *père* ou la *mère.* Ils ont gardé la même marche, pour la *fraternité* en général ; ils l'ont dé-

terminée enſuite pour le *frère* & la *ſœur*, par les mêmes mots qui déclarent le ſexe du *mari* & celui de l'*épouſe*.

Langue de l'Ile de Taïti.	Celtique.
Métoua (parens des deux ſexes ; père & mère).	*Métouas*, au pluriel. (Ceux qui me conſervèrent) mes père & mère.
Métoua-tané, ou *éouré*, (père).	*Métoua-taéné*, ou *éhouré* (le mari ou le mâle qui m'a conſervé), mon père.
Métoua-ainé, ou *Waheiné*, ou *erao*, (mère).	*Métoua-éné*, ou *eraor*, (la femme, l'épouſe, la moitié qui m'a conſervé), ma mère.
Touainé, (frère & ſœur).	*Touéné*, (il eſt, ou elle eſt de la maiſon, du logis).
Touainé-éouré, (frère).	*Touéné-éhouré*, (l'enfant de la maiſon qui eſt mâle,) mon frère.
Touainé-erao, (ſœur).	*Touéné-éraor*, (l'enfant de la maiſon qui eſt femelle,) ma ſœur.
Oorah, la piéce d'étoffe dont on s'enveloppe.	*Orahé* (o-ra-hé) mot à mot, *qui fait votre enceinte, qui vous entoure.*
Ooroa, (généreux, qui donne).	*Aourovoa*, (aou-ro-voa) littéralement, *qui donnant était*, (qui était donnant, qui donnait).
Ouanao, (accoucher).	*Aouhanaou*, (aou-han-aou), mot à mot *qui accouchant eſt*, (qui accouche).
Taporai, (battre, maltraiter).	*Taporai*, (tap-o-rai) mot à mot *frapper eux, il faiſait*, (ce qu'il faiſait était de les frapper ; il les frappait, il les battait, il les maltraitait).

Langue de l'Ile de Taïti.	Celtique.
Tatoué, (l'acte de la génération).	*Tadoué*, (tad-oué) mot à mot, *père il fut*, (il fut père).
Tinatoré, (ferpent).	*Dénatoré* (den-a-tor-é) *homme qui détruit*, (ou qui fait périr) *il eft.* (il eft, qui fait périr l'homme, il fait périr l'homme).
Toni, (terme d'appel, ou cri pour les filles. On y ajoute *peio* allongé ou *pijo* prononcé doucement comme le grand *J* des Efpagnols. Si la fille fe donne un coup fur la partie extérieure du genou, c'eft un refus; mais fi elle dit *énomoi*, c'eft l'expreffion de fon confentement.	*Teaouni* (té-aou-ni) mot à mot, *toi eft à nous*? (Es-tu à nous)? *Péïaou* (pé-i-aou) mot à mot, *paye il y a*, (tu feras payée). *Enomoui*, par une contraction qui adoucit les radicaux, *enou-méaou-i*, mot à mot, *là où je fuis*, *tu iras* (tu iras où je fuis). C'eft à très-peu de chofe près le fens qu'on affigne dans le Vocabulaire au mot *enomoi*, expreffion du confentement, (tu iras où je fuis; viens ici).

Il eût été facile de rendre ces Extraits plus nombreux. On a été retenu par deux confidérations : l'une, que la lecture en eût été ennuyeufe; l'autre que pour convaincre beaucoup de Lecteurs de la conformité réelle de fon, entre certains mots de Taïti & les monofyllabes Celtiques correfpondans, il eût fallu entrer dans l'expofition longue & fatigante des adouciffemens que reçoivent plufieurs lettres dans toutes les Langues, & des fubftitutions d'une lettre à une autre, dont les exemples fe multiplient par-tout. Ces adouciffemens, ces fubftitutions font connus de tous ceux qui favent plufieurs Langues, & même de ceux qui étudient la leur avec foin. Mais le grand nombre ignore ces fingularités grammaticales, ou n'en a que des idées confufes ou incompletes.

Il ne reſte plus qu'à donner quelques exemples de la diverſité des lettres employées par M. de Bougainville & par M. Forſter, pour rendre les ſons qu'ils ont entendu l'un & l'autre, & auxquels ils attachent la même ſignification.

VOCABULAIRE des Voyageurs Anglais.	VOCABULAIRE du Voyageur Français.
Taprahai, baſtonnade, bâtonner quelqu'un. *Nª*. M. Cook, tom. 2, pag. 227, in-8°, dit : *Tiparrahying*, baſtonnade.	*Taporai*, battre, maltraiter.
Hohora, étendre, allonger.	*Oorah*, la piéce d'étoffe dont on s'enveloppe.
Horoa, généroſité, bienveillance.	*Ooroa*, généreux, qui donne.
Taata, S. *Taané*, un homme.	*Tané*, homme, mari.
Toutoi, *papa*, lumière ou feu des grands perſonnages.	*Toutoi-papa*, lumière des grands.
Neeao, *papa*, lumière ou feu du bas peuple.	*Niao-papa*, lumière du peuple.
Madooa-Waheiné, une mère.	*Métoua-ainé*, mère.
Médooa-tanné, un père.	*Métoua-tané*, père.
Tarééa, l'oreille.	*Taria*, les oreilles.
Tooheiné, une ſœur.	*Touainé*, frère & ſœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.

N° VIII.

DICTIONNAIRES CELTIQUES.

On a imprimé un assez grand nombre d'ouvrages sur la Langue Celtique. Il n'y en a aucun qui ne mérite des éloges; mais ils ne sont pas tous également instructifs. Les plus importans pour l'intelligence de cette Langue sont les Dictionnaires de Jean *Davies*; du P. *Grégoire de Rostrenen*; de D. *Pelletier*, & de *Bullet*.

Ce n'est pas sans regret, ou, pour mieux dire, c'est avec beaucoup de répugnance, qu'on obéit à la nécessité de ne considérer ici des hommes si estimables, que du côté des omissions fondamentales, & des décisions trompeuses qui leur ont échappé. Il serait si doux de ne s'occuper qu'à faire sentir tout le prix de leur zèle, de leur constance, qualités qu'ils avaient éminemment; & qui leur donnent des droits incontestables à la reconnoissance des Savans de tous les pays! Ils ont découvert des richesses ensevelies depuis des siécles sous des amas de décombres; ils ont déchiré & détruit en grande partie, le voile qui couvrait & ces décombres & ces richesses. Si quelques lambeaux de ce voile se sont dérobés à leur vigilance, la gloire des premiers & des plus grands efforts leur appartient. Elle est en sûreté. On fait donc ici l'aveu réfléchi que s'ils n'eussent pas eu le courage d'entreprendre le défrichement d'un champ délaissé depuis tant de siécles, la vie la plus longue & la plus laborieuse n'eût pas suffi pour remplir une tâche si pénible. Après leur avoir rendu ce juste hommage, on espère que des observations dictées par le même zèle, par le même amour dont ils étaient animés pour le progrès des lettres, ne feront point confondus avec les traits amers & méprisables de la censure ou de la satyre.

Davies, homme d'une grande érudition, nous a donné un Dictionnaire de l'ancienne Langue des *Bretons*, c'est-à-dire, des habitans de

l'Angleterre; Langue qui s'eſt aſſez bien conſervée dans la Principauté de *Galles*, & dans le Comté de *Cornouailles* (1).

Il était convaincu que l'antiquité de cette Langue remontait aux tems les plus reculés. Il n'avoit beſoin, diſait-il, pour fermer la bouche à ceux qui douteraient de ſon antiquité, que de cette unique réponſe; ſon origine, & la Langue mère d'où elle deſcend ſont entièrement inconnues (2). Cependant il avoue, (& il avoit raiſon) qu'il ne ſe ferait pas avancé au point de dire que la Langue des anciens Celtes fût la même que parlent aujourd'hui les habitans des pays de Galles & de Cornouaille en Angleterre, & ceux de l'Armorique en France. Il ſe contentait d'affirmer que ſa Langue était de la plus haute antiquité (3).

Mais vivement, & trop vivement frappé des viciſſitudes promptes du langage de chaque peuple, il en conclut trop légèrement que les Langues parlées depuis des ſiècles avaient néceſſairement éprouvé d'innombrables altérations (4). Il donna trop de poids à des cauſes de détail qui, en effet, ont une influence ſenſible, mais qui n'entament, pour ainſi dire, que l'écorce des Langues. Le fond qui en eſt indeſtructible, ſe manifeſte

---

(1) *Antiquæ Linguæ Britanniæ... & Linguæ Latinæ Dictionnarium Duplex. Prius, Britannico-Latinum... Poſterius Latino-Britannicum...* Londini. impreſſ. in ædibus R. Young, impenſis Joan. Davies SS. Th. D. an. Dom. 1632, in-f°.

(2) *Orientalium matricum unam eſſe opinor, aut certè ab Orientalibus immediatè prognatam... Si cui de ejus antiquitate dubitare placuerit, huic vel hoc unicum ſufficiat antiquitatis argumentum, quod origo ejus & quâ ſit matrice genita penitus ignoretur.* (in præf.)

(3) *Liceat mihi opinari noſtratium vocabulorum plura, à fontibus Orientalibus defluxiſſe. Nec non alicubi voces Anglicanas, quas à noſtris fieri credebam, notavi... Sed an antiquorum Celtarum Lingua eadem fuerit cum hodiernâ Britannicâ, Armoricanâ & Cornubienſi, ut ille exiſtimat (Paulus merula) ejus ſit propriam Sententiam Stabilire... Nos noſtram inter matrices Europæ Linguas, multis ſuffragantibus, refragante nemine numeramus. Longè antiquiſſimam eſſe dicimus.* (in præf.).

(4) *Linguas vernaculas paucis ſeculis ita variari videmus, ut vix aliquid præter ipſa retineant nomina... Neque hoc mirum. Faciunt enim nationum mutua commercia, ut etiam Linguarum exerceantur commercia. Faciunt amicitiæ, connubia, vicinitas, Coloniæ, ut gens una alterius Linguam ediſcat... Mutationem autem non minimam acceperunt Linguæ, quòd hominum, etiam imperitorum, idiotarum, fœminarum, puerorum balbutientibus Linguis per tot ſecula ad libitum jactentur, & ad poſteros*

clairement à ceux qui s'attachent à pénétrer au delà de ces envelopes plus frêles encore que trompeuſes. *Davies* ne vit preſque dans les Langues que ces altérations ſuperficielles produites par les liaiſons de commerce entre les Nations; par l'exemple que ſe donnent habituellement des gens ſans éducation, des femmes, des enfans qui ſavent à peine balbutier leur Langue, & qui cependant la tranſmettent avec tous ces traveſtiſſemens à la génération qui les ſuit. Il n'oublia rien, & fit valoir d'un côté les prononciations vicieuſes, & de l'autre les mépriſes de l'ouïe, qui introduiſant de fauſſes prononciations dans le paſſage d'un idiôme à un autre, dénaturent à la fois l'orthographe & les ſons.

Ces notions vraies, mais exagérées ne lui permettaient guère de ſonger à débarraſſer ſa Langue de ce qui lui était étranger. Il la prit telle qu'il la trouva, & l'écrivit avec l'orthographe anglaiſe. Qu'en réſulta-t-il? La plupart des racines, ſur-tout les principales, lui échapèrent; & ſon orthographe les lui maſquant de plus en plus, elles furent pour lui & ſont devenues pour les autres abſolument méconnoiſſables dans les mots compoſés. Son ſyſtême de travail avait pour cauſe une défiance de ſoi-même aſſez rare parmi les érudits; mais cette cauſe, quelque louable qu'elle fût, a produit deux effets également fâcheux: l'un d'arrêter *Davies* au milieu d'une carrière qu'il était plus en état que perſonne de fournir avec diſtinction; l'autre, d'avoir entraîné ceux qui l'ont pris pour guide, dans les fauſſes routes où il s'était égaré.

Quel que ſoit le principe de ſon erreur, il eſt très-remarquable qu'il n'a point connu l'exiſtence, dans le Celtique, de deux radicaux de la plus grande fécondité, le verbe *E* & le verbe *A*. Le premier ſignifie *être*, & le ſecond *aller*. Ces verbes ont chacun leur conjugaiſon pleine & entière; ils entrent dans la compoſition de tous les verbes de cette Langue, & d'une multitude d'autres mots. Ces clefs principales ayant échappé à *Davies*, l'obſcurité la plus profonde lui cachait la plénitude du ſens des

traducantur. A malâ enim vulgi pronunciatione, mala ſcriptio; & mala ſcriptio errorem tradit poſteritati. Orthographiam enim conſuetudini inſervire, ideo que ſæpe mutari dicit Quint.... Præterea in Linguis aliis ad alias traducendis ſæpe decipiuntur audiendo aures, ut aliam vel vocem, vel literam pro alia accipiant, & facile mutantur voces diverſitate pronunciationis. (in præf.).

mots

mots composés; il lui devenait impossible de les rapeller à leurs radicaux primitifs; & par contre-coup la filiation de quantité de mots des autres Langues se dérobait à ses yeux & à son oreille. On s'étendra dans la suite sur la nécessité de bien connaître ces deux verbes. Il suffit de dire ici qu'ils sont d'une importance majeure, & que malheureusement Davies ne les a point connus.

L'irrégularité de son ortographe est un nuage qui augmente de plus en plus des ténébres déjà trop grandes. Il a totalement banni la lettre *K* de son alphabet. Deux raisons rendent inconcevable le retranchement d'une lettre si essentielle : l'une que l'usage en est fréquent dans l'ortographe Anglaise; l'autre qu'on peut apliquer à presque toutes les Langues, ce que M. Duclos a remarqué, par raport au Français dans ses Notes sur la Grammaire générale de Port-Royal. « Le *K*, dit-il, est la lettre dont » nous fesons le moins, & dont nous devrions faire le plus d'usage, » *attendu qu'elle n'a jamais d'emploi vicieux* ».

Quand on a l'indiscrétion de retrancher une lettre qui, depuis des siècles, occupe une place dans tous les alphabets, il faut du moins avoir l'adresse d'y substituer un signe équivalent. Davies a remplacé la lettre *K*, par le *C*, signe aussi défectueux dans la prononciation Anglaise que dans la nôtre, puisqu'il change de valeur selon l'espèce de voyelle dont il est suivi. Le *C* prend la force du *K* avant l'*a*, l'*o* & l'*u*; mais il prend la valeur de l'*S* avant l'*é*, & l'*i*. En conséquence au lieu de *Ki*, qui signifie un *Chien*, Davies écrit *Ci*, qu'il traduit par *Canis*, & il prononçait ce mot comme nous prononçons *Si*. Cette substitution du *C* au *K* est d'autant plus étonante qu'il avertit que les Armoricains disent *Ki*. 

Son mot *Cigydd* qu'il traduit par *Lanius*, est, dit-il, le *Ciguer* des Armoricains, qu'il suppose sans doute qu'on prononce *Siguer*. Il se trompe; on écrit *Kiger*, qui signifie *Boucher*, & dont la prononciation est *Kig-er*, parce que les Armoricains ont conservé la valeur pleine & uniforme de chaque lettre. Ils ne confondent jamais le G avec l'*I* consonne, comme les Français & les Anglais. Mais la méprise de Davies sur le mot *Ciguer*, est la moindre qu'il ait faite à l'occasion de son mot *Cigydd*. Cette ortographe renferme cinq fautes : 1°. la suppression de la lettre *K*; 2°. la substitution du *C* qui, avant un *I*, a la valeur de l'*S* en Anglais; 3°. l'emploi de la lettre moderne & d'un son équivoque *Y*, au lieu de la

voyelle *I*; 4° la suppression de l'*R* finale précédée d'un *E*; 5°. l'introduction d'un double *D* dans l'ortographe Celtique. On dit *introduction*, parce que c'est une redondance moderne, & dont on ne trouve pas un seul exemple dans les Langues anciennes.

Il n'y a pas une seule de ces innovations qui ne dénature les radicaux Celtiques & qui, par conséquent, ne tende à rompre le fil qui lie cette Langue aux autres. Mais la plus nuisible, peut-être, est la suppression de l'*R* finale précédée d'un *E*, c'est-à-dire, de la syllabe *ER*, qui termine le mot *Kig-er*, & qu'on a corrompu au point d'en faire le mot *Cigydd*.

Il était d'autant plus important de conserver cette syllabe, qu'elle est caractéristique de tous les substantifs qui désignent une profession. *Ar-er*, Laboureur; *Ad-er*, Semeur; *Can-er*, Chanteur; *Med-er*, Moissonneur; *Mint-er*, Ouvrier; *Pesk-er*, Pêcheur; *Tou-er*, Couvreur, &c. Aussi le mot *Kig* signifie-t-il *Viande*, & *Kig-er*, un *Viandier*, mot que nous aurions pu faire, comme de *Jardin*, nous avons fait *Jardinier*. Il est d'autant plus étonnant que Davies n'ait pas été redressé par le mot Armoricain *Kig-er*, qu'il savait que presque tous les noms de professions, ont en Anglais la même finale caractéristique. *Gardin-er*, (Jardinier). *Sow-er* (Semeur). *Fish-er*, (Pêcheur). *Labour-eur*, (Laboureur, ou Ouvrier). Les Anglais ont même le mot générique *maker*, qui signifie en général *faiseur*, pour quelque métier que ce soit.

Cette même syllabe *er*, changée en *or* dans le Latin, & en *eur* dans le Français, a conservé la même propriété. *Arat-or* (Labour-*eur*); *Seminat-or*, Sem-*eur*; *Mess-or*, Moissonn-*eur*; *Cantor*, Chant-*eur*; *Piscat-or*, Pêch-*eur*; *Fabricat-or*, Ouvri-*er*; &c. La perte de cette finale, remplacée par la syllabe *ydd* qui ne signifie rien dans aucune Langue, ferait perdre en même tems les feminins des substantifs qui marquent les professions. Ces feminins se forment par la seule addition de la syllabe *ez*, à la finale *er*. De *Can-er*, Chanteur, on fait *Can-erez*, Chanteuse. Ce dernier son, avec la même acception, a passé dans plusieurs mots de notre Langue. Nous avons fait d'*Enchant-eur*, Enchant-*eresse*; de *Pêcheur*, Pêch-*eresse*; de *Vengeur*, Veng-*eresse*. Ce n'est pas tout encore, on perdrait tous les diminutifs Celtiques des mots de cette espèce. La syllabe *ig*, est la marque constante de tout diminutif : *Can-erezig*, petite Chanteuse; *Med-erezig*, petite Moissonneuse.

C'eſt auſſi une ſource d'erreurs, c'eſt mettre un bandeau ſur les yeux de ceux qui cherchent à reconnaître les mots tirés des racines Celtiques, que de remplacer toujours, comme le fait *Davies*, l'*U* ſimple par un double *U* (W). On ſent bien qu'il n'a conſulté que ſon oreille, & qu'il a cru rendre plus exactement le ſon *ou*, en employant cette lettre compoſée, inconnue à toute l'antiquité, & qui n'a paſſé que dans un petit nombre de Langues modernes. On trouve dans ſon Dictionnaire le mot *Dwfr* traduit par ceux-ci, *aqua*, *unda*, *lympha*, *latex*. Il avertit que les Armoricains écrivent *Dour*. En effet le mot *Dour* ſignifie *eau*, *de l'eau*. Davies était convaincu que la Langue du pays de Galles, & du Comté de Cornouailles, ne le cédait à aucune par ſon antiquité; *Longè antiquiſſimam eſſe dicimus*, dit-il. Comment a-t-il pu faire entrer dans ſon ortographe une lettre comme le double *U* (W) qu'aucun peuple de l'antiquité n'a connue? Par quel motif quelconque-a-t-il pu terminer un mot par les deux lettres *fr*, terminaiſon dont aucune Langue ancienne ne fournit d'exemple? On peut ſuppoſer qu'il ne s'eſt permis des altérations ſi ſingulières, que pour ſe rapprocher de la prononciation de ſon pays. Mais n'était-ce pas ſacrifier la Langue, qui eſt l'objet fondamental, à une prononciation locale? Et cette prononciation n'était-elle pas évidemment le moyen le plus ſûr d'empêcher qu'on ne reconnût le radical *Dour*, dans les Langues où il eſt entré ſans altération, ou du moins ſans être accompagné des lettres *W* & *F*? Un ſeul exemple ſuffira pour faire ſentir les conſéquences de ces étranges changemens.

Le mot *Dour*, eſt évidemment un des radicaux du mot Grec *Ydor*, qui ſignifie *eau*. En Celtique *hi Dour*, veut dire littéralement *Elle*, *eau*, (Elle eſt eau, c'eſt de l'eau.) Par conſéquent c'eſt auſſi du Celtique, & peut-être en paſſant par le Grec, qu'eſt tiré le mot Latin *udor*, (humidité) dans lequel la lettre *U* a pris naturellement la place de l'*Y*, dont le vrai ſon eſt *U*, *U-pſilon*. Il eſt aiſé de reconnaître le *Dour* Celtique, dans le *dor* des Grecs & des Latins. Serait-il poſſible de retrouver ce radical dans le *Dwfr* de Davies?

Son affection pour les lettres doubles, ou étrangères, rend preſque par-tout le Celtique méconnaiſſable dans ſon Dictionnaire. Il écrit *Ti* (Domus, Ædes) au lieu de *Ti* (Maiſon). *Pryn* (Emptio) au lieu de *Pren* (Achat). Au lieu de *Lé* qui ſignifie *Serment*, il écrit *Llw* (Jura-

mentum, Jusjurandum). Aulieu de *Liés*, qui signifie *Plusieurs*, il écrit *Lliaws* (Multitudo). Il substitue fréquemment le *D* au *T*; il double aussi fréquemment le *D*, sans utilité & sans but; il écrit *DiFroeDD* (Exilium) pour *Dibroet* ou *Divroet* (chassé du pays).

S'il change souvent l'*I* simple en *Y*, il se sert ailleurs de l'*I* simple au lieu de l'*E*. Cette altération est presque toujours importante. Il est juste cependant d'avouer qu'il lui était impossible d'en sentir l'inconvénient dans toute son étendue. Il ignorait & l'existence du verbe *E* (du verbe *être*) dans la Langue Celtique, & son influence sur le sens propre & complet de quantité de mots. En conséquence il écrivait *mi*, *ti* (moi, toi,) au lieu de *mé*, *té*. S'il avait sçu que ces deux mots sont une contraction, & que régulièrement on devrait écrire *m'é*, *t'é*, parce qu'ils signifient *moi est*, *toi est*, il est plus que vraisemblable qu'il eût ortographié *mé*, *té*. Mais si cette faute est en partie excusable, comment le justifier d'avoir écrit *Ffydd* (fides) au lieu de *Fé* (foi, fidélité) racine dénaturée par l'addition des lettres *f* & *dd*, & par la substitution d'un *Y* à un *E*?

Enfin il entasse sur des radicaux, déjà défigurés par son ortographe, des syllabes qui n'ont aucun sens, & dont le son est pour le moins indéterminé. *Scanv* signifie *leger*. *Davies* écrit *ysgafn*; & au lieu du verbe *Scanva* (rendre léger), il donne *ysgafnhau* (levare, allevare).

Prénan signifie acheter; il signifie aussi *achat*. Ce mot *Prénan* est l'infinitif de *Pren* (acheter), & se prend substantivement, comme dans notre Langue *le dormir*, *le savoir*. On a déjà remarqué que Davies écrit *Pryn* (emptio). Ailleurs on trouve *Prynedigaeth*, & pour traduction *emptio*, *redemptio*. On trouve aussi *Pryniadwr*, qu'il traduit *emptor*, *redemptor*, au lieu de *Prener* (acheteur).

Clev est la racine du verbe *Clévet* (entendre). Ce mot devient entre les mains de Davies, d'abord *Clyw* (auditus, auditio); ensuite *Clywed* (auditus, audire); & enfin *Clywedigaeth*, qu'il traduit aussi par *auditus*, *auditio*.

Gout, mot radical qui signifie *savoir*, *connaître*, est écrit dans le Dictionnaire Britannico-Latin *Gwibod*, & dans le Dictionnaire Latino-Britannique *Gwibodaeth*, sous les mots *scientia*, *cognitio*, *notitia*.

Ces singularités sont d'autant plus trompeuses, que les syllabes addi-

tionnelles *edigaeth* & *bodaeth* n'ont aucune ſignification, & par conſéquent n'ajoutent rien au ſens des mots auxquels Davies les a aſſociés.

Ne portons pas plus loin les obſervations de cette eſpèce. On doit à un Savant juſtement eſtimé, & l'on ſe doit à ſoi-même de ne pas s'appeſantir ſur des imperfections qui ſans doute étoient inévitables, il y a deux ſiècles, puiſqu'on les retrouve dans les ouvrages de ſes ſucceſſeurs. C'eſt avec le même regret qu'on va jetter un coup d'œil ſur les Dictionnaires Celtiques qui ont paru depuis. Ils devraient être plus parfaits que celui de Davies. Ils ne le ſont point. Des imperfections nouvelles & du même genre, ont épaiſſi le voile qui enveloppe depuis ſi long-tems la plus ancienne des Langues parlées. La néceſſité d'en convaincre le Public fera excuſer un examen qu'il ſerait injuſte de regarder comme un acte d'hoſtilité.

Le P. Grégoire de Roſtrenen a adopté pluſieurs idées de Davies. Il y a joint beaucoup d'erreurs qu'il a recueillies çà & là, en cherchant à ſe perfectionner dans l'idiôme dont il s'était chargé de donner un Dictionnaire (1). Il avoue que *ſon Breton naturel était fort mauvais & peu intelligible, ſinon dans l'Evêché de Vannes où il avait paſſé ſes premières années.* Il dit que *par-tout où il a demeuré, peu ou beaucoup*, il a conſulté *les plus habiles* dans la Langue Bretonne, tant pour les *mots*, & pour les *tours de phraſes*, que pour la *prononciation.* Il a fait d'après cette quête générale, un amas d'ivraie & de grains de toutes les eſpèces. Il eſt vrai que ſon unique but était d'apprendre aux Religieux de ſon ordre *à traduire leurs ſermons Français en Breton*, & de pouvoir prêcher, lui-même, *d'une manière intelligible en tous lieux.* Ces motifs étaient louables & reſpectables; mais ils l'ont forcé à rendre à ſa manière une multitude de mots ou de locutions Françaiſes, propres à la Chaire ou au Confeſſionnal; à traduire quantité de maximes pieuſes ou de proverbes, une multitude de termes de notre marine moderne, de nos arts & métiers.

(1) *Dictionnaire Français-Celtique, ou Français-Breton, néceſſaire à tous ceux qui veulent apprendre à traduire le Français en Celtique, ou en langage Breton, pour prêcher, catéchiſer & confeſſer ſelon les différens dialectes de chaque Diocèſe.... Par le P. F. Grégoire de Roſtrenen, Prêtre & Prédicateur Capucin.* Rennes. Julien Vatar. 1732. in-4°. de 973 pag. ſans la préface.

On y trouve jusqu'aux mots *Carroſſe* & *Carroſſier.* Tout ce travail le tenait à la plus grande distance possible de la Langue considérée en elle-même. D'ailleurs chaque article commence par le mot Français. Ce n'est donc pas le Celtique pur, ou corrompu, qu'on peut apprendre dans son Dictionnaire, mais uniquement à traduire notre Langue en Bas-Breton.

Cet Auteur s'était convaincu par l'étude de l'Histoire, & sur-tout par les écrits de D. Pezron, de l'antiquité de la Langue Celtique. Il établit en fait *qu'après une révolution de plus de quatre mille ans*, elle s'est conservée jusqu'à nous chez les *Armoricains* & chez les *Gallois* dans la partie occidentale de la *Grande-Bretagne ;* d'où il conclut que c'est une *Langue-Matrice*, ou *Langue-Mère.* Ce caractère imposant ne l'a point empêché d'arranger la Langue Celtique avec la même liberté, que s'il l'eût inventée, & d'en disposer à titre d'inventeur, comme de son propre bien.

La lettre *K*, dit-il, *eſt naturelle à notre Langue, & a été de l'ancienne ortographe.* Cependant il l'a supprimée en entier. Il ne l'a pas remplacée comme Davies par un *C;* il a préféré, non pas les deux lettres *qu*, à cause de la conformité de son, mais la seule lettre Q. Ainsi il écrit *qement*, au lieu de *quement* (qu'il devait écrire *Kément*). Sa raison est que la lettre Q, *ne défigure pas tant les mots* que la lettre *K* (1). Il ne dit point si c'est aussi à raison de l'élégance des formes, qu'il a supprimé les *ſ* doubles. Il se contente d'avertir qu'au lieu de *ſſ*, il a préféré d'employer un *ç* suivi d'un *z* (*çz*), ce qui semble prouver trop ou trop peu de finesse dans les organes de la prononciation & de l'ouïe du P. Grégoire.

Il avertit de plus qu'il a préféré l'*Y* à l'*I*; & il donne pour exemples *dimizi* qu'il écrit *dimizy*. Cependant, à moins qu'un Français n'ait des oreilles privilégiées, ou une prononciation défectueuse, il lui est impossible de distinguer à la fin d'un mot le son de l'*Y*, de celui de l'*I* (2).

---

(1) *Nota.* La force de l'habitude & l'universalité de l'usage l'ont cependant emporté sur son systême. Car on trouve dans les phrases Celtiques qu'il donne pour exemples, un grand nombre de mots qu'il écrit avec un *K.*

(2) On parle d'oreilles *Françaises*, parce que l'Auteur était Français. On n'ignore point que les Anglais prononcent l'*I* comme nous prononcerions *aï*, & l'*Y*, comme nous prononçons *aé;* qu'entre deux voyelles l'*Y* se partage entre la première & la se-

Conduit vraiſemblablement à cette prédilection pour l'*Y*, par Davies qu'il cite dans le nombre des Auteurs *dont il s'eſt ſervi*, on doit lui ſavoir gré de n'avoir point adopté le double *U*, (W). Mais on ne peut que lui reprocher d'avoir introduit l'*Æ*; d'avoir changé, ou doublé arbitrairement pluſieurs lettres; en un mot, d'avoir bouleverſé toute l'ortographe.

Malgré des altérations ſi graves & ſi nombreuſes, puiſqu'elles s'étendent à tous les mots, il eſt certain qu'il a rempli ſon objet. Il ſe propoſait d'inſtruire les Capucins Prédicateurs & Miſſionnaires. Il les a ſuffiſamment inſtruits. Son Dictionnaire eſt Français-Breton. Il a traduit chaque mot de notre Langue, en mots ou purs, ou altérés, mais uſités, les uns dans un Diocèſe, les autres dans un autre. Il les a tous défigurés par ſon ortographe; mais ſes diſciples étaient entendus & devaient l'être par des perſonnes de tout état. L'ortographe eſt indifférente à quiconque n'eſt qu'auditeur, & il dépendait de chaque Miſſionnaire, de chaque Confeſſeur, de n'employer que les mots uſuels du Diocèſe où il prêchait. Par-là tout ſe trouvait aſſorti aux beſoins réciproques. Mais par la raiſon même que cette deſtination du Dictionnaire Français-Breton était remplie, il devient évident qu'il ne pourrait qu'égarer un homme de lettres. Le vrai mot ne ſe préſenterait à ſes yeux qu'entouré de mots corrompus, entre leſquels il lui ſerait impoſſible de le diſtinguer. Le mot pur ſerait, lui-même, défiguré par une ortographe ſyſtématique, ainſi point de radicaux qu'il ſoit poſſible de reconnaître; point de mots compoſés qu'il ſoit poſſible de ramener à leurs élémens primitifs; nul rapport de ſon & de ſignification à ſaiſir entre les monoſyllabes Celtiques, & les mots du Français ou de toute autre Langue. Aucun de ces points de vue n'eſt entré ni dans le plan du P. Grégoire, ni dans ſon exécution. Quel fruit pourrait donc tirer de ſon Ouvrage tout Français, tout Etranger qui voudrait connaître les radicaux Celtiques, & qui ne voudrait les connaître que pour en ſaiſir les rapports de ſon & de ſignification avec les mots compoſés & du Celtique, & des Langues qui en dérivent?

---

conde, à peu-près comme en Français; qu'ils prononcent le mot *Citoyen* comme nous, *Citoi-ïen*; & qu'à la fin d'un mot, l'*Y* ſe prononce comme notre ſyllabe *ai* dans frère *lai*.

D. Pelletier (1), en profitant des lumières de Davies, du P. Grégoire & de quelques autres Savans qui l'ont précédé, a malheureusement partagé la plupart de leurs erreurs, en a ajouté de nouvelles, & les a toutes fortifiées par le poids de son adoption. La plus dangereuse est d'avoir supposé que le Celtique de l'Armorique est *plus altéré* que celui du pays de Galles (2). Ce préjugé lui a masqué la vérité dans mille occasions. Sa critique est plus saine lorsqu'il n'est pas subjugué par l'exemple de Davies. Mais on voit qu'il le respecte, même en l'abandonnant. Il le cite sans le contredire dans mille occasions où l'on ne peut douter qu'ils ne fussent d'avis opposés.

Comme il avait à choisir entre les diverses ortographes de ses prédécesseurs, il a pris systématiquement divers milieux. Il emploie quelquefois les lettres de l'un, quelquefois les lettres de l'autre, & enfin il se fait dans bien des mots une ortographe qui n'appartient qu'à lui.

Il avait *une connaissance exacte du Grec & des Langues Orientales* (3). Il n'avait certainement trouvé le double *U* (W) dans aucune de ces Langues. « Aussi avoue-t-il que cette double lettre qui n'est connue ni » des Grecs, ni des Romains, ni dans les trois Langues Romanses, vient » du Septentrion, d'où les Bretons (c'est-à-dire les Bretons insulaires) » l'ont reçue, & en font grand usage : car elle leur sert de la diph- » tongue *ou*, aspirée fortement, & supposant *C* ou *G* au-devant. De tout » ce que j'ai lu de livres écrits en Bas-Breton, *aucun ne s'en est servi.* » Mais j'ai dit *après Davies*, qu'elle est absolument *nécessaire* en cette » Langue, & particulièrement quand il suit une voyelle après cette diph- » tongue *ou*, au commencement des dictions, & quelquefois à la fin,

(1) *Dictionnaire de la Langue Bretonne... Par D. Louis le Pelletier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.* Paris. F. Delaguette. 1752. *in-fol.*

(2) « Comme cette Langue est *plus altérée* dans notre Armorique, qu'elle ne l'est » dans le pays de Galles, D. Pelletier rapproche les mots Armoricains de ceux d'An- » gleterre. Il se sert pour cela de l'*excellent Dictionnaire de Davies ;* & la compa- » raison qu'il en fait a le double avantage de fixer la signification des mots & de prouver » d'une manière évidente l'identité des deux Dialectes Bretons & Gallois ». *Voyez la Préface de l'Editeur du Dictionnaire de D. Pelletier, page VII.*

(3) Voyez la Préface de son Dictionnaire, page VII.

» *où Davies a grand ſoin de la placer au lieu* de notre *o* ; où elle eſt *fort à* » *propos*, puiſque cet *O* ſe change en *V*, ou en *W* dans les dérivés » (1).

On croit que D. Pelletier ſe déterminait par de mauvaiſes raiſons.

1°. L'autorité des Langues Orientales, de la Grecque & de la Latine dans leſquelles cette double lettre était inconnue ; celle des livres & des écrits en Bas-Breton, qui n'offrent aucun exemple du double *U* ; l'aveu de D. Pelletier (ſur la lettre *K*) que *nos prédéceſſeurs n'avaient point l'uſage de W*, devaient pour le moins balancer l'autorité de Davies.

2°. L'orthographe de ce Savant ne prouve point que le double *U* (W) ſoit *abſolument néceſſaire* pour remplacer notre O. En Anglais cette lettre ſe prononce *ou*, dans *Water* (ou-ater) qui ſignifie *eau*, *aqua*. Quand le double *U* termine un mot, il ſe prononce *iou*, comme dans *New* (Niou), qui ſignifie *nouveau*, *novus*. Il ſe prononce quelquefois comme une *F* légère lorſqu'il eſt ſuivi d'une conſonne, comme dans *Newt* (Neuft) qui veut dire un *lézard*, &c, &c. Il eſt vrai que D. Pelletier prétend que le double *U* devient *dans la bouche de nos Bretons*, le ſimple *V* conſonne. Mais comment ſuppoſait-il qu'ils euſſent prononcé le mot *Dwfr* de Davies qu'il traduit par *aqua*, altération outrée du mot Celtique des Armoricains *Dour*, qui veut dire *eau* ?

3°. Eſt-ce d'après des convenances arbitraires qu'on doit compoſer l'orthographe d'une Langue très-ancienne, qui n'a point de lettres alphabétiques qui lui ſoient propres ; qui cependant eſt vivante, parlée ; & dont la prononciation ne peut par conſéquent ſe tranſmettre qu'en l'indiquant par des ſignes d'une valeur connue à ceux dans la Langue deſquels on écrit? Nous connaiſſons en France le ſon de la ſyllabe *ou*, celui de la lettre *O*. Leur ſon ne varie point. Nous connaiſſons la valeur de la conſonne *V*, & cette valeur eſt également invariable. Ce ſont donc ces ſignes qu'il faut employer pour indiquer la prononciation de nos Armoricains, puiſqu'ils n'ont point d'alphabet excluſif pour écrire leur Langue.

Cependant l'autorité ou l'exemple de Davies a ſubjugué D. Pelletier au point que ſon Dictionnaire eſt auſſi rempli de doubles *U* (W) que s'il était écrit par des Anglais, ou excluſivement pour des Anglais, &c.

---

(1) Voyez le Traité de la valeur & du changement des lettres, qui eſt à la tête du Dictionnaire, ſur la lettre W, page 10.

que cette double lettre eût pour eux une valeur uniforme & constante. Il est évident qu'avec une orthographe variable & arbitraire, les sons d'une Langue existante & usuelle deviennent aussi incertains & plus incertains pour nous que ceux des Langues mortes. Et comment au milieu de cette incertitude reconnaître & appliquer les radicaux ?

A l'égard de l'*Y*, D. Pelletier a été moins prévenu, ou moins docile. Il ne l'emploie que dans les citations tirées de Davies, & alors il fait bien de copier exactement son orthographe. Il est juste de dire aussi qu'il désapprouve la suppression de la lettre *K*. *Cette lettre*, dit-il, *est absolument nécessaire dans cette Langue.*

Qu'il soit permis de faire une observation sur ces diversités d'opinions. Le père Grégoire a rejetté le double *U* (*W*) & adopté l'*Y* de Davies. D. Pelletier rejette l'*Y*, & adopte le double *U* (*W*). Auquel des deux s'en rapportera quelqu'un qui ignore le Celtique, qui veut l'apprendre, & qui, par la raison qu'il l'ignore, est hors d'état de faire un choix ?

Cette liberté de supprimer, d'ajouter des lettres, ou d'en substituer arbitrairement de nouvelles est de la plus dangereuse conséquence aux yeux de ceux qui sentent l'importance de conserver les radicaux dans toute leur pureté. D. Pelletier dans son petit *Traité de la valeur & du changement des lettres*, fournit contre ses opinions & ses décisions, des preuves si multipliées, qu'on croit devoir épargner au lecteur l'ennui d'une pareille discussion. Il suffira, sans doute, d'en donner un exemple.

Il dit sur la lettre *E*, qu'*autrefois on écrivait CAËR* pour *KER*, & cite Davies qui en effet écrit *Caer*. Il regardait donc ce dernier mot comme la vraie racine. Pourquoi ne l'a-t-il point employé dans son Dictionnaire ? Il devait du moins, au défaut du mot *Caer*, former un article du mot *Ker*. C'est ce qu'il n'a point fait (1). Cependant on ne peut lui reprocher d'avoir perdu de vue ces deux radicaux ; mais d'après ses systêmes, il s'est cru permis de les défigurer. Il a écrit l'un *CAEZR* qu'il traduit *beau, agréable*. Il écrit l'autre, *KAER ou Ker*, qu'il traduit *Ville, Village, Bourg, Bourgade, Logis, toute habitation*. Mais *Caezr* est un mot forgé, ainsi que le mot *KAer*. Il faut écrire & prononcer *Caër* qui, en

(1) Il a placé le mot *Ker*, mais en le traduisant, *cher, aimé, rare, de haut prix*.

effet, ſignifie *beau*; & *Ker* qui ſignifie *Ville*, *Bourg*; &c (1). Si, comme l'a d'abord avancé D. Pelletier, on écrivait *Caër* pour *Ker*, on perdrait néceſſairement le dernier de ces radicaux. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé à Davies. Il a ſupprimé la lettre *K* de ſon alphabet; cette ſuppreſſion l'a forcé à écrire *Caer* (qui, en Celtique, n'a point d'autre ſignification que *beau*, *agréable*) & à le traduire par les mots Latins *urbs*, *murus*. Cette licence, lui a fait perdre le radical des mots *beau*, *agréable* & de leurs équivalens.

Le Père Grégoire ne s'eſt pas trompé ſur l'orthographe & la ſignification de *Caer*. Il l'emploie dans la traduction de ces phraſes Françaiſes, un *bel* eſprit, une fille *belle*, un *beau* tems, de *beaux* chemins. Mais il s'eſt égaré comme les autres ſur le mot *Ker*, en ſuivant ſon orthographe ſyſtématique. Il traduit notre mot *Ville* par ceux-ci *Kear*, *Kaer*, *Kær*; & cette dernière orthographe eſt celle qu'il affectionne le plus, quoiqu'il ſoit conſtant que l'Æ eſt une lettre auſſi inconnue dans le Celtique, que dans toutes les Langues Orientales.

Si c'était ici le moment de s'étendre ſur cette matière, on n'aurait pas de peine à faire voir que la ſuppreſſion d'une ſeule lettre, ou ſa converſion en d'autres lettres par une orthographe arbitraire, ferait perdre la plupart des radicaux Celtiques.

D. Pelletier mourut en 1733, & ſon Dictionnaire n'a paru qu'en 1752. Deux ans après, *Bullet* publia le premier volume du ſien (2). Il commence

---

(1) Le mot *Ker*, écrit avec ces trois lettres, eſt à la tête d'une quantité prodigieuſe de noms de lieu & de noms de familles. L'uſage de cette ſyllabe eſt ſi fréquent que dans l'Ecriture, quelquefois dans l'impreſſion, & même dans les ſignatures, on ſe ſert uniquement d'un *K* barré. Qui que ce ſoit dans le pays, ne lit cette abréviation autrement que *Ker*. On prendrait pour un Etranger quelqu'un qui s'aviſerait de prononcer *Kaer*.

(2) Ce Dictionnaire eſt intitulé, *Mémoires ſur la Langue Celtique, contenant*, 1°. *l'Hiſtoire de cette Langue...* 2°. *Une deſcription étymologique des Villes, rivières, &c...* 3°. *Un Dictionnaire Celtique renfermant tous les termes de cette Langue. Par M. Bullet, premier Profeſſeur Royal & Doyen de la Faculté de Théologie de l'Univerſité de Beʒançon* (Bezançon. Jos. Daclin, 1754 & ſuiv. in-f°. 3. tom. en 2. vol.)

On a d'autres ouvrages eſtimés, du même Auteur. Il eſt mort à Bezançon en 1775, âgé de 75 ans.

par une hiſtoire de la Langue Celtique. L'enſemble de ſon ouvrage, (le plus étendu qu'on connaiſſe ſur cette matière) eſt le réſultat de recherches très-conſidérables. Elles peuvent épargner beaucoup de travail à ceux-même qui, en le conſultant, ne feraient que rarement de ſon avis.

Bullet n'avait pas le moindre doute ſur l'exiſtence actuelle de l'ancienne Langue Celtique dans l'Armorique, & dans le pays de Galles. On croit que ce n'eſt pas ſa Langue maternelle, & l'on ignore les moyens qu'il a pu mettre en uſage pour l'apprendre. On a lieu de préſumer qu'il n'a eu de ſecours pour le Celtique proprement dit, que celui des Grammaires & des Dictionnaires connus. Si cette conjecture eſt fondée, il eſt équitable d'avouer qu'à cet égard ſon Dictionnaire eſt auſſi exact qu'il pouvait l'être. Mais ſa compilation prouve que ces limites lui ont paru trop étroites, & qu'il a mis à contribution tous les Ouvrages où il a cherché, ou rencontré des mots qu'il a regardés comme Celtiques, ou comme dérivés de cette Langue. Il ne s'eſt fait aucun ſyſtême; il les a tous adoptés. Et ſi cette adoption paraît propre à ſe concilier un plus grand nombre de ſuffrages, elle n'en eſt pas moins & la rejection de chaque ſyſtême particulier, & la ſource d'obſcurités impénétrables pour ceux qui cherchent un fil qui les tire de ce labyrinthe.

Bullet, pour exprimer un *chien*, ſe ſert avec une égale confiance du *ci* de Davies, du *qy* du P. Grégoire, du *ki* de D. Pelletier (qui eſt le vrai mot Celtique). Il a cependant l'air d'avoir fait un choix. Il renvoie de *ki* à *ci*; mépriſe d'autant plus étonnante qu'outre la prononciation fixée par le P. Grégoire, quoiqu'avec une fauſſe orthographe, D. Pelletier confirme la vraie prononciation au mot *ki*, en diſant, *Davies écrit à ſa mode CI.* Expreſſion qui avertit qu'on doit écrire & prononcer *ki.*

Bullet a auſſi le *cigydd* (lanius) de Davies; le Q*Yguer*, (qu'à la vérité il écrit Q*iguer*) du P. Grégoire; le *Kigher* de D. Pelletier; mais il n'a point le *Kiger*, qui eſt le vrai mot pour dire un *Boucher*, & qui ſe prononce *Kig-er* (Kiguer).

Il eſt vrai qu'on ne trouve dans ſon Dictionnaire ni le *ffydd* (fides) de Davies, ni le *feiz* (foi) du P. Grégoire & de D. Pelletier. Il écrit avec raiſon *fé* (foi) qu'il dit être tiré du *Breton*, mais ſans citer aucune autorité. Eſt-il concevable qu'il ait ajouté « On voit par FEDACAYA, » FEDEA, qu'on a dit *fed*; delà *fides* Latin ». Ces deux mots ſont

tirés du *basque*. Bullet traduit le premier *Caution*, *sûreté*, & le second, *foi*. Au lieu de conclure de *fedacaya* & de *fedea*, qu'on a dit *fed* en Celtique, il fallait dire que ces deux mots sont formés de racines qui prouvent que *fé* est le radical originaire ; qu'en Celtique *fé té*, ou *fé dé a Keach*, signifient mot à mot, *foi de toi & sûreté ;* que *fedea* est évidemment le *fé d.* (foi de toi) des Celtes Armoricains, suivi d'un *a* qui terminant ces deux radicaux, n'a aucune signification. C'est une finale du pays, & par conséquent une redondance.

Si cet Auteur tient perpétuellement dans l'embarras de démêler le mot primitif, au milieu d'un entassement de mots, les uns simples, les autres composés, & tous assez défigurés pour ne conserver souvent entre-eux que la plus faible ressemblance, il devient tout autrement dangereux lorsqu'il établit des règles générales. En voici un exemple important. Il dit (1) que « les voyelles ne sont pas de l'*essence* du mot ; c'est pourquoi elles » se mettent *indifféremment* l'une pour l'autre, sur-tout dans les anciennes » Langues ». On reviendra bien-tôt sur cette prétendue règle. Il suffit de dire ici qu'il s'en sert dans beaucoup d'articles pour faire passer de prétendus dérivés dont il n'a pas connu la racine. Dans ces articles il renvoie, relativement aux voyelles, au mot *Bal* qu'il a tiré de *Baxter* (2).

Il est vrai que ce Savant Anglais parait favoriser l'assertion de Bullet. Mais avec une critique attentive, ce dernier se serait aisément apperçu que Baxter, presque toujours excellent dans le commencement de ses articles, est sujet à s'affaiblir par les efforts qu'il fait pour rapprocher les mots les plus éloignés. Son article *bel* dont il s'agit ici en est une preuve. Il y assure que le mot Grec *helios*, vient de *bel*, & que le mot Latin *filius* vient d'*helios*. Cependant il est certain qu'*helios*, qui signifie le *soleil*, est composé des radicaux Celtiques *E lé uz*, mot à mot *Est élevé au-*

---

(1) Note 2. col. 2. page 2. des *Mémoires sur la Langue Celtique*.

» (2) Bal, bel, bil, bol, bwl; mal, mel, mil, mol, mwl; val, vel, vil, vol, » vwl; fal, fel, fil, fol, fwl; gal, gel, gil, gol, gwl; signifient également *tête* au pro» pre, & *Roi* au figuré, selon les différens dialectes du *Gallois*, dit Baxter, qui ajoute &c. » Voyez cette accumulation de mots dans le « *Glossarium antiquitatum Britannica» rum, sivè syllabus etymologicus antiquitatum veteris Britanniæ atque Iberniæ tem» poribus Romanorum. Auctore Willielmo Baxter*, *Cornavio*. Londini, 1733, in 8°. » art. *Bel*, pag. 35 ».

deſſus (l'aſtre le plus éminent, celui qui *eſt élevé au-deſſus* de nos têtes). *Filius* vient de trois autres radicaux *ſe eil i*, avec la terminaiſon Latine, *us*, leſquels ſignifient mot à mot, *ſont ſeconds, eux*, (ils remplacent leur père, ils lui ſuccèdent, ils *ſont* les *ſeconds* après lui).

Quant aux voyelles qui *ſe mettent*, dit Bullet *indifféremment l'une pour l'autre, ſur-tout dans les anciennes Langues*, d'où il conclut qu'elle *ne ſont pas de l'eſſence des mots*, cette prétendue règle, quoiqu'avancée par quelques Savans, n'eſt que l'énonciation de l'embarras où nous jette notre ignorance ſur la valeur des voyelles dans les Langues mortes. Tant que la Langue des Hébreux a été vivante, & bien connue, ceux qui la parlaient n'employaient pas *indifféremment* les voyelles l'une pour l'autre. On n'a ſenti le beſoin de déterminer le ſens des mots, en fixant la voyelle, ou les voyelles qui devaient y entrer, que lorſque l'affaibliſſement de l'uſage de la Langue, jetta la multitude dans l'ignorance, & par conſéquent dans l'incertitude ſur la voyelle dont l'*eſſence* du mot exigeait l'emploi. Il fallait choiſir entre de fauſſes voyelles introduites par la corruption du langage. Le choix pouvait entraîner des contre-ſens de toute eſpèce. La Maſſore fut la digue qu'on oppoſa à ce dangereux torrent. On ſait que les points voyelles de la Maſſore ſont modernes dans la Langue Hébraïque. C'eût été viſiblement une puérilité abſurde que de les imaginer, s'il eût été vrai que l'eſſence des mots était indépendante des voyelles; qu'en les ſubſtituant arbitrairement les unes aux autres, on n'avait à craindre ni obſcurité, ni contre ſens. Ce n'eſt donc qu'en ſe corrompant que les Langues ſe ſont défigurées par ces ſubſtitutions de voyelles, dont il eſt pour le moins étrange qu'on veuille faire une règle fondamentale.

Nous avons dans notre propre Langue, des exemples de ces ſubſtitutions qui ſouvent n'ont d'autre cauſe qu'une prononciation molle & inarticulée réſultant d'un défaut d'organiſation, ou d'une affectation ridicule. Il n'eſt pas extrêmement rare, d'entendre prononcer le mot *colège*, comme ſi nous écrivions *calège*. Qu'on écrive ce mot d'après la fauſſe prononciation *calège*; qu'on faſſe paſſer la double orthographe dans un Dictionnaire comme un exemple de diverſité dans la prononciation; des Etrangers feront en droit d'en conclure que les Français emploient *indifféremment* la voyelle *a*, ou la voyelle *o*. Enfin qu'on diſe dans le même

Dictionnaire que bien des Français prononcent *che*, la ſyllabe que d'autres prononcent *ge* (comme *revange*, au lieu de *revanche*), un étymologiſte ſuperficiel rapprochera ces obſervations, vraies en elles-mêmes, & en conclura que *colège* & *calèche*, ſe diſent *indifféremment* l'un pour l'autre, & peut-être, que le nom de la voiture légère qu'on nomme *calèche*, vient de *colège.*

Les cinq voyelles ont dans la Langue Celtique actuellement exiſtante, un ſon fixe dont l'altération, ou la ſubſtitution de l'une à l'autre, entraînerait un bouleverſement général. C'eſt une preuve de plus à joindre à toutes celles qu'on a déjà, de ſa très-grande antiquité. En voici quelques autres. Il ſerait de la dernière facilité de les multiplier comme on le verra lorſque l'Ouvrage qu'on annonce ſera imprimé.

Suivant la règle qu'établit Bullet dans un Dictionnaire Celtique, c'eſt-à-dire, dans le Dictionnaire d'une Langue dont il vante l'*antiquité*, il ſerait *indifférent* d'écrire *al*, ou *ol*. Le mot *al* eſt la racine du mot Grec *allos* & du mot Latin *alius*, & ces trois mots *al*, *allos*, *alius* ont le même ſens. Ils veulent dire, *autre*, *différent*, *contraire*. C'eſt du mot *ol* qu'a été formé le mot Grec *olos*, qui ſignifie en Latin *omnia*, & en Français *tout*. Qu'on change arbitrairement l'*a* en *o*, l'*o* en *a*, on exprimera *tout*, lorſqu'on aura beſoin de dire *autre*, & les radicaux d'*olos* & d'*alius* ſeront éclipſés, diſont mieux ils ſeront perdus. On va le voir.

Au lieu d'exprimer le mot *tout* (omnia) par le monoſyllabe *ol*, les Anglais ſe ſervent du mot *al*, qu'ils écrivent *all*. En conſéquence ils ont perdu le radical *ol* qui devait leur ſervir à exprimer les ſens du mot *autre*, en Latin *alius*, parce qu'il eût été abſurde d'attacher indifféremment au mot *all* dont ils ont dénaturé le ſens, la double ſignification *tout* & *autre*. Cependant ils ne pouvaient ſe paſſer d'un terme pour rendre l'idée du mot Latin *alius* (autre). Pour remplir ce vuide ils ont forgé leur mot *another*, qui veut dire *autre* dans leur Langue. Enſorte qu'au lieu d'un monoſyllabe Celtique qu'ils n'ont pas ſçu conſerver, ils ſe ſervent de trois monoſyllabes de la même Langue, *an aou ter* qui ſignifient, mot à mot, *le qui eſt ſéparé* (ce qui eſt *autre*).

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les mots *al* & *ol* que la voyelle ſuivie de la lettre *L*, détermine un ſens précis & excluſif. Le mot *el* eſt auſſi un radical en Celtique, dont l'application aux autres Langues,

ſerait impoſſible, ſi l'on ſubſtituait toute autre voyelle à la lettre *E. El* ſignifie *Ange.* On le retrouve dans le Grec *angELos*, dans le Latin *angELus*, & dans notre mot *angELique.* Si l'on demande d'où ſont tirées les ſyllabes ajoutées dans ces mots au radical *el*, nous répondrons qu'elles ſont tirées du Celtique. Les mots *an ghé ELé*, ſe traduiſent mot à mot, *celui de l'enceinte d'en haut*, image qui demandait la réunion de pluſieurs radicaux, réunion qui forme les mots compoſés *Angelos*, *Angelus*, *Angélique.*

On croit donc que la prétendue règle de Bullet ne peut s'appliquer qu'aux Langues corrompues ; qu'elle eſt le fruit dangereux des diſtractions de quelques Savans, dans la recherche des ſignes de corruption ; & que c'eſt ſur-tout en parlant du Celtique qu'il fallait s'abſtenir de la hazarder. Cette Langue actuellement ſubſiſtante & parlée, a conſervé ſes voyelles, & chacune en particulier eſt un mot dont le ſens s'eſt maintenu juſqu'à préſent. Cette vérité eſt ſi conſtante qu'en les prononçant toutes de ſuite, & ſans déranger leur ordre naturel, elles formeraient une phraſe complette. Il eſt vrai qu'on aurait beſoin d'amener cette phraſe. Si la fiction qu'elle exige a l'air minutieux, ou ſi l'on veut, puérile, peut-être prendra-t-elle un caractère plus ſérieux en conſidérant les conſéquences ſolides qu'on en peut tirer. Ces conſéquences ſont la conſolidation des preuves de l'antiquité du Celtique, de l'intégrité de ſa conſervation dans l'Armorique, & de la fauſſeté de la règle de Bullet. On n'en ſera que plus convaincu que la ſubſtitution d'une voyelle à une autre, indique uniquement des corruptions ſucceſſives dans une Langue ancienne. Ici, comment en tout, le déſordre & l'abus ne doivent jamais être propoſés comme des règles.

Suppoſons que des gens qui ont placé un *œuf* parmi d'autres, l'ont marqué pour le reconnaître ; que lorſqu'ils le redemandent, ils ſoutiennent qu'on l'a changé. Le dépoſitaire s'en plaint, & dit à un ſpectateur, *mé lar d'ai, a e i o u.* Cela ſignifie mot à mot, *moi dis à eux, que eſt eux leur œuf.* Ce qui répond rigoureuſement à cette phraſe familière de notre Langue, *je leur dis que c'eſt leur œuf à eux* (1).

---

(1)	Mé	lar	d'ai,	a	e	i	o	u.
	moi	*dis*	*à eux,*	*que*	*eſt*	*eux*	*leur*	*œuf.*

On

On peut juger par cette diſcuſſion, combien de fatigues, de dégoûts & d'erreurs apporteraient dans l'étude du Celtique les ſuperfluités, les déguiſemens d'orthographe, les changemens de voyelles & de conſonnes dont les Dictionnaires de Davies, du P. Grégoire, de D. Pelletier & de Bullet ſont remplis. Cependant on aurait encore d'autres écueils à craindre, & rien n'indiquerait les moyens de les éviter.

Le plus grand de tous eſt de ne trouver dans ces collections alphabétiques ni baſe, ni principes, ni lien qui forme de tant de parties un ſeul tout. On y trouve fort peu de radicaux, & la plupart ſont même bizarrement, ou ſyſtématiquement défigurés. On n'y voit preſque que des mots compoſés, & il eſt rare qu'on les décompoſe. Lorſqu'on prend cette peine, c'eſt preſque toujours pour les rapporter à des mots Grecs ou Latins qui trompent les yeux & l'oreille par des terminaiſons, ou des flexions locales, mots qui dérivent eux-mêmes du Celtique. En ſorte qu'un dérivé corrompu eſt ſans ceſſe préſenté comme l'origine d'un radical primitif.

Cette négligence habituelle dans l'examen & la détermin~~aiſon~~ation des primitifs, eſt devenue la ſource de mille erreurs. Elle n'a pas permis à des hommes Savans & laborieux de reconnaître les deux radicaux les plus eſſentiels de la Langue Celtique. On dit les plus eſſentiels, parce qu'ils entrent dans la formation de quantité de mots qui paraiſſent monoſyllabiques, & qu'ils influent ſur la tournure de toutes les locutions caractériſtiques de la Langue. Ces deux radicaux ſont le verbe *E* qui ſignifie *être*, & le verbe *A* qui ſignifie *aller*. Ils ont échappé l'un & l'autre, non-ſeulement à tous ceux qui ont fait des Dictionnaires, mais à tous les Savans qui ont publié des obſervations ſur le Celtique.

Davies garde un ſilence abſolu ſur ces deux verbes. Le Père Grégoire a fait un article du verbe *être*. Il en donne même la conjugaiſon entière. Mais, comme il ne connaiſſait point ce verbe en lui-même, & qu'il n'avait pas la moindre idée de ſon radical *E*, il l'a remplacé par des continuelles périphraſes. On avoue qu'elles ſont ſuffiſantes pour les Catéchiſtes & les Confeſſeurs; mais ces périphraſes ſeraient plus nuiſibles qu'un ſilence abſolu à ceux qui voudraient décompoſer le Celtique par ſes propres radicaux, & retrouver ces mêmes radicaux dans les mots compoſés des autres Langues. Ceci demande une explication qu'on aurait

bien voulu pouvoir épargner au Lecteur. Mais le fond des choses y aurait perdu ; & l'on sait que les Savans, ainsi que ceux qui travaillent à le devenir, s'attachent sur-tout aux objets fondamentaux.

So, ou pour prononcer plus correctement, *zo* est un radical Celtique, qui répond au mot Latin *sum* (je suis) (1). Ce mot *zo*, est le présent de l'indicatif passif, & se conjugue en le faisant précéder des six pronoms personnels. Ainsi l'on dit *mé zo canet* (moi est chanté) *té zo canet* (toi est chanté) *ni*, ou *i zo canet* (nous est, ou eux est chantés). Le Père Grégoire a isolé ce mot *so* & en a fait la base de sa conjugaison du verbe *être*, parce qu'il ne connaissait point le verbe *E* qui est véritablement le verbe *être*. Voici ce qui en a résulté. (. Lorsqu'elle est personnelle,

La conjugaison du verbe *E* est personnelle, ou impersonnelle ~~ou n'a~~ on n'a pas besoin d'exprimer le pronom ; ainsi les trois mots *on*, *out*, *é*, dont la traduction rigoureuse serait *suis*, *es*, *est*, expriment complettement *je suis*, *tu es*, *il est*.

Dans la conjugaison impersonnelle, qui n'a que la troisième personne de chaque tems (comme *pœnitet*, & les impersonnels de la Langue Latine), cette troisième personne du verbe est toujours précédée du pronom, & l'on dit *mé é*, *te é*, *en é* (mot à mot *moi est*, *toi est*, *lui est*), ce qui équivaut à nos expressions *je suis*, *tu es*, *il est*,

Le Père Grégoire ne sachant point que le mot *on* n'avait pas besoin du pronom pour exprimer *je suis*, & se servant du mot *so* ou *zo*, qui ne s'emploie qu'à l'impersonnel, s'est mis dans la nécessité de répéter sans cesse ce même mot *so*, & de le faire précéder, non-seulement de pronoms, mais de la lettre *a*, dont la signification est *qui*. Ainsi au lieu de dire simplement & correctement *on*, *out*, *é* (je suis, tu es, il est), il a dit *mé a so*, *té a so*, *en a so*. Ce qui prouve d'un côté qu'il ne connaissait pas le verbe *E* (être) ; & d'un autre côté qu'il ignorait que les mots dont il se servait, n'étaient que des contractions de ce même verbe *E*. *Mé a so*, pour *m'é a zé aou*, littéralement *(moi est qui ce est)* :

(1) On se tromperait si l'on pensait que la substitution du *Z* à l'*S* est un pur adoucissement dans la prononciation, l'Hébreu dont l'antiquité ne peut être contestée, porte *Zé* pour le mot Latin *hoc-ce*, pour notre mot *ce* qui s'en rapproche beaucoup plus. *Zé-gani* en Hébreu, signifie *CE*, *pauvre*.

té a ſo, pour *té a ze aou* (toi es qui ce eſt), & enfin *en a ſo*, (lui qui ce eſt) pour *en a zé aou* (il eſt qui ce eſt).

Il a ſuivi cette fauſſe marche dans les autres tems de ſon verbe *être*. Il trouvait à chaque pas le véritable verbe, le verbe *E*, dans la conjugaiſon du prétendu verbe *ſo*, & n'en ſoupçonnait même pas la préſence; comment l'eût-il apperçue dans les mots compoſés? Comment aurait-il démêlé que les mots *mé* & *té* qui ſignifient moi & toi, & qui ont ſi fort l'air de radicaux, ne ſont en effet qu'une contraction *m'é* & *t'é* qui exprime *moi eſt*, *toi eſt?*

Un développement entier de ce verbe mènerait trop loin. On ſe contentera donc de dire ici que *E*, eſt la troiſième perſonne du préſent de l'indicatif du verbe *être*; que ce mot *E*, entre dans la compoſition des tems de tous les autres verbes. On ne peut trop répéter que ſa conjugaiſon eſt complette. *É* ſeul, ſignifie il eſt; *é-voa*, il était; *é-voé*, il fut; *é-vo*, il ſera. La diverſité des tems & des perſonnes porte le même caractère. Auſſi *E* eſt-il toujours exprimé ou ſous-entendu. *Omp* employé ſeul, ſignifie *nous ſommes*. Mais ſi cette expreſſion, *nous ſommes*, commençait une phraſe, il ne ſuffirait pas de dire *omp*; il faudrait dire, & l'on dirait *é-omp*.

On a les mêmes reproches à faire au Père Grégoire ſur le verbe *A* (aller) radical auſſi eſſentiel, & dont l'influence eſt plus étendue encore que celle du verbe *être*. Il eſt, ſans exception, le formateur de tous les autres verbes par ſon union avec les ſubſtantifs qui marquent une action quelconque. Les Celtes ne formaient point du mot *chant*, le verbe *chanter*. Ils diſaient, & les Bretons Armoricains, ainſi que les Bretons Gallois, diſent aujourd'hui, *je vais chantant*, *tu vas chantant*, pour répondre à nos mots *je chante*, *tu chantes*. Il ne ſerait pas difficile de faire voir que la même tournure a paſſé dans la Langue Latine; que *Doceo* (j'enſeigne) n'eſt autre choſe que *docens-eo* (je vais enſeignant); & que *audis* (tu entends) n'eſt qu'une contraction d'*audiens-is* (tu vas entendant).

On trouve auſſi dans le Dictionnaire du Père Grégoire, la conjugaiſon entière du verbe *aller*. Elle eſt ſur le même plan que ſa conjugaiſon du verbe *être*.

On n'inſiſtera point ſur les conſéquences de la ſubſtitution de cette multitude de périphraſes à un verbe ſimple, comme le verbe *être*. Il a,

nous l'avons dit, fa conjugaifon pleine & entière, mais il n'exifte que pour ceux qui favent le dégager des mots innombrables auxquels il eft affocié.

Après avoir manqué les verbes *être* & *allér*, le Père Grégoire a imaginé qu'outre le premier de ces verbes, le Celtique avait deux verbes auxiliaires, *avoir* & *faire.* Il s'eft encore trompé fur ces deux points (1). *Avoir* n'eft ni un radical, ni un auxiliaire. Il fe conftruit avec les différens mots qui expriment la poffeffion. Il eft un compofé du verbe *être* dont les terminaifons fe répétent dans toute fa conjugaifon.

A l'égard du verbe *faire*, il eft complet comme tous ceux de la Langue Celtique, & formé fur le verbe *A*. Le Père Grégoire eft tombé fur cet article dans les mêmes méprifes que nous venons d'obferver en examinant fes verbes *être* & *aller.* Au lieu de conjuguer, comme il l'aurait dû, le verbe *faire* en lui-même, il l'a rendu imperfonnel, excepté à l'optatif & au fubjonctif, où il a employé la conjugaifon perfonnelle. Ce verbe n'eft nullement *auxiliaire ;* mais il l'eft devenu dans certaines occafions, par un abus qui confifte à le joindre, quoique fans néceffité, à d'autres verbes. C'eft, fans doute, ce qui a trompé ce Lexicographe. En effet le verbe *Canan* qui veut dire *chanter*, s'entend très-bien fans aucune addition. Mais on a pris l'habitude d'y joindre l'expreffion *a ran* (je fais) : enforte qu'au lieu de dire fimplement *je chante*, on dit *Canan-a ran* (chanter je fais).

D. Pelletier & Bullet ont à peine dit un mot fur tous ces verbes. On fe trouve donc dans l'heureufe néceffité de terminer en peu de mots cet article. Le premier n'a point connu le verbe *E (être).* Il n'en parle que très-accidentellement dans fes explications de la lettre *E*. Après s'être étendu fur ce que *E* pour *Ef*, ou *Em*, eft le pronom perfonnel, ou le pronom poffeffif, il ajoute : « *E* enfin eft le raccourci de *Ew* ou *Eo*, » (eft, il eft) *mad é*, il eft bon, pour *mad-ew*, qui fe difent l'un & » l'autre ».

E n'eft point, comme il le fuppofe, *le raccourci* de *Ew* ou *Eo.* Il n'y a point de double *U* dans l'antique Langue des Celtes. On a lieu

(1) Voyez fa Préface.

de croire que D. Pelletier, né Français, & écrivant en Français pornonçait l'*W* comme notre syllabe *ou* qu'il a convertie en *o* simple dans son mot *éo*. Il est vrai qu'*Ev* est un mot Celtique. Il signifie *eau* (a qua), & par conséquent il ne peut être l'origine de *E* (est, il est). Le mot *Eo*, n'est point Celtique; il ne peut donc donner un sens à son *raccourci E*.

Il est également vrai que *mad é*, signifie *il est bon*. Ce mot fournissait l'occasion de saisir dans sa pureté le verbe *E* (est, il est). C'était un moyen sûr de le laisser échapper, que d'ajouter que *mad é* est pris pour *mad ew* (c'est-à-dire, pour *mad eou*, ou pour mad-eo) qui, selon D. Pelletier *se disent l'un & l'autre*. Il s'est encore trompé à cet égard. On prononce *mad eo* & *mad eu* dans quelques Diocèses; on ne prononce dans aucun *mad-eou*; & tous ceux dont la prononciation est correcte, disent *madé*, qui signifie littéralement, *bon est* (il est bon).

A l'égard du mot radical *A*, troisième personne du présent de l'indicatif du verbe *aller*, D. Pelletier ne le connaissait point. Cependant, comme on l'a déja dit, sa conjugaison est complète. *An*, *es*, *a* expriment littéralement *je vais*, *tu vas*, *il va*. En conséquence le radical *Can*, qui signifie à la fois les mots *Cantus* & *canit* du Latin, & les mots *Chant* & *il chante* de notre Langue, se conjuguent comme tous les autres substantifs avec le verbe *aller*. *Can-an*, *Can-es* (je vais, tu vas chantant) *Can* (il chante).

D. Pelletier a supposé, comme le Père Grégoire, & peut-être d'après ce dernier, que le verbe *Ra* (faire) était auxiliaire. Il renvoie du mot *Ra* à *Gra*, qui autrefois, dit-il, était *Groa*; & après avoir tâté diverses étymologies, il finit par dire, *l'origine de ce mot, si diversifié ou altéré, ne m'est pas connue*.

Bullet s'est épargné tout ce travail, & n'a pas cru sans doute qu'il fût possible ou utile d'en faire un qui portât sur de meilleures bases. Il a copié les trois lignes de D. Pelletier sur le mot *E*, *raccourci* de *EW* ou *Eo*, & ce qu'il a trouvé dans son Dictionnaire sur le mot *Ra*. Ainsi le verbe *Etre* & le verbe *Aller*, radicaux générateurs d'un si grand nombre de mots dans le Celtique & dans toutes les Langues, n'occupent pas la plus petite place parmi les documens imprimés.

Mais si ces radicaux essentiels manquent dans les Dictionnaires de Davies, du P. Grégoire, de D. Pelletier, de Bullet, ce ne sont pas, à

beaucoup près, les ſeuls élémens de la Langue Celtique qu'il ſerait inutile ou nuiſible d'y chercher. La plupart des Lecteurs, fatigués ſans doute d'une diſcuſſion auſſi sèche, nous diſpenſeraient aiſément d'entrer dans de nouveaux détails du même genre. Mais les Savans que domine l'amour des Langues, ſe prêteront avec moins de répugnance à quelques preuves nouvelles du beſoin qu'on a d'un ouvrage propre à donner des idées préciſes & juſtes du Celtique. C'eſt donc principalement pour eux qu'on va étendre cet examen à quelques autres radicaux.

Aour en Celtique ſignie *or* (aurum). D. Pelletier n'a point employé ce radical; ſilence d'autant plus ſurprenant, qu'on trouve dans ſon Dictionnaire pluſieurs mots qui en ſont dérivés. On y trouve *alaouri*, qu'il traduit par ces mots *dorer, couvrir d'or*, & il ajoute : « Ce verbe n'a rien du » Breton que ſa propre *corruption*, étant venu du mot latin *deaurare* ». On y trouve auſſi le dérivé ſuivant, « *aouret* (dorée, poiſſon de mer) ſing. » *Aoureden* (une Dorade). Comme ces noms Français viennent du latin » *deauratus*, de même *aouret* eſt fait du latin *aurum*, dont on a fait en » Breton *aoura* (dorer) auquel on a ſubſtitué *alaouri* ». Cette origine Latine, la création du mot prétendu Breton *aoura*, qui n'a jamais exiſté chez les Armoricains; la ſubſtitution prétendue du mot *alaouri* au mot forgé *aoura*, ne ſont que des conjectures étymologiques de D. Pelletier, qu'il donne pour des réalités.

Quoiqu'il ne parle point du vrai radical *aour*, dans ſes articles *alaouri* & *aouret*, il ne faut pas en conclure qu'il en ait completement ignoré l'exiſtance. Il en fait mention d'abord au mot *aouredal* (ſeneçon), mot qu'il dit être compoſé d'aour (*or*) & de *dail* (feuilles), ou de *aouret* (dorée) & du même *dail*. Il en parle enſuite ſous le mot *Pabaour*, qu'il traduit par *Bouvreuil*, écrit *Bouvereul*. « Notre *Pabaour*, dit-il, paraît compoſé de » *Pap* (*Pape*) & de *aour* (OR, DE L'OR). Et l'on a pu donner ce nom » à cet oiſeau à cauſe de ſon plumage coloré de rouge & de jaune ». On voit qu'il a connu le radical *aour* & ſa vraie ſignification. Quant à ſes étymologies, il eſt aiſé d'en faire ſentir le vuide.

Alaouri eſt compoſé des radicaux Celtiques *a-lé-aour-i*, qui ſignifient mot à mot *au haut*, *or eux*, ce qui s'accorde très-bien avec l'idée de choſes *dorées* : elles ne ſont pas *d'or*, elles n'en ont que l'apparence; c'eſt de l'or, mais ſuperficiel, placé au haut, à la ſurface. *Aouret* eſt le participe du

verbe *aour-an* (dorer), & par conséquent signifie *doré*, expression qui convient au poisson nommé *dorade*, comme le mot *dorade* même. Il n'est pas vraisemblable que dans leur première origine les Celtes ayent connu la *dorade*, & qu'ils ayent eu l'art de *dorer*. Mais à mesure qu'ils ont eu besoin de nouveaux noms pour désigner de nouveaux objets, ils les ont formés de radicaux de leur Langue. C'est ce que justifient d'autres composés qui ne se trouvent point dans D. Pelletier, comme *biz-aour*, mot à mot *doigt d'or*, qui dans l'usage actuel signifie une *bague*, comme *tez-aour* mot à mot, un *tas*, un *amas d'or*, d'où est venu notre mot *trésor*. Comme *aour-an-ghé*, & *aour-or-a*, dont on a déja parlé, & qui peignent l'un l'image d'une *orange*, par cette expression *or dans les arbres*, & l'autre l'image de l'aurore, par l'expression *porte d'or*. L'avantage de peindre l'objet en le nommant suffirait pour marquer une Langue *primitive* & composée de ses propres radicaux. Cet air de vie accompagne-t-il les froides étymologies tirées des mots latins *deaurare*, *deauratus*, *thesaurus*? Et quand il ne serait pas contraire aux notions générales de chercher la racine du monosyllabe *aour*, dans des mots latins si manifestement défigurés, ne fût-ce que par leurs terminaisons, que de nouvelles additions ne faudrait-il pas y faire pour former les tableaux *doigt-d'or*, *or dans les arbres*, *porte-d'or*? Ne voit-on pas d'ailleurs que D. Pelletier a si peu médité son propre systême qu'il l'applique à tout, comme le prouvent ses articles *Aourédal* & *Pabaour* (1).

(1) Le Séneçon, dit-il, est nommé *aourédal*, mot composé de deux racines *or* & *feuilles*. Quelle peinture de la plante qu'on nomme Séneçon, dont les feuilles ne sont même pas d'un verd jaune, a plus forte raison doré!

Pabaour, un *Bouvreuil*. On le fait venir de *Pap*, syllabe moderne introduite dans le Celtique, qui n'est nullement radicale, qu'on trouve dans le P. Grégoire, mais qui n'est point dans le Dictionnaire de D. Pelletier. Il s'en autorise cependant pour décomposer le mot *Pabaour*, mais il n'a su comment en appliquer le sens à l'oiseau nommé *Bouvreuil*. Il s'est donc contenté de dire que *Pap* signifiait *Pape*. Il s'est dédommagé par le plumage du Bouvreuil qui est, dit-il, coloré de *rouge* & de *jaune*, couleurs qui lui ont paru justifier la syllabe *aour* qui signifie, de son aveu, *or*, de l'*or*.

Le Bouvreuil est le *Rubicella*. Il a le devant du cou, la poitrine & le haut du ventre d'un beau rouge, le corps d'un gris cendré, le croupion blanc, la dernière plume de l'aile un peu rouge en dehors. Loin d'être *coloré* de *jaune*, il n'a point de plumes de

Bullet a évité presque toutes ces méprises. On trouve dans son Dictionnaire l'article suivant; *AOUR* (or), *il se met aussi pour JAUNE.* Bullet s'est trompé en lui donnant cette extension (1). Le mot propre pour dire *jaune* est *mélen.* Mais revenons à D. Pelletier.

Il est rare qu'un radical, quelque nombreux que soient ses dérivés, fasse un article dans son Dictionnaire. Ce n'est que par hasard qu'on en rencontre dans l'explication de quelque mot composé. Par exemple, le mot *cou*, qui signifie *couvrir*, *mettre en réserve*, *cacher*, est entré dans les mots analogues de presque toutes les Langues. *Kouleos* en grec répond à notre mot *gaîne* (ce qui *cache*, ce qui *couvre*). *Cunæ*, que les Latins prononçaient *counæ*, veut dire un *berceau d'enfant. Cuniculus*, qu'ils prononçaient aussi *couniçoulous*, veut dire un *lapin*, une *tannière.* Nous avons nos mots Français *couenne*, *couvrir*, *couronne*, où la racine Celtique *cou* a passé avec le son & la signification qui lui sont propres.

Les mots *ké*, *ghé*, qui signifient *haie*, *enceinte*, *clôture*, *rempart*, &c. se remplacent les uns par les autres selon les circonstances. On prononce *ghé* quand on parle d'une *haie* qui appartient à un homme. On adoucit la prononciation & l'on dit *hé*, quand la *haie* appartient à une femme. Davies écrit *caë*, qu'il traduit *sepes.* Le P. Grégoire écrit *qaë* (haie). D. Pelletier ortographie ce radical *kaë*, & avertit que ce mot est d'*une syllabe.* Il aurait dû profiter lui-même de cet avis. Il aurait senti qu'il fallait écrire *ké*; son esprit se porta d'un autre côté. « Il est croyable, » dit-il, que *kaë* est ancien Gaulois, & que c'est *delà* que vient le mot » Français *haie.* Car après l'article, & en d'autres rencontres, on prononce *haë*, *arhaë*, la haie ».

Ce n'est point de *kaë* qu'est venu le mot *haie*; il est venu tout naturellement de *hé*, prononciation adoucie de *ké* & de *ghé*, mots auxquels on

---

cette couleur. Cette description qui est exacte, &, à plus forte raison, la vue de l'oiseau même, ne s'accorde pas avec celle de D. Pelletier.

(1) Ce sens détourné du mot *aour* paraît avoir été emprunté par Bullet, du Dictionnaire *Français Celtique* du P. Grégoire. On y trouve parmi les exemples, *fort jaune*, qu'il traduit en Breton *Melenn-aour.* Il entendait sans doute par *fort jaune* ce que nous nommons *aurore* ou *jaune doré.* En Celtique Armoricain, on dit d'un *Melon*, *Mélen evel an aour* (jaune comme l'or.)

n'a

n'a jamais ſubſtitué ceux de *ghaë* & de *haë*, comme l'obſervation de D. Pelletier porterait à le croire. C'eſt une erreur de plus que d'avancer qu'après l'article on prononce *haë*, & de donner pour exemple *ar-haë* (la haie). *Ar-haé* voudrait dire littéralement *le & eſt*, aſſemblage de mots qui ne préſente aucun ſens. On dit, & il faut dire *ar-hé*, mot à mot la *haie*.

Rien n'eſt plus propre à faire ſentir l'inconvénient de la ſuppreſſion ou du déguiſement des radicaux par une fauſſe orthographe, que ce qu'on lit dans cet auteur ſur le mot *garz*. Il dit avec raiſon que c'eſt *une haie, ou clôture de jardin, de parc*, &c. Mais entraîné par l'habitude de regarder comme ſimples, les mots compoſés de voyelles qui ſe contractent, il eſt parvenu à ſoupçonner que *garz* voulant dire clôture, *défenſe*, pouvait venir du monoſyllabe moderne *garz*, qui ſignifie l'*oye mâle*, qu'on nomme en Français *jar*, *Jars*. Le ſoupçon de D. Pelletier eſt fondé ſur ce que le *jars défend les oyes*. Il a ſoupçonné auſſi que ce pouvait être le même mot que *gardd*, que Davies traduit *hortus* (jardin), par la raiſon que *la haie eſt le contenant, & le jardin, ou la terre cultivée, le contenu*. D. Pelletier ſe fût épargné tout ce travail, & n'eût pas dévoyé ceux qu'il ſe propoſait de conduire, s'il avait connu & employé dans ſon Dictionnaire le radical *ké*, *ghé*, ou *hé*. Il ſe ſerait apperçu que le mot *garz* (qu'on devrait écrire *g'arz*), ſignifiant une *haie*, une clôture, était évidemment compoſé de deux ſyllabes *ké*, ou *ghé*, & de *arz*, dont la ſignification littérale eſt *haie qui défend* ou *qui empêche de paſſer*. Il était indiſpenſable de faire un article de ce mot *ké*, par deux raiſons majeures en fait de Langues : l'une qu'il eſt la racine d'un très-grand nombre de mots Hébreux, Phéniciens, Arabes, Grecs, Latins, Français, &c, & qu'en ſe combinant avec le verbe *aller*, il devient verbe, & reçoit ſa conjugaiſon complète ; l'autre, qu'on en a formé en Celtique beaucoup de ſubſtantifs & d'adjectifs, comme *ké-er*, hayeur, faiſeur de haies ; *ké-érez*, hayeuſe ; *ké-us*, facile à hayer, &c.

Enfin le mot *Tou*, qui veut dire *couvrir*, dans le ſens de *mettre à l'abri*, de *garantir*, & qui eſt un verbe dont la conjugaiſon eſt complète, ne ſe trouve point dans ſon Dictionnaire. Ses compoſés comme *tou-en* (un toît), *tou-er* (un couvreur), ne s'y trouvent point auſſi. Comment ne ſeroit-on pas étonné de voir, au contraire, *téhi* ou *téi*, (mots corrompus que D. Pelletier traduit par ceux-ci, *couvrir, faire un toît, mettre une couverture*,) prendre la place du radical *tou* ? Ce dernier mot eſt le ſeul qu'on puiſſe

reconnaître dans les différentes Langues qui l'ont conservé, comme *tueri*, *tutor*, *tutus*, que les Latins prononçaient *tou-eri*, *tou-tor*, *tou-tous*; comme *tumulus*, prononcé *tou-moulous* (tombeau) & tiré des racines Celtiques *tou-ma-ol*, dont la traduction littérale est *qui couvre mon tout*, (ce que j'avois de plus cher; ce qui était mon tout); enfin, comme notre mot *tombe*, tiré aussi des radicaux Celtiques *tou-en-bé*, qui signifient littéralement *couvre-fosse*, ou *qui couvre la fosse*.

Peut-être sera-t-on étonné d'apprendre qu'aucun de ces Lexicographes n'a indiqué le *genre* des mots.

On ne s'arrêtera pas davantage sur les exemples de ces omissions fondamentales. Les radicaux oubliés, négligés ou masqués se présenteraient en foule, tels que *Bé*, *Fé*, *Jash*, *Jesh*, *Pé*, *Ru*, *Zé*, & tant d'autres. On craint même d'avoir trop appuyé sur ces détails, malgré leur importance. Il sera infiniment plus satisfaisant de produire les titres justificatifs de Davies, de D. Pelletier, & de tous ceux qui ont travaillé sur la Langue Celtique.

Dès qu'ils ne se sont pas apperçus de l'existence des verbes *Etre* & *Aller* dans cette Langue, & de leur influence dans la formation d'un si grand nombre de mots; dès qu'ils n'ont pas démêlé qu'elle était toute composée de monosyllabes radicaux; qu'il fallait attribuer uniquement à l'usage, la réunion de plusieurs de ces radicaux pour exprimer par un seul mot une idée complèxe; que l'intelligence de ces mots, de leurs rapports entr'eux, & de leur affinité avec les mots des autres Langues, dépendait de la décomposition de ces aggrégations; on avoue que tous ces Savans ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire. Il devenait indifférent de retrancher en entier, comme l'ont fait Davies & le P. Grégoire, la lettre *K* si fréquemment employée & si nécessaire dans le Celtique; de la remplacer, l'un par la lettre *C*, lors même qu'elle prend la valeur de l'*S*; d'écrire *Ci*, de prononcer *Si*, au lieu de *Ki*, pour dire un *chien*; l'autre par la lettre Q, sans être suivi d'un *U*, & d'écrire *QY*. Il n'était pas moins indifférent de compliquer une orthographe qu'on ne destinait plus à la conservation des radicaux; d'écrire *caer*, au lieu de *ker*, & de confondre par là les idées de *beau* & de *ville*; d'employer le double *U* (*W*) au lieu de la syllabe *ou*, lors même qu'elle tient la place de la diphtongue *aou*; de se servir de l'*Y* au lieu de l'I simple. On pouvait tout se permettre, lorsqu'au lieu de l'antique Langue des Celtes, on n'avait

en vue qu'un jargon qu'on nomme en France *Bas-breton*, & *Gallois* en Angleterre. Alors ce jargon, ſans mérite propre, n'avait plus que la ſingularité de reſſemblances plus ou moins ſenſibles, par le ſon & la ſignification, avec des mots diſſéminés dans les Langues modernes, & même dans les anciennes Langues. Mais l'excuſe la plus ſolide des erreurs dans leſquelles ſont tombés les Savans dont on parle, n'améliore point leur travail. Il n'en ſerait pas moins périlleux, pour ceux qui voudraient parcourir un champ plus vaſte, de ſuivre des guides engagés dans des chemins détournés & ſans iſſue. Leur intérêt eſt d'entrer dans la route directe, puiſque c'eſt la ſeule qui conduiſe à un foyer d'où la lumière s'élance ſur tout ce qui l'environne, & ſe propage aux plus grandes diſtances.

La privation des verbes *Etre* & *Aller*; leur emploi méconnu dans la formation de mots courts qu'on a pris pour des mots ſimples; auraient certainement ſuffi pour éloigner les Savans de l'idée de chercher dans le Celtique les racines de la plupart des mots des autres Langues. Il leur manquait de plus l'obſervation eſſentielle que le Celtique ne fait entrer dans ſes mots compoſés que des monoſyllabes ſignificatifs, & tous tirés de ſon propre fond. Ce n'eſt pas tout encore.

Davies ne pouvait avoir aucune notion de la Langue des *Caraïbes*. Le P. Grégoire, D. Pelletier, & Bullet, peuvent n'avoir pas connu le Vocabulaire de cette Langue, imprimé en 1638; Vocabulaire incomplet & placé, pour ainſi dire, par haſard à la ſuite d'un ouvrage tout-à-fait étranger à l'étude des Langues. L'Ile de *Taïti* n'a été découverte qu'en 1767 & 1768, & le Vocabulaire de l'idiôme de ſes habitans n'a paru que long-tems après l'impreſſion des derniers Dictionnaires Celtiques. Ces pièces de comparaiſon & beaucoup d'autres, manquaient aux Savans que nous venons de nommer. Cependant ces pièces de comparaiſon, qui ne ſont en apparence que des lueurs, avaient beſoin d'être rapprochées & ramenées à un centre commun pour produire l'éclat d'une grande lumière. Faute de ſecours ſi propres à ouvrir & à fortifier les yeux, il était peut-être plus difficile qu'on ne penſe de ſe renfermer uniquement dans le Celtique, pour former la geneſe des Langues. On ſe bornait donc à les mettre à contribution les unes après les autres pour y ſaiſir des conformités de ſon & de ſignification. A quoi pouvaient conduire ces tâtonnemens ? A ſuppoſer que celle des

Langues connues qui fourniſſait le plus de conformités avec un plus grand nombre d'idiômes, était leur tige principale. L'impoſſibilité de plier à cette prétendue règle de critique, une quantité innombrables de mots qui s'y refuſaient, n'empêchait pas de la regarder comme ſolide. Le Celtique même occupait une place dans ces collections de conjectures. On concluoit de ſes nombreuſes conformités avec toutes les Langues, qu'il avait beaucoup *emprunté*, au lieu d'en conclurre qu'il avait donné avec profuſion. Ce paralogiſme le faiſait regarder comme un ſimple rameau de toute Langue ancienne & moderne, à laquelle une aveugle prédilection déférait l'honneur d'être la mère de toutes celles qu'on connaît.

L'analyſe du Celtique, qu'on parle aujourd'hui à l'extrêmité occidentale de la France, a donné de cette Langue une idée plus étendue & plus juſte.

On ne s'eſt point fait illuſion au point d'imaginer qu'elle ait pu ſe conſerver telle que la parlaient les anciens Celtes de qui deſcendent les Armoricains & les Gallois. On eſt perſuadé que de nouveaux beſoins ont déterminé de nouvelles combinaiſons des anciens radicaux, & qu'il s'eſt introduit dans l'Armorique & dans le pays de Galles bien des mots compoſés qui ne pouvaient y exiſter avant que les progrès de la civiliſation les euſſent rendu néceſſaires. Mais on croit en même tems que le Celtique s'y eſt infiniment mieux conſervé que dans aucun autre pays du monde.

A l'égard des autres Langues, quoique le Celtique en ſoit la baſe, il y a ſubi tant d'altérations, qu'il faut l'y chercher pour l'y reconnaître. Chaque Nation a d'abord tiré de cette Langue commune les élémens dont elle a formé des mots compoſés. Tout autre emprunt était alors impoſſible. Mais les migrations des peuples n'ont pas tardé à introduire des altérations dans le ſon de ces radicaux ſi utiles, ſi néceſſaires aux émigrans, & qui les ſuivaient par-tout. La prononciation douce, molle, nonchalante, aſſortie au phyſique de certains climats; les articulations fortes, dures, gutturales de certaines contrées; les différens milieux entre ces extrémités, ont attaqué de toutes parts la pureté des ſons originaires. Alors chaque Nation a fait pour ſon utilité particulière ce que nous ne ceſſons de faire nous-mêmes. Toute découverte, tout perfectionnement dans les arts ou les ſciences, ajoute à notre Langue une expreſſion que nous regardons comme nouvelle. Nous nous hâtons de chercher dans le Grec ou dans le Latin, des mots qui,

par leur combinaison, peignent le nouvel objet dont nous voulons donner l'idée. C'est revenir par un chemin détourné à la source commune. Le Grec & le Latin, en se formant de radicaux Celtiques, les ont altérés; nous empruntons les mots de ces Langues avec leurs altérations, & nous y ajoutons celles qu'entraînent nos idiotismes; c'est aussi ce qu'ont fait les autres Nations. En se mêlant, en s'éclairant, elles ont emprunté des expressions les unes des autres; & chaque emprunt a livré à de nouveaux alliages ce qui s'était falsifié de longue main. A ces altérations inévitables, l'imagination douce, vive, ou forte des peuples, a joint des extensions & des modifications de toute espèce. Enfin la diversité de valeur des lettres dans les différentes Langues, a achevé d'éclipser le sens primitif de ces mêmes mots défigurés d'avance par tant d'autres causes. Cependant on croit avoir donné, dans les notes précédentes, des preuves convaincantes que les radicaux Celtiques se sont conservés dans toutes les Langues; qu'ils s'y manifestent par le son & la signification; que par conséquent on est sûr de les y retrouver lorsqu'on sait les débarrasser de ces livrées étrangètes qui ont fait illusion à Davies, à D. Pelletier, & à tant d'autres Savans.

Plus les obstacles de détail se sont multipliés, plus il est évident qu'un Dictionnaire Celtique, d'une exactitude rigoureuse, devient nécessaire. Tous ceux qui existent, quoique sortis de mains savantes, ont enseveli, sous mille erreurs, un assez petit nombre de vérités; & la lumière la plus pure peut seule écarter des ténèbres entassées depuis tant de siècles & par tant de Nations. En effet, comment se reconnaître au milieu de ce chaos, si l'on n'avait pas sous les yeux la réunion de tous les radicaux Celtiques avec leur signification propre, & avec l'indication des sens figurés qu'ils ont reçus? Comment appliquer ces radicaux aux mots d'une Langue étrangère, s'ils étaient eux-mêmes dénaturés? Et qu'y avait-il de plus propre à les dénaturer que des substitutions arbitraires de voyelles, de diphtongues & de consonnes qui sont, ou de purs idiotismes de Langues modernes, ou qui appartiennent à des radicaux différens entr'eux & pour le son & pour la signification?

Chaque lettre doit conserver une valeur constante; ainsi l'orthographe ne peut varier que dans les cas rares où la clarté augmente par l'emploi de consonnes plus fortes ou plus douces. On fait bien d'écrire & de prononcer

ghé ou *hé*, pour désigner que c'est un homme ou une femme qui a la propriété d'une *haie*. Dans tout autre cas chaque radical reste le même, & l'on a pris soin d'avertir pour chaque mot, de ces adoucissemens introduits par l'usage. L'uniformité de valeur des lettres n'éprouve d'ailleurs aucune variation. Le *G*, par exemple, n'usurpera jamais la valeur de l'*I* consonne; le *C* celle de l'*S*, comme dans nos mots *gage* & *cécité*. Cette bisarrerie dans notre alphabet ne peut servir qu'à tromper l'oreille & à distraire l'esprit. Le *G* doit avoir par-tout la même valeur que dans la dernière syllabe de notre mot *harangue*; & le *C*, que dans les deux premières du mot *cacophonie*.

On sait que les Nations rendent différemment les sons représentés par les lettres: qu'il n'y a pas de type commun auquel on puisse comparer les diverses prononciations. Mais dans la nécessité d'en adopter un, l'alphabet prononcé à la Française est celui qu'on a cru devoir préférer pour écrire les mots Celtiques, ou simples, ou composés. Comme aucun des mots de cette Langue n'a de sons muets; que chaque son est pur & se refuse par conséquent à cet entassement de lettres qu'on emploie en France comme ailleurs pour marquer un son unique, aucune des irrégularités de l'orthographe Française ne défigurera les radicaux & leurs composés.

On a cru que c'était le moyen le plus simple de diminuer le travail rebutant & l'effort de mémoire qu'entraîne le rapprochement continuel des sons de sa Langue maternelle, des sons qui ont été adoptés pour la même lettre par les autres Nations. Cependant on a senti qu'il était bon d'y joindre une Table, où les prononciations différentes de la même lettre fussent ramenés, autant qu'il est possible, à la prononciation Française. Cette Table ne peut que faciliter aux Lecteurs les moyens de saisir plus sûrement le son des radicaux tel qu'il est prononcé par les Armoricains. C'est ce qu'on a imaginé de plus expéditif pour prévenir les méprises dans l'application des radicaux de chaque mot. Ils doivent s'accorder par le son & la signification avec les mots inconnus qu'on veut entendre. Il faut donc pouvoir s'assurer de la conformité des sons pour saisir la vraie signification.

On espère que, d'après ces mesures, le Public jouira enfin d'un Vocabulaire radical, & d'un Dictionnaire exact & complet d'une Langue trop peu connue, & dont on n'avait pas même entrevu l'utilité pour l'intel-

ligence des Langues savantes, des Langues parlées, des Dialectes, & même des Jargons.

De plus amples explications sur cet article seraient déplacées, & ce n'est même pas sans regret qu'on a cédé à la nécessité d'avertir que des Auteurs, d'ailleurs très-estimables, ont bâti sur des fondemens ruineux. On ne peut trop répéter que leur position ne leur permettait ni d'aller plus loin, ni de marcher d'un pied plus sûr.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit portant pour titre : *Obſervations fondamentales ſur les Langues anciennes & modernes*, *pour ſervir de* PROSPECTUS *à l'Ouvrage intitulé* : *LA LANGUE PRIMITIVE CONSERVÉE*, par M. *le Brigant*, Avocat, &c.

Cette eſpèce d'Introduction, pleine de recherches profondes & de remarques judicieuſes, prépare le Lecteur à l'un des Ouvrages les plus laborieux, les plus étendus, les plus intéreſſans qu'on ait compoſés ſur les Langues. L'Auteur, qui s'élève de l'origine des mots à celle des choſes, promet de grands apperçus concernant les premieres familles, émigrations & colonies du genre humain, & de nouveaux jets de lumière ſur la Chronologie & la Géographie ancienne & moderne, ſur l'Hiſtoire des ſiècles les plus reculés, comme ſur celle du moyen âge. La ſagacité de ſa critique, la juſteſſe & la modération de ſes cenſures font eſpérer qu'il atteindra ſon but important avec plus de ſuccès ou moins d'écarts que ne l'ont fait pluſieurs des Erudits qui l'ont dévancé dans cette vaſte & épineuſe carrière. La manière ingénieuſe & ſolide dont il veut abréger & ſimplifier l'étude des Langues par leurs combinaiſons & leurs analogies avec celle qu'il regarde comme la première, paroît très-propre à faciliter & multiplier les connoiſſances déſirables ſur le caractère & les mœurs, ſur la ſageſſe & les erreurs des différens Peuples. Cette méthode, vraiment neuve, au moins dans ſes développemens, deviendra, ſelon toute apparence, d'un ſecours réel aux Savans qui s'occupent de nous communiquer, par des traductions, les richeſſes des Langues mortes ou étrangères. Elle peut auſſi donner beaucoup plus de clarté, de rectitude & d'appuis à la Dialectique, en découvrant & en rendant plus ſenſibles la plupart des images & des idées repréſentées par le ſens primitif des mots ſimples ou complèxes. Ainſi je penſe que l'impreſſion de ce *Proſpectus*, utile & ſagement écrit, recevra du Public un accueil favorable, & ne manquera pas d'exciter, pour la poſſeſſion de l'Ouvrage annoncé, l'empreſſement de l'Europe Littéraire, & ſur-tout de la Nation Françaiſe, dans une portion très-précieuſe de laquelle s'eſt conſervé l'uſage d'une des plus antiques Langues que les hommes ayent parlée. A Paris, ce 7 Septembre 1786.

TOUSTAIN-RICHEBOURG.

